

R. Luxemburg

Critique des critiques

*Ce que les épigones ont fait
de la théorie marxiste*

1913

①

Habent sua fata libelli - les livres ont leur destin. En écrivant *l'Accumulation*, j'étais parfois tourmentée par la pensée que tous ceux qui s'intéressent à l'aspect théorique de la doctrine marxiste trouveraient évidentes, comme allant de soi, les idées que je cherche à exposer et à prouver avec tant de conscience. J'imaginai que personne n'avait envisagé les choses différemment ; que cette solution du problème était la seule possible et la seule concevable. Le résultat fut tout autre : un grand nombre de critiques dans la presse social-démocrate ont déclaré que j'avais manqué mon livre à sa base même, car il n'y a selon eux aucun problème à résoudre dans ce domaine ils ont vu en moi la victime d'un simple malentendu. Il y a plus à la parution de mon livre se sont produits des événements assez inhabituels. Le compte rendu publié dans le *Vorwärts* du 16 février 1913 surprend, par son ton et son contenu, même les lecteurs peu familiarisés avec cette matière, et il frappe d'autant plus que le livre critiqué présente un caractère purement théorique, ne contient de polémique contre aucun marxiste vivant, s'en tenant au contraire à une objectivité rigoureuse.

Ce n'était pas assez. Les autorités lancèrent une campagne, qui fut menée en particulier par l'organe central du parti, avec un zèle étrange contre ceux qui avaient parlé favorablement du livre. C'est un fait sans exemple et presque comique : à propos de l'étude théorique d'un problème difficile, purement scientifique, toute la rédaction d'un quotidien politique - dont deux membres tout au plus ont pu lire le livre - rend un jugement collectif, déniait toute compétence dans les questions d'économie politique à des hommes tels que Franz Mehring et J. Karski, et désigne comme « experts » ceux-là seuls qui ont refusé tout mérite à mon livre !

Jamais que je sache dans la littérature du Parti depuis ses origines, une œuvre nouvelle n'avait connu un tel sort, et pourtant les maisons d'édition social-démocrates n'ont pas toujours publié que des chefs-d'œuvre dans les dernières décennies. Ce qui est curieux dans cette opération, c'est que, manifestement, d'autres passions que celle de la « science pure » ont été touchées par mon ouvrage. Cependant, pour émettre un jugement correct il faut d'abord connaître la matière dont on parle, du moins pour l'essentiel.

De quoi traite ce livre si violemment attaqué ? Le sujet en paraît assez rébarbatif aux lecteurs, à cause d'une adjonction en elle-même accessoire : les formules mathématiques qui y sont largement utilisées. Or dans les critiques de l'ouvrage, la plus grande importance est accordée à ces formules et certains de mes censeurs ont même entrepris pour mon édification personnelle d'établir de nouvelles formules encore plus compliquées, dont le seul aspect donnerait le frisson à un individu normal. Nous verrons plus loin que ce n'est pas par hasard que les experts aiment les schémas mathématiques, mais que cette prédilection est en rapport étroit avec leur point de vue sur le sujet. Cependant le problème de l'accumulation en lui-même est d'une nature purement économique et sociale, il n'a rien à faire avec des formules mathématiques, et l'on peut l'exposer et le comprendre sans leur secours. Sans doute Marx a-t-il construit des schémas mathématiques dans la partie du *Capital* consacrée à la reproduction du capital social total, comme l'avait fait, un siècle avant lui, Quesnay, créateur de l'école des physiocrates et fondateur de l'économie politique comme science exacte, mais ces deux tableaux servaient simplement à faciliter l'exposé du problème et à le rendre plus clair. Marx et Quesnay ont voulu également mettre en évidence le fait qu'en dépit de son aspect et du règne apparent de l'arbitraire individuel, la vie économique de la société bourgeoise est régie dans ses rapports par des lois aussi bien que les phénomènes physiques. Comme mes thèses sur l'accumulation se fondaient sur l'exposé de Marx, qu'elles discutaient et critiquaient en même temps - en effet, dans la question de l'accumulation Marx n'a pas été au-delà de la construction des schémas et n'a fait qu'en esquisser l'analyse, et c'est à partir de là que j'ai entrepris mon travail critique - je devais naturellement entrer dans le détail des schémas. D'une part je n'avais pas le droit de les éliminer arbitrairement de l'exposé de Marx, et d'autre part je voulais précisément montrer ce que sa démonstration avait d'insuffisant.

Essayons à présent de saisir le problème sous sa forme la plus simple sans nous embarrasser des formules mathématiques. Le processus de la production capitaliste est dominé par le profit. Pour chaque capitaliste la production n'a de sens et de but que si elle lui permet d'emporter tous les ans un « bénéfice net », c'est-à-dire le profit qui subsiste après déduction des frais de renouvellement du capital, Mais la loi fondamentale de la production capitaliste, à la différence de toute autre forme économique fondée sur l'exploitation, n'est pas simplement la poursuite d'un profit tangible, mais d'un profit toujours *croissant*. A cette fin le capitaliste, à la différence essentielle des autres types historiques de l'exploiteur, utilise le bénéfice qu'il tire de l'exploitation, non pas exclusivement ni même d'abord pour son luxe personnel, mais toujours davantage pour augmenter le taux de l'exploitation. La plus grande partie du profit obtenu devient du capital nouveau et sert à élargir la production. Le capital s'amoncelle ainsi, il est, selon l'expression de Marx, « accumulé » et - condition première aussi bien que conséquence de l'exploitation - la production capitaliste s'élargit indéfiniment.

Pour obtenir ce résultat, la volonté des capitalistes ne suffit pas. Le processus est lié à des conditions sociales objectives que l'on peut présenter brièvement ainsi :

Tout d'abord, pour que l'exploitation soit possible, il doit y avoir des forces de travail en quantité suffisante. Une fois le mode de production capitaliste instauré dans l'histoire et suffisamment consolidé, le capital y pourvoit par le mécanisme même de cette production. Il y parvient : **1^o** en permettant - mais en permettant seulement - aux ouvriers qu'il emploie de vivre plus ou moins bien grâce à leur salaire pour être à nouveau exploités, et d'augmenter leur nombre par la reproduction naturelle. **2^o** en créant une armée de réserve de prolétariat industriel toujours disponible par la prolétarisation constante des couches moyennes et par la concurrence constituée par la machine dans la grande industrie.

Cette condition une fois remplie, quand il y a donc un matériel d'exploitation toujours disponible sous forme de prolétariat et quand le mécanisme de l'exploitation est réglé à son tour par le système du salaire, un nouveau facteur fondamental de l'accumulation capitaliste entre en jeu : la possibilité permanente de vendre les marchandises produites par les ouvriers pour récupérer sous forme d'argent aussi bien les frais du capitaliste que la plus-value extorquée aux ouvriers.

« *La première condition de l'accumulation est que le capitaliste ait réussi à vendre ses marchandises et à transformer à nouveau en capital la plus grande partie de l'argent ainsi obtenu* » (*Capital*, 1.1, chap. 7, introduction).

Pour que l'accumulation se produise et se poursuive en un processus ininterrompu, il faut au capital des possibilités toujours accrues de débouchés pour les marchandises. La condition fondamentale de l'exploitation, nous l'avons vu, est créée par le capital lui-même. Dans le premier livre du *Capital*, Marx a analysé et décrit en détail ce processus. Mais que savons-nous des possibilités de réaliser le produit de l'exploitation, autrement dit des possibilités de débouchés ? De quoi dépendent-elles ? Le capital est-il en mesure ? Le mécanisme même de la production permet-il d'élargir les débouchés conformément à ses besoins, comme il adapte le nombre des forces de travail à ses besoins ? Il n'en est rien. C'est ici que se manifeste la dépendance du capital à l'égard des conditions sociales. La production capitaliste a en commun avec les autres modes historiques de production - malgré des différences essentielles et bien qu'en dernier ressort elle n'ait en vue qu'un seul but : le profit - la nécessité objective de satisfaire tous les besoins matériels de la société ; elle ne peut atteindre son but subjectif (le profit) que dans la mesure où elle remplit cette tâche objective. Les marchandises capitalistes ne peuvent être vendues, le profit qu'elles recèlent ne peut être réalisé en argent que dans la mesure où ces marchandises répondent au besoin de la société. L'élargissement constant de la production capitaliste, c'est-à-dire l'accumulation constante du capital dépend donc d'une extension également constante du besoin social.

Mais qu'est-ce que le besoin social, peut-on le définir plus exactement, le mesurer en quelque sorte, ou bien devons-nous nous contenter de ce concept vague ?

Le phénomène reste insaisissable si on le considère tel qu'il se manifeste à la surface de la vie économique, dans la pratique quotidienne, si on l'examine du point de vue du capitaliste isolé. Un capitaliste produit et vend des machines. Ses acheteurs sont d'autres capitalistes qui lui achètent ses machines pour fabriquer selon le mode de production capitaliste d'autres marchandises. Le premier fabricant vendra donc ses marchandises d'autant plus facilement que les autres capitalistes élargiront leur production. Il pourra accumuler à un rythme d'autant plus rapide que les autres accumuleront dans leur propre branche de production. Dans cet exemple le « besoin social » auquel est soumis notre capitaliste serait le besoin des autres capitalistes ; l'extension de sa production dépendrait de l'élargissement de la leur. Un autre capitaliste produit et vend des moyens de subsistance pour les ouvriers. Il les écoulera d'autant mieux, il pourra accumuler d'autant plus de capital qu'il y aura plus d'ouvriers employés par d'autres capitalistes et dans sa propre fabrique, plus la production et l'accumulation des autres capitalistes sera considérable. Mais d'où vient que les « autres » peuvent élargir leur entreprise ? Apparemment cet élargissement dépend du fait que les « premiers » capitalistes, par exemple les producteurs de machines ou de moyens de subsistance, achètent en quantité toujours plus grande les marchandises des « autres ». Le « besoin social » auquel est soumise l'accumulation capitaliste semble donc, lorsqu'on examine la chose de plus près, identique à l'accumulation capitaliste elle-même. Plus le capital accumule, plus il accumule - la conclusion de l'examen paraît être une tautologie ou un cercle vicieux. On ne voit pas d'où part l'impulsion initiale. Nous tournons en rond et le problème nous échappe quand nous voulons le saisir. Les choses se passent bien ainsi dans la réalité, mais seulement si nous nous plaçons au point de vue du capital individuel, si nous restons à la surface du marché : c'est la perspective préférée des économistes vulgaires ¹.

Mais les contours se dessinent dès que nous considérons la production capitaliste dans son ensemble du point de vue du capital total, qui est le seul point de vue finalement juste et déterminant. Marx expose pour la première fois systématiquement cette vue globale dans le deuxième livre du *Capital*, bien qu'il ait implicitement fondé sur elle sa théorie tout entière.

¹ On trouve l'exemple d'une telle platitude dans le compte rendu de mon livre, paru dans le *Vorwärts*. Le critique Eckstein, après quelques mots solennels d'introduction promettant au lecteur de l'instruire des besoins sociaux, tourne en rond comme un chat autour de sa queue et finit par déclarer que la chose n'est « ni simple facile ». C'est exact. Il est beaucoup plus simple et plus facile de lancer des remarques méprisantes.

En fait, l'existence autonome du capital individuel n'est qu'une forme extérieure, elle constitue la surface de la vie économique, et seul l'économiste vulgaire y voit l'essence des choses et la source unique de la connaissance. Cette surface et les oppositions de la concurrence voilent le caractère d'unité sociale que revêtent ensemble les capitaux individuels, dont l'existence et le mouvement sont régis par des lois sociales communes masquées au regard des capitalistes isolés par le désordre et l'anarchie du système actuel et opérant à leur insu au travers de déviations multiples.

En découvrant le caractère global de la production capitaliste nous saisirons bientôt le besoin social comme une grandeur tangible qui se divise concrètement.

Imaginons qu'on entasse chaque année en un grand monceau toutes les marchandises produites par la société capitaliste, et dont la masse entière devrait être utilisée. Ce magma informe de marchandises se divise tout naturellement en plusieurs grandes portions de différentes catégories aux destinations différentes.

Dans toutes les formes de sociétés et à toutes les époques la production devait pouvoir à deux sortes de besoins d'une manière ou d'une autre. Il fallait premièrement nourrir et vêtir les hommes et satisfaire par des biens matériels tous les autres besoins d'une société civilisée. Il fallait en résumé produire des *moyens de subsistance* au sens le plus large de ce terme pour toutes les couches sociales de la population et toutes les catégories d'âge. Deuxièmement toutes les formes de production devaient, pour permettre à la société de continuer à vivre et assurer la poursuite du travail, fournir au fur et à mesure de nouveaux *moyens de production* pour remplacer ceux qui avaient été usés : matières premières, outils, bâtiments, etc. Sans la satisfaction de ces deux besoins fondamentaux de toute société humaine, la civilisation et le progrès eussent été impossibles ; la production capitaliste doit, elle aussi, répondre à ces exigences élémentaires, même à travers l'anarchie du système, en tenant compte des intérêts et du profit.

Dans l'amoncellement indifférencié de marchandises capitalistes que nous avons imaginé nous trouverons donc d'abord une grande portion de marchandises correspondant au renouvellement des moyens de production usés l'année précédente. Il s'agit de matières premières, de machines, de bâtiments neufs... etc. (ou encore, selon l'expression de Marx, de « *capital constant* ») fournis ou fabriqués par les divers capitalistes les uns pour les autres ; ceux-ci doivent les échanger entre eux pour que la production se poursuive dans chaque entreprise à la même échelle. Les entreprises capitalistes fournissant elles-mêmes (selon notre hypothèse) les moyens de production nécessaires à la marche de l'ensemble du travail social, l'échange des marchandises sur le marché est en quelque sorte une affaire interne concernant les seuls capitalistes entre eux. L'argent nécessaire à cet échange multilatéral de marchandises vient de la classe capitaliste elle-même, puisque chaque entrepreneur doit disposer à l'avance pour sa fabrique du capital-argent correspondant et cet argent retourne naturellement, une fois l'échange accompli, à la classe capitaliste.

Si nous ne considérons ici que le renouvellement des moyens de production à la même échelle que l'année précédente, la même somme d'argent suffira bon an mal an à permettre périodiquement aux capitalistes de s'acheter réciproquement des moyens de production, et cette somme reviendra toujours, après un temps d'arrêt, dans leur poche.

La deuxième grande section de la masse de marchandises capitalistes doit comprendre, comme dans toute société, les moyens de subsistance de la population. Comment, dans la société capitaliste, la population est-elle structurée et comment acquiert-elle ses moyens de subsistance ? Deux phénomènes fondamentaux caractérisent le mode de production capitaliste : premièrement : l'échange général de marchandises, ce qui signifie que personne dans la population n'obtient le moindre moyen de subsistance sans posséder les moyens de l'acheter, c'est-à-dire l'argent ; deuxièmement : le système capitaliste des salaires, c'est-à-dire un rapport selon lequel la grande masse de la population laborieuse n'acquiert les moyens de paiement pour l'achat des marchandises qu'en vendant au capital sa force de travail, et où la classe possédante n'acquiert ses moyens de subsistance qu'en exploitant ce rapport. La production capitaliste implique donc par elle-même deux grandes classes de population : les capitalistes et les ouvriers, qui sont dans une position fondamentalement différente quant à la répartition des moyens de subsistance. Même si les capitalistes individuellement se préoccupent peu du sort des ouvriers, il faut au moins assurer leur nourriture, maintenir intacte leur force de travail afin de pouvoir en continuer l'exploitation aux fins du capital. De la masse totale des marchandises qu'ils auront produites, les ouvriers se verront allouer chaque année par la classe capitaliste une certaine quantité de moyens de subsistance déterminée très précisément en fonction des possibilités de leur emploi dans la production. Les ouvriers reçoivent de leurs employeurs un salaire sous forme d'argent qui leur permet d'acheter des marchandises. Par le système de l'échange, la classe ouvrière reçoit donc chaque année en contrepartie de sa force de travail une certaine somme d'argent qu'elle échange ensuite contre une portion de la masse de marchandises - elle-même propriété des capitalistes - sous forme de moyens de subsistance ; la quantité de moyens de subsistance qui lui est allouée dépend du degré de civilisation et de l'état de la lutte des classes. L'argent qui sert de véhicule à ce deuxième grand échange social est également fourni par la classe capitaliste : chaque capitaliste doit avancer, pour faire marcher son entreprise, ce que Marx appelle le « *capital variable* », c'est-à-dire le capital-argent nécessaire à l'achat de la force de travail. Mais quand les ouvriers ont acheté ici et là les moyens de subsistance indispensables à leur entretien personnel et à celui de leur famille, cet argent revient entièrement, à un sou près, aux capitalistes dans leur ensemble comme classe sociale : ce sont des entrepreneurs capitalistes qui vendent aux ouvriers les moyens de subsistance. Venons-en maintenant à la consommation des capitalistes eux-mêmes. Avant tout échange, la classe capitaliste possède ses moyens de subsistance comme faisant partie de la masse de marchandises en vertu du rapport capitaliste selon lequel toutes les marchandises - à l'exception de la force de travail - sont a priori la propriété du capital. Sans doute les moyens de subsistance « de luxe »

n'appartiennent-ils a priori, précisément parce que ce sont des marchandises, qu'à des petits capitalistes privés dispersés, et sont-ils la propriété privée de chaque capitaliste individuel. Pour que la classe capitaliste accède à la jouissance de la masse de moyens de subsistance dignes d'elle. il faut que se produise - comme pour le capital constant - un échange général, un passage de main en main, à l'intérieur de la classe capitaliste. Cet échange social se fait lui aussi par le véhicule de l'argent, et la somme nécessaire est mise en circulation par les capitalistes eux-mêmes ; il s'agit, cette fois encore, comme pour le renouvellement du capital constant, d'une affaire interne de famille, concernant la classe des capitalistes. Et ici encore, l'échange accompli, la somme avancée retourne à la classe entière des capitalistes. Le même mécanisme de l'exploitation capitaliste qui règle le système général des salaires assure effectivement chaque année aux capitalistes la portion de moyens de subsistance qui leur est due, y compris le luxe nécessaire. Si les ouvriers ne produisaient que la quantité de moyens de subsistance indispensables à leur entretien personnel, leur travail serait du point de vue capitaliste une absurdité. Leur travail n'a de sens que s'ils pourvoient non seulement à leur entretien - dans une mesure déterminée par leur salaire - mais encore à l'entretien de « ceux qui leur donnent du pain », c'est-à-dire s'ils créent pour le capitalisme ce que Marx appelle de la « plus-value ». Et cette plus-value doit servir entre autres choses à assurer l'entretien indispensable de la classe capitaliste et son luxe - comme c'était déjà le cas auparavant pour toutes les classes d'exploiteurs. Les capitalistes n'ont plus alors, en échangeant entre eux des marchandises correspondantes et en avançant les sommes nécessaires à cet échange, que la tâche pénible d'assurer à leur propre classe une existence austère et pleine de privations, ainsi que leur reproduction naturelle !

Voilà donc deux grandes parties de notre monceau de marchandises : la première comprenant les moyens de production pour le renouvellement du processus de travail, et la seconde, les moyens de subsistance destinés à l'entretien de la population, ou plus précisément de la classe ouvrière d'une part et de la classe capitaliste d'autre part.

Notons en passant que notre tableau peut sembler tout à fait fantaisiste. Quel capitaliste saurait aujourd'hui - et se soucierait de savoir - quelles choses et quelles sommes sont nécessaires au remplacement du capital total usé, à l'entretien de la classe ouvrière et de la classe capitaliste ? Chaque entrepreneur produit à l'aveuglette, le plus possible, pour soutenir la concurrence avec les autres capitalistes, sans voir plus loin que le bout de son nez. Cependant derrière le chaos de la concurrence et de l'anarchie se cachent des lois invisibles qui sont respectées, sinon la société capitaliste se serait déjà effondrée. Or c'est précisément la tâche de l'économie politique comme science - et c'était en particulier le but avoué de la doctrine économique de Marx - que de dévoiler ces lois secrètes qui, à travers le chaos des entreprises privées, maintiennent l'ordre et la cohérence de l'ensemble social. Nous entreprendrons à présent de rechercher ces lois objectives invisibles de l'accumulation capitaliste, définie comme l'accroissement du capital par l'élargissement constant de la production. Certes ces lois que nous exposons ici ne déterminent pas l'attitude consciente des capitalistes individuels dans leurs actes, et il n'existe en fait aucun organe suprême représentant la société entière qui aurait la tâche d'établir ces lois et les mettrait à exécution ; mais cela signifie seulement que la production actuelle remplit ses fonctions en oscillant toujours entre le trop et le trop peu. en donnant lieu à des variations de prix et à des crises. Mais, précisément, ces oscillations de prix et ces crises ont pour la société dans son ensemble la fonction d'un régulateur : à chaque instant et périodiquement, elles corrigent les déviations de la production privée chaotique et rétablissent la cohérence de l'ensemble. En cherchant comme Marx à établir sommairement le rapport de la production capitaliste totale avec les besoins sociaux, nous faisons seulement abstraction des *méthodes* spécifiques du capitalisme, oscillations de prix et crises, grâce auxquelles il maintient ces rapports et nous examinons le fond du problème.

La masse sociale de marchandises ne comprend pas seulement les deux portions que nous avons déjà vues. Si l'exploitation des travailleurs ne faisait que permettre aux exploiters une vie luxueuse, nous aurions une sorte d'esclavagisme modernisé ou une société de caractère féodal, et non une économie capitaliste moderne. La société capitaliste a pour but et pour tâche le profit matérialisé sous forme d'argent, l'accumulation de capital-argent. Le sens historique de la production capitaliste commence seulement là où l'exploitation franchit les bornes de la consommation des exploiters. La plus-value ne doit pas simplement offrir à la classe capitaliste une existence « digne d'elle », elle doit en outre comprendre une partie destinée à l'accumulation. Plus encore, cet objectif est tellement déterminant que les ouvriers ne sont employés, et donc mis en mesure de se procurer des moyens de subsistance pour leurs besoins personnels, que s'ils produisent ce profit destiné à l'accumulation, et s'il existe une perspective de pouvoir accumuler ce profit sous forme d'argent.

Notre monceau de marchandises doit donc comprendre une troisième portion, celle-là destinée non plus au renouvellement des moyens de production usés ni à l'entretien des ouvriers et des capitalistes - toutes choses dont nous avons déjà traité. La troisième portion de marchandises comprendra cette part inestimable de la plus-value extorquée aux ouvriers qui représente en fait le but essentiel du capital : le profit destiné à la capitalisation, à l'accumulation. De quelles sortes de marchandises s'agit-il et qui, dans la société, en a besoin, autrement dit qui les achète aux capitalistes pour leur permettre de réaliser enfin en espèces sonnantes la partie la plus importante du profit ? Nous touchons au cœur même du problème de l'accumulation et nous devons en examiner toutes les solutions possibles.

Les ouvriers peuvent-ils être les acheteurs en question de la dernière portion de notre monceau de marchandises ? Mais les ouvriers ne possèdent pas de moyens de paiement autres que les salaires que leur versent les entrepreneurs ; ils achètent, dans les strictes limites de ces salaires, la part infime du produit social total qui leur est allouée. Au-delà de ces limites ils ne peuvent acheter, même pour quelques centimes, aucune marchandise capitaliste, même s'ils ont d'autres besoins non satisfaits. La classe capitaliste a tendance à mesurer chichement, plutôt que largement, cette part du produit social total consommée par les ouvriers et les moyens de paiement qu'elle leur verse. Car, du point de vue de la classe entière des capitalistes - il est important de maintenir cette distinction entre le point de vue de la classe entière et les idées confuses des capitalistes individuels - les ouvriers ne sont pas des acheteurs de marchandises, ni des « clients » comme les autres, ils représentent simplement la force de travail, à l'entretien de laquelle les capitalistes sont malheureusement obligés de subvenir à l'aide de leurs propres produits, en le réduisant au strict minimum socialement possible.

Les capitalistes ne pourraient-ils pas être eux-mêmes les acheteurs de cette dernière portion de la masse de marchandises, en augmentant leur consommation personnelle ? La chose n'est pas impossible, bien que le luxe de la classe dominante, y compris toutes les folies imaginables, soit déjà assuré. Seulement si les capitalistes dépensaient pour leur propre plaisir toute la plus-value extorquée à leurs ouvriers, l'accumulation ne pourrait avoir lieu. Il y aurait alors un retour inimaginable du point de vue capitaliste à une économie esclavagiste modernisée ou au féodalisme. Cependant le phénomène inverse est concevable et se pratique parfois : un système d'accumulation capitaliste avec des formes d'exploitation héritées de l'esclavagisme et du servage a pu être observé jusque dans les années 1860 aux Etats-Unis, on en voit aujourd'hui encore des exemples en Roumanie et dans des colonies outre-mer. Mais le cas opposé : forme moderne de l'exploitation, c'est-à-dire situation de salariat libre, où la plus-value serait ensuite dépensée entièrement, à la manière antique ou féodale, et l'accumulation en revanche négligée, ce péché contre le Saint-Esprit capitaliste est tout simplement inconcevable. A cet égard le point de vue du capital total se distingue essentiellement, notons-le une fois encore, du point de vue du capitaliste individuel. A ce dernier le luxe des « grands capitalistes » paraît souhaitable, puisqu'il lui offre une possibilité d'élargir ses débouchés, donc une occasion privilégiée d'accumuler. Mais pour l'ensemble des capitalistes pris comme classe, la consommation totale de la plus-value par le luxe est une pure folie, un suicide économique parce qu'elle étouffe pour ainsi dire l'accumulation dans son germe.

Qui donc achètera, consommera la portion de marchandises dont la vente rendra seule possible l'accumulation ? Une chose est claire : ce ne seront ni les ouvriers ni les capitalistes eux-mêmes.

N'existe-t-il pas dans la société d'autres couches de population qui ne peuvent être comptées ni au nombre des ouvriers ni au nombre des capitalistes : les fonctionnaires, l'armée, le clergé, les savants, les artistes ? Toutes ces catégories sociales ne doivent-elles pas elles aussi satisfaire leurs besoins, ne peuvent-elles précisément fournir les acheteurs des marchandises excédentaires ? Encore une fois : pour le capitaliste individuel, sûrement ! Mais il en est autrement si nous considérons les capitalistes dans leur ensemble comme classe, si nous avons en vue le capital social total. Dans la société capitaliste, les couches sociales et les professions que nous venons d'énumérer sont économiquement dépendantes de la classe capitaliste. Les revenus des fonctionnaires, des militaires, des prêtres, des artistes, etc., sont pour une part tirés de la poche des capitalistes et pour une autre part dérivés, « par l'intermédiaire du système des impôts indirects », des salaires des ouvriers. Du point de vue du capital total, ces couches sociales ne peuvent économiquement compter pour une classe de consommateurs à part puisqu'ils ne possèdent pas de source autonome de revenus, mais vivent en parasites des deux grandes classes : la classe des capitalistes et celle des ouvriers, dont la consommation inclut déjà la leur.

Nous ne voyons donc pour l'instant pas d'acheteurs pour la dernière portion de marchandises dont la vente pourra seule permettre l'accumulation.

La solution de ce problème est sans doute extrêmement simple. Peut-être ressemblons-nous à ce cavalier qui cherchait partout le cheval sur lequel il était assis. Les capitalistes s'achètent peut-être les uns aux autres cette dernière portion de marchandises, non pas pour la gaspiller dans le luxe, mais pour l'investir en élargissant la production, pour l'accumulation. Qu'est-ce que l'accumulation en effet sinon précisément l'extension de la production capitaliste ? Seulement les marchandises, pour remplir cette fonction, doivent être non pas des objets de luxe destinés à la consommation personnelle des capitalistes mais des moyens de production divers (autrement dit du capital constant nouveau) et des moyens de subsistance pour les ouvriers.

Bien. Mais une telle solution ne fait qu'ajourner la difficulté. Car en supposant que l'accumulation a eu lieu et que la production ainsi élargie jette sur le marché l'année suivante une masse de marchandises encore plus volumineuse que l'année précédente, nous sommes encore une fois obligés de poser la question : où trouver *maintenant* les acheteurs pour la masse de marchandises accrue ?

Si nous répondons : eh bien ! les capitalistes échangeront entre eux l'année suivante encore, cette masse de marchandises accrue et élargiront de nouveau la production - et ainsi de suite d'année en année -, alors nous avons une sorte de manège de foire qui tourne à vide. Ce n'est pas l'accumulation capitaliste qui a lieu, c'est-à-dire un accroissement de capital sous forme d'argent, mais, au contraire, on produit des marchandises pour le plaisir de produire, ce qui est du point de vue capitaliste une pure absurdité. Si les capitalistes comme classe sont à eux-mêmes leurs propres acheteurs de

leur propre masse de marchandises - à l'exception de la partie qu'ils sont obligés d'allouer à la classe ouvrière pour son entretien -, s'ils s'achètent mutuellement avec leur propre argent les marchandises et s'ils doivent « réaliser en espèces sonnantes » la plus-value qu'elles recèlent, l'accumulation devient absolument impossible pour la classe capitaliste dans son ensemble. Pour que l'accumulation puisse avoir lieu, les capitalistes doivent trouver ailleurs des acheteurs pour la portion de marchandises qui recèle le profit destiné à l'accumulation ; ces acheteurs doivent avoir de moyens de paiement provenant d'une source autonome et non pas avancés par les capitalistes comme c'est le cas pour les ouvriers ou les collaborateurs du capital : organes de l'État, armée, clergé, professions libérales. Il doit s'agir d'acheteurs qui se procurent des moyens de paiement grâce à un système d'échange de marchandises, donc sur la base d'une production de marchandises, et cette production doit nécessairement se trouver à l'extérieur du système capitaliste de production ; les moyens de production de ces producteurs ne doivent pas entrer en ligne de compte comme capital, eux-mêmes n'entreront pas dans l'une des deux catégories de capitalistes ou d'ouvriers, et cependant ils ont besoin de marchandises capitalistes.

Mais où trouver de tels acheteurs ? En dehors des capitalistes et de leur escorte de parasites, il n'y a pas dans la société actuelle d'autres classes ni d'autres couches sociales.

Ici nous touchons au cœur même du problème. A la base du deuxième livre du *Capital* ainsi que du premier, il y a l'hypothèse de l'exclusivité du capitalisme comme mode de production. Marx écrit dans le premier livre : « *On fait ici abstraction du commerce étranger au moyen duquel une nation peut convertir des articles de luxe en moyens de production ou en subsistances de première nécessité et vice versa. Pour débarrasser l'analyse générale d'incidents inutiles, il faut considérer le monde commerçant comme une seule nation, et supposer que la production capitaliste s'est établie partout et s'est emparée de toutes les branches d'industrie* » (I, p. 544, note 21 a. Trad. Éditions Sociales, tome 3, p. 22, note 1). Il écrit dans le deuxième livre : « *D'après notre hypothèse - domination générale et exclusive de la production capitaliste - il n'y a que deux classes : la classe capitaliste et la classe ouvrière* » (II, p. 321. Trad. Éditions Sociales, tome 4, p. 323). Certes, dans ces conditions, la société se compose en effet exclusivement de capitalistes, avec leur escorte de parasites, et de prolétaires; il n'existe pas d'autres producteurs de marchandises ni d'autres consommateurs, mais en ce cas l'accumulation capitaliste se trouve placée devant une difficulté insurmontable; c'est le problème que j'ai essayé d'exposer.

De quelque côté qu'on se tourne, tant que nous maintenons l'hypothèse qu'il n'y a pas d'autre classe en dehors des capitalistes et des ouvriers, les capitalistes comme classe totale ne peuvent pas vendre leurs marchandises excédentaires ni réaliser leur plus-value en argent, ce qui leur permettrait d'accumuler du capital.

Il ne s'agissait cependant pour Marx que d'une hypothèse théorique, destinée à simplifier et faciliter l'étude des problèmes. Tout le monde sait, et Marx le souligne parfois lui-même dans le *Capital*, que la production capitaliste n'occupe pas une position unique ni exclusive. En réalité dans tous les pays capitalistes, et même dans ceux où la grande industrie est très développée, il existe, à côté des entreprises capitalistes, de nombreuses entreprises industrielles et agricoles de caractère artisanal et paysan, où règne une économie marchande simple. A côté des vieux pays capitalistes il existe, même en Europe, des pays où la production paysanne et artisanale domine encore aujourd'hui de loin l'économie, par exemple la Russie, les pays balkaniques, la Scandinavie, l'Espagne. Enfin, à côté de l'Europe capitaliste et de l'Amérique du Nord, il existe d'immenses continents où la production capitaliste ne s'est installée qu'en certains points peu nombreux et isolés, tandis que par ailleurs les territoires de ces continents présentent toutes les structures économiques possibles, depuis le communisme primitif jusqu'à la société féodale, paysanne et artisanale. Non seulement toutes ces formes de sociétés et de production subsistent et ont subsisté à côté du capitalisme sur le mode d'une tranquille coexistence, mais, depuis le début de l'ère capitaliste, on a vu se développer entre elles et le capital européen des relations d'échange très intenses d'un ordre particulier. Le capitalisme comme production massive est nécessairement dépendant d'acheteurs issus des couches paysannes et artisanales dans les vieux pays industriels ainsi que de consommateurs de pays arriérés ; de son côté il ne peut techniquement se passer des produits de ces pays et de ces couches non capitalistes - qu'il s'agisse de moyens de production ou de moyens de subsistance. C'est ainsi que s'est développé dès le début, entre la production capitaliste et le milieu non capitaliste qui l'entoure, un ensemble de rapports grâce auxquels le capital a pu à la fois réaliser sa propre plus-value en argent pour poursuivre la capitalisation, se procurer toutes les marchandises nécessaires à l'extension de sa propre production, et enfin, en détruisant les formes de production non capitalistes, s'assurer un apport constant de forces de travail qu'il transforme en prolétaires.

Voilà, dans sa sécheresse, le contenu économique de ces relations.

Dans leur forme concrète, elles offrent toute la variété du drame historique du développement du capitalisme sur la scène mondiale.

L'échange du capital avec son milieu non capitaliste se heurte en effet d'abord aux barrières de l'économie naturelle, à la sécurité et à la stabilité des rapports sociaux, aux besoins limités de l'économie paysanne patriarcale ainsi que de l'artisanat. Ici le capital a recours aux « moyens héroïques », autrement dit à la violence politique. En Europe, son premier geste fut l'abolition par la révolution de l'économie naturelle féodale. Dans les pays d'outre-mer, le capital marqua son entrée

sur la scène mondiale en soumettant et en détruisant les communes traditionnelles ; depuis lors ces actes accompagnent constamment l'accumulation. C'est en ruinant l'économie naturelle paysanne et patriarcale de ces pays que le capital européen ouvre la voie à l'échange et à la production de marchandises ; c'est ainsi qu'il transforme les habitants en acheteurs de marchandises capitalistes et qu'il accélère en même temps sa propre accumulation, en pillant directement les trésors et les richesses naturelles entassées par les peuples soumis. A ces méthodes s'ajoutent depuis le début du XIX^e siècle, l'exportation hors d'Europe du capital accumulé et l'investissement dans les pays non capitalistes d'outre-mer ; le capital trouve là, sur les ruines de la production indigène, de nouveaux acheteurs pour ses marchandises et de ce fait même un nouveau champ d'accumulation. Ainsi le capitalisme ne cesse de croître grâce à ses relations avec les couches sociales et les pays non capitalistes, poursuivant l'accumulation à leurs dépens mais en même temps les décomposant et les refoulant pour s'implanter à leur place. Mais à mesure qu'augmente le nombre des pays capitalistes participant à la chasse aux territoires d'accumulation et à mesure que se rétrécissent les territoires encore disponibles pour l'expansion capitaliste la lutte du capital pour ses territoires d'accumulation devient de plus en plus acharnée et ses campagnes engendrent à travers le monde une série de catastrophes économiques et politiques : crises mondiales, guerres, révolutions.

Par ce processus, le capital prépare doublement son propre effondrement : d'une part en s'étendant aux dépens des formes de production non capitalistes, il fait avancer le moment où l'humanité tout entière ne se composera plus effectivement que de capitalistes et de prolétaires et où l'expansion ultérieure, donc l'accumulation, deviendront impossibles. D'autre part, à mesure qu'il avance, il exaspère les antagonismes de classe et l'anarchie économique et politique internationale à tel point qu'il provoquera contre sa domination la rébellion du prolétariat international bien avant que l'évolution économique ait abouti à sa dernière conséquence : la domination absolue et exclusive de la production capitaliste dans le monde.

Voici, résumés brièvement, le problème et sa solution tels que je les envisage. Il peut sembler au premier coup d'œil qu'on ait affaire à des élucubrations purement théoriques. Et pourtant l'importance pratique de ce problème est évidente : il touche le fait dominant de la vie publique actuelle, l'impérialisme. Les phénomènes extérieurs typiques de la période impérialiste : la lutte des États capitalistes pour les colonies et les sphères d'influence qui permettent l'investissement du capital européen ; le système des emprunts internationaux ; le militarisme, le protectionnisme, la prépondérance du capital bancaire et de l'industrie cartellisée dans la politique mondiale sont aujourd'hui universellement connus. La liaison de ces phénomènes avec la dernière phase de l'évolution capitaliste et leur importance pour l'accumulation du capital sont si évidentes que les partisans et les adversaires de l'impérialisme sont unanimes à les reconnaître. La social-démocratie ne peut cependant se contenter de cette connaissance empirique. Elle doit rechercher avec précision les lois économiques de cet ensemble de phénomènes variés qui constituent l'impérialisme et en mettre à nu les causes profondes.

Car, comme toujours dans un tel cas, seule la compréhension théorique exacte du problème pris à la racine peut donner à notre lutte pratique contre l'impérialisme, cette sûreté de but et cette force indispensables à la politique du prolétariat. Les faits de l'exploitation, du surtravail, du profit étaient connus avant la publication du *Capital*. Mais ce n'est que par la connaissance exacte des lois de la plus-value et de sa formation, de la loi des salaires et de l'armée industrielle de réserve telles que Marx les a établies dans sa théorie de la valeur que la lutte des classes a pu acquérir dans la pratique la base ferme à partir de laquelle se sont développés le mouvement ouvrier allemand et, à sa suite, le mouvement international jusqu'à la guerre mondiale. Certes la théorie seule ne suffit pas, la meilleure théorie du monde peut s'accompagner d'une pratique tout à fait déficiente : l'effondrement actuel de la social-démocratie allemande le prouve assez. Mais cet effondrement ne s'est pas produit à cause de la théorie de Marx, mais malgré elle, et le mouvement ouvrier ne retrouvera sa vigueur que dans la mesure où il mettra la pratique en accord avec la théorie. Ici comme sur tous les points importants de la lutte des classes notre position n'aura d'assises solides que si elle se fonde sur la théorie de Marx, sur les nombreuses richesses non encore exploitées que recèlent ses œuvres fondamentales. Il est hors de doute que l'explication des racines économiques de l'impérialisme découle des lois de l'accumulation capitaliste, auxquelles elle doit être rattachée ; en effet, d'après toutes les observations empiriques, l'impérialisme dans son ensemble n'est pas autre chose qu'une méthode spécifique de l'accumulation. Mais il est impossible d'admettre cette explication si l'on s'en tient aveuglément à l'hypothèse, évoquée par Marx dans le deuxième livre du *Capital*, d'une société dominée exclusivement par la production capitaliste et composée uniquement de capitalistes et d'ouvriers. On peut certes diverger quant à une définition plus précise des ressorts économiques internes de l'impérialisme. Mais il y a au moins une chose claire et universellement reconnue : l'impérialisme consiste précisément dans l'expansion du capitalisme vers de nouveaux territoires et dans la lutte économique et politique que se livrent les vieux pays capitalistes pour se disputer ces territoires. Or, dans le deuxième livre du *Capital*, Marx imaginait le monde entier comme une « nation capitaliste », et supposait que toutes les autres formations économiques et sociales avaient déjà disparu. Comment expliquer alors l'impérialisme dans une telle société, puisqu'il ne disposerait plus d'aucun espace libre ?

C'est ici qu'intervient ma critique. L'hypothèse théorique d'une société composée exclusivement de capitalistes et d'ouvriers est parfaitement justifiée pour faciliter l'étude de certaines questions, par exemple dans le premier livre du *Capital*, lorsque Marx analyse le capital individuel et ses méthodes d'exploitation à l'usine ; mais elle me semble inutile et gênante lorsqu'il s'agit de l'accumulation du capital social total. L'accumulation, qui est le processus historique réel du développement capitaliste, reste incompréhensible si l'on fait abstraction de toutes les conditions de cette réalité historique. Depuis son origine jusqu'à nos jours, l'accumulation du capital comme processus historique se fraie une voie à travers un milieu de for-

mations précapitalistes diverses, au prix d'une lutte politique constante et grâce à des échanges économiques continus avec ces formations. Comment explique-t-on ce processus et ses lois dynamiques internes à partir d'une fiction théorique abstraite qui ne tient pas compte de ce milieu, de cette lutte et de ces échanges ? Il me semble nécessaire et conforme à l'esprit de la doctrine de Marx d'abandonner à présent cette hypothèse, qui a prouvé son utilité dans le premier volume du *Capital*, nous étudierons désormais l'accumulation comme processus total à partir de la base concrète de l'échange entre le capital et son milieu historique. Si l'on adopte cette méthode, les théories fondamentales de Marx nous fourniront l'explication de ce processus, qui s'accorde parfaitement alors avec toutes les autres parties de son œuvre économique.

Marx lui-même a posé la question de l'accumulation du capital total mais il ne l'a pas résolue. Il a commencé son analyse en partant de l'hypothèse d'une société purement capitaliste; mais il n'a pas poursuivi, sur cette base, l'analyse que la mort a interrompue à un point crucial. Pour rendre plus concrète sa théorie, il avait construit quelques schémas mathématiques, mais il avait à peine commencé à les interpréter, à examiner leurs conséquences et à les vérifier de ce point de vue, que la maladie et la mort lui arrachèrent la plume des mains. Il léguait la tâche de résoudre ce problème, comme bien d'autres, à ses disciples, et mon *Accumulation* voulait être une tentative en ce sens. La solution proposée par mon livre peut être considérée comme juste ou fautive, on peut la critiquer, l'attaquer, la compléter, indiquer une autre solution. Rien de tout cela n'a eu lieu. Il s'est produit une chose tout à fait inattendue. Les « experts » ont déclaré que le problème n'existait pas ! Ils jugèrent que Marx donnait dans le 2^e livre du *Capital* une explication suffisante de l'accumulation, que les schémas prouvaient clairement que le capital peut parfaitement croître et la production s'étendre, sans qu'il y ait dans le monde d'autre mode de production que la production capitaliste : celle-ci trouve en elle-même, d'après eux, ses propres débouchés ; c'est seulement mon incompréhension absolue des schémas de Marx qui m'a conduite à voir là un problème.

Que l'on veuille bien réfléchir aux points suivants :

Il est de fait que l'économie politique connaît depuis un siècle des controverses au sujet du problème de l'accumulation, de la réalisation de la plus-value : aux alentours de 1820, ce furent les discussions entre Sismondi et Say, Ricardo, Mac Culloch ; vers 1850, la controverse entre Rodbertus et von Kirchmann ; dans les années 1880 et 1890 les polémiques entre les « populistes » et les marxistes russes ; les économistes les plus remarquables de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Russie n'ont cessé de poser ces questions, avant et après la publication du *Capital*. Le problème a préoccupé les savants, partout où l'économie politique recevait un souffle nouveau sous l'impulsion des critiques sociales violentes.

Il est de fait que le deuxième livre du *Capital* n'est pas une œuvre achevée comme le premier, il est resté incomplet, c'est une juxtaposition de fragments plus ou moins élaborés et d'esquisses telles qu'un savant les note pour lui-même; mais la mise au point en fut toujours freinée et interrompue par la maladie. En particulier l'objet de notre étude, l'analyse de l'accumulation du capital total, est traitée dans le dernier chapitre et à ce titre est la moins développée : elle n'occupe que 35 pages des 450 du livre et s'interrompt au milieu d'une page.

Il est de fait que Marx estimait, selon le témoignage d'Engels, que ce dernier chapitre « avait un urgent besoin d'être remanié » ; Engels écrivait encore qu'il « n'offrait qu'une solution provisoire du problème ». D'ailleurs, et jusqu'à la fin du manuscrit, Marx revenait constamment au cours de son analyse sur le problème de la réalisation de la plus-value, ne cessait d'exprimer ses doutes sous des formes toujours nouvelles, témoignant par là de la difficulté du problème.

Il est de fait qu'il y a des contradictions flagrantes entre les hypothèses du court fragment de la fin du deuxième livre, où Marx traite de l'accumulation, et l'exposé du « mouvement *total du capital* » dans le troisième livre, et plusieurs lois importantes du premier ; j'évoque et j'analyse ces contradictions dans mon livre. On constate la ruée du capital vers les pays non capitalistes, depuis les débuts du capitalisme et au cours de tout son développement. On la voit s'accroître, jusqu'à devenir depuis un quart de siècle, dans la phase de l'impérialisme, le facteur dominant de la vie sociale.

Personne n'ignore qu'un pays dominé exclusivement par la production capitaliste et peuplé uniquement de capitalistes et de salariés n'existe pas encore et n'a jusqu'à présent jamais existé nulle part. La société évoquée par l'hypothèse du deuxième livre du *Capital* ne se rencontre pas dans la réalité.

Et malgré tout cela, les « experts » officiels du marxisme déclarent que le problème de l'accumulation est inexistant et que Marx a définitivement tout résolu !

L'étrange hypothèse au sujet de l'accumulation dans le deuxième livre du *Capital* ne les a jamais troublés, ils n'ont jamais vu là rien de particulier ! Depuis qu'on leur a fait remarquer ce que cette conception a de curieux, ils persistent à la trouver tout à fait normale et s'accrochent à cette idée, accablant de coups celui qui découvre un problème là où le marxisme officiel s'est bercé pendant des dizaines d'années d'une satisfaction béate.

Je ne saurais citer qu'un seul exemple analogue de la déformation d'esprit des épigones : c'est une anecdote venue de milieux universitaires ; il s'agit de l'histoire des « feuilles interverties » dans les *Prolégomènes* de Kant.

On s'est disputé toute une année dans le monde philosophique à propos des diverses énigmes que recèle la doctrine kantienne, et en particulier les *Prolégomènes* et de leur interprétation. Ceci dura jusqu'à ce que le professeur Vaihinger eût éclairci le plus simplement du monde l'énigme la plus obscure : il montra qu'une partie du paragraphe 4 des *Prolégomènes*, qui en fait n'a rien à voir avec le reste du chapitre, faisait partie du paragraphe 2 dont il avait été détaché dans l'édition

originale par une erreur de l'imprimeur. Aujourd'hui la chose paraît évidente pour tout lecteur non prévenu ; mais ce n'est pas le cas pour les savants de profession qui pendant un siècle ont échafaudé des théories profondes à partir d'une faute d'impression. Il se trouva un homme très savant, professeur à Bonn, qui affirma avec indignation tout au long de quatre articles parus dans les *Philosophische Monatshefte*, que « cette prétendue erreur de pagination » n'avait jamais eu lieu, que c'était le Kant authentique qui s'était révélé dans ce passage, que quiconque osait y voir une faute d'impression n'avait rien compris à la philosophie kantienne.

L'attitude des « experts », qui s'accrochent à l'hypothèse du deuxième livre du *Capital* et aux schémas mathématiques construits à partir de cette hypothèse n'est pas différente. J'exprime des doutes à propos des schémas mathématiques, objectant qu'ils ne peuvent absolument rien prouver dans le problème de l'accumulation puisque l'hypothèse historique sur laquelle ils sont construits est insoutenable. On me répond : les schémas offrent des résultats chiffrés justes, *donc* le problème de l'accumulation est résolu, il est inexistant !

Voici un exemple de culte des formules. Otto Bauer examine dans la *Neue Zeit* le problème de la réalisation de la plus-value que j'ai posé. Il procède de la manière suivante : il construit quatre grands tableaux de chiffres où il ne se contente plus des lettres romaines utilisées par Marx pour désigner le capital constant et le capital variable. Bauer y ajoute encore quelques lettres grecques. Ses tableaux sont encore plus rébarbatifs que tous les schémas du *Capital*. A l'aide de cet appareil il veut démontrer comment les capitalistes, après avoir renouvelé leur capital usé, vendent l'excédent de marchandises recelant la plus-value destinée à la capitalisation : « *En outre* [après avoir remplacé les moyens de production usés] *les capitalistes veulent utiliser la plus-value accumulée au cours de la première année pour étendre, agrandir les fabriques déjà existantes ou pour en fonder de nouvelles. Pour disposer l'année suivante d'un capital augmenté de 12 500, ils doivent dès cette année construire de nouveaux ateliers de travail, de nouvelles machines, accroître leurs réserves de matières premières, etc.* » (*Neue Zeit*, 1913, n° 24, p. 863.)

Ainsi serait résolu le problème. « Si les capitalistes veulent » élargir leur production, ils ont besoin naturellement de plus de moyens de production qu'auparavant, et se les achètent les uns aux autres. En même temps ils ont besoin d'un plus grand nombre d'ouvriers et pour ces ouvriers d'une plus grande quantité de moyens de subsistance, qu'ils produisent eux-mêmes. Ainsi tout l'excédent de moyens de production et de moyens de subsistance a trouvé son emploi et l'accumulation peut avoir lieu. Comme on le voit, tout dépend de la « volonté » des capitalistes d'élargir la production. Et pourquoi ne le voudraient-ils pas ? Sans doute, ils le « veulent » ! « *Ainsi toute la valeur de la production des deux sphères et, en même temps, toute la plus-value se trouvent réalisées* », déclare Bauer triomphalement ; et de tirer la conclusion suivante :

« *On peut se convaincre de la même manière d'après le tableau IV que non seulement la première année mais toutes les années suivantes, la valeur entière de la production des deux sphères sera vendue sans difficulté, que toute la plus-value sera réalisée. L'hypothèse de la camarade Luxemburg selon laquelle la partie de la plus-value destinée à l'accumulation ne peut être réalisée se révèle fautive* » (*loc. cit.*, p. 866).

Bauer ne voit pas qu'il n'aurait pas eu besoin, pour parvenir à ces résultats éclatants, de calculs aussi longs ni aussi détaillés, ni de quatre tableaux où s'étalent des formules en longueur et en largeur, en ovale, parfois sur quatre étages. Le résultat obtenu par Bauer n'est pas dû à ces tableaux, mais il est donné à l'avance par lui-même. Bauer suppose tout simplement a priori ce qu'il fallait prouver, c'est en cela que consiste toute sa « démonstration ».

Si les capitalistes veulent élargir la production dans une mesure équivalant à peu près à leur capital excédentaire, il leur suffira d'investir ce capital excédentaire dans leur propre production - en supposant évidemment qu'ils produisent eux-mêmes tous les moyens de production et tous les moyens de subsistance dont ils ont besoin ! il ne leur restera plus alors d'excédent invendable de marchandises ; imagine-t-on rien de plus simple, et a-t-on besoin de tout un arsenal de formules, de lettres latines et de lettres grecques pour « démontrer » une chose aussi évidente ?

Or la question était de savoir si ces capitalistes, qui certainement « veulent » toujours accumuler, le *peuvent* réellement, c'est-à-dire s'ils trouvent toujours des débouchés sans cesse plus larges et où ils les trouvent. A cette question aucune opération arithmétique faite sur le papier avec des chiffres arbitraires ne peut répondre, seule l'analyse des rapports sociaux et économiques de la production apportera la solution.

Si l'on objecte aux « experts » : « Les capitalistes veulent élargir leur production, nous en sommes d'accord, mais à qui vendront-ils leur masse de marchandises accrue ? » ; ils répondent alors : « Les capitalistes achèteront eux-mêmes ces quantités croissantes de marchandises pour leurs propres fabriques, parce qu'ils veulent sans cesse élargir la production. »

« *Les schémas montrent précisément qui sont les acheteurs des produits* », déclare en une formule lapidaire le critique du *Vorwärts*, E. Eckstein ¹.

¹ De même Pannekoek, dans la *Bremer Bürgerzeitung*, du 29 janvier 1913 : « La réponse est simple, le schéma la donne : on trouve là [c'est-à-dire sur le papier de la *Bremer Bürgerzeitung*] des débouchés pour tous les produits. Les acheteurs sont les capitalistes et les ouvriers eux-mêmes... Il n'existe donc aucun problème à résoudre. »

En résumé, les capitalistes augmentent chaque année la production dans une mesure exactement équivalente à la plus-value qu'ils ont « épargnée » ; ils sont à eux-mêmes leurs propres acheteurs. c'est pourquoi le problème des débouchés ne les préoccupe pas. Cette *affirmation* est le point de départ de toute la « démonstration ». Une telle affirmation n'a pas besoin d'être traduite en formules mathématiques ni d'être prouvée par de telles formules.

L'idée que les formules mathématiques seraient ici l'essentiel et pourraient démontrer la *possibilité* économique de l'accumulation est une naïveté réjouissante de la part des gardiens du marxisme orthodoxe ; ce quiproquo suffirait à faire se retourner Marx dans sa tombe.

Marx n'a jamais pensé que ses schémas mathématiques puissent *prouver* la possibilité effective de l'accumulation dans une société composée uniquement de capitalistes et d'ouvriers. Il a étudié le mécanisme interne de l'accumulation capitaliste et a déterminé les lois économiques précises sur lesquelles elle est fondée. Il a exposé le problème de la manière suivante : pour que l'accumulation du capital total, c'est-à-dire dans toute la classe des capitalistes, puisse avoir lieu, il faut qu'il y ait certains rapports quantitatifs précis entre les deux grandes sections de la production sociale : production des moyens de production et production des moyens de subsistance. Ce n'est que lorsque ces rapports quantitatifs sont respectés, de telle manière qu'une section de la production travaille toujours en fonction de l'autre, que l'extension croissante de la production peut se poursuivre dans les deux sections, et, par là même, l'accumulation croissante de capital, but final de la production, avoir lieu. Pour rendre sa pensée plus claire, Marx a eu recours à un exemple mathématique, à un schéma aux données numériques imaginaires, à l'aide desquels il montre que les différents éléments du schéma (capital constant, capital variable, plus-value) doivent être dans tel et tel rapport les uns avec les autres pour que l'accumulation se produise.

Il faut bien comprendre que les schémas mathématiques sont pour Marx un exemple, l'illustration de sa pensée économique, comme le tableau économique de Quesnay était une illustration de sa théorie ou comme, pour prendre un autre exemple, les anciens atlas du monde illustraient les conceptions géographiques et astronomiques des différentes époques. L'exactitude des lois de l'accumulation établies ou plutôt indiquées fragmentairement par Marx ne peut être prouvée que par une analyse économique, par une comparaison avec d'autres lois établies par lui, par l'étude des diverses conséquences qui en découlent, par la vérification des hypothèses sur les quelles elles reposent, etc. Mais que penser de « marxistes » qui condamnent un tel examen critique comme une entreprise absurde, parce que, disent-ils, l'exactitude des lois est *prouvée par les schémas* ! Je me permets d'exprimer des doutes au sujet de la possibilité de l'accumulation dans une société composée uniquement de capitalistes et d'ouvriers, telle que Marx l'admet comme base de ses schémas, et j'ose émettre l'opinion que le développement de la production capitaliste dans son ensemble déborde le cadre d'un schéma de rapports mathématiques entre des entreprises purement capitalistes. Ce à quoi les « experts » me répondent que l'accumulation est parfaitement possible, qu'elle est démontrée de manière éclatante « par le tableau IV », « que les schémas en font la preuve » - autrement dit des rangées de chiffres imaginés pour les besoins de l'exemple se prêtent sans résistance à toutes les additions et soustractions sur le papier !

Dans l'antiquité on croyait à l'existence d'êtres fabuleux : des nains, des hommes qui n'avaient qu'un seul œil, qu'un seul bras ou une seule jambe, etc. Personne imaginerait-il aujourd'hui qu'il ait réellement existé des êtres semblables ? Pourtant nous les voyons indiqués sur les anciens atlas du monde, est-ce que ce n'est pas la *preuve* que les idées des anciens correspondaient à la réalité ?

Prenons un exemple plus prosaïque. En faisant le projet de construction d'un chemin de fer de la ville X à la ville Y on établit un devis et on calcule exactement quel devrait être chaque année le trafic de personnes et de marchandises pour qu'on amortisse non seulement le prix de revient, les dépenses courantes de fonctionnement et les « faux-frais » habituels, mais qu'on obtienne des dividendes « convenables », par exemple d'abord de 5 %, puis de 8 %. Les fondateurs de la société de chemins de fer se préoccupent naturellement de savoir si l'on peut réellement attendre sur la ligne projetée le trafic de voyageurs et de marchandises qui doit assurer la rentabilité prévue par le projet et le devis. Il est nécessaire, pour répondre avec certitude, d'avoir des données précises sur l'intensité actuelle de la circulation sur le parcours de cette ligne, sur son importance pour le commerce et pour l'industrie, sur la croissance de la population dans les villes et les villages qui la bordent, et sur d'autres éléments de la situation économique et sociale.

Que penserait-on de quelqu'un qui s'écrierait : Vous demandez si la ligne est rentable ? Mais bien sûr, c'est écrit là, noir sur blanc, le devis l'indique précisément. Vous pouvez y lire tout ce qui concerne le trafic de voyageurs et de marchandises, que ses recettes donneront d'abord des dividendes de 5 %, puis de 8 %. Si vous ne voyez pas cela, messieurs, eh bien ! vous n'avez rien compris à l'importance, au but et à la signification de ce devis ¹ !

Des gens réalistes hausseraient les épaules et diraient à ce cuistre qu'il a besoin de se faire soigner. Chez les gardiens officiels du marxisme. de tels cuistres constituent précisément l'aréopage des « experts », ce sont eux qui distribuent les

¹ « Les schémas montrent justement qui achète les produits. La camarade Luxemburg a mal compris le caractère, le but, et la signification des schémas de Marx. » (E. Eckstein, *Vorwärts*, compte rendu du 16 février 1913, supplément.)

bonnes et les mauvaises notes, et décident si les autres ont compris « l'essence, le but et la signification des schémas de Marx » ou non.

Quel est donc le nœud de la théorie prétendument « prouvée » par les schémas ? J'avais fait l'objection suivante : l'accumulation implique des débouchés sans cesse accrus pour les marchandises, afin que soit transformé en argent le profit qui y est renfermé. C'est en ce cas seulement que l'extension croissante de la production, c'est-à-dire une accumulation continue, est possible. Où les capitalistes trouvent-ils ces débouchés sans cesse élargis ? A cela mes censeurs répondent : ils constituent eux-mêmes ce marché. En agrandissant toujours leurs propres entreprises (ou bien en en créant de nouvelles) ils ont eux-mêmes besoin d'une quantité toujours croissante de moyens de production pour leurs usines et de moyens de subsistance pour leurs ouvriers. La production capitaliste constitue elle-même son propre marché, celui-ci s'agrandit donc automatiquement avec l'extension de la production. Cependant le problème essentiel du point de vue capitaliste est celui-ci : peut-on de cette manière obtenir ou entasser du profit ? On ne peut parler d'accumulation du capital qu'en ce cas.

Prenons encore une fois un exemple simple : le capitaliste A extrait du charbon, le capitaliste B fabrique des machines, le capitaliste C produit des moyens de subsistance. Imaginons que ces trois personnes représentent tous les entrepreneurs capitalistes. Si B produit toujours plus de machines, A peut lui vendre toujours plus de charbon et, de ce fait, lui acheter un plus grand nombre de machines pour l'extraction minière. Tous deux emploient un nombre d'ouvriers toujours plus grand, et ceux-ci à leur tour ont besoin d'une quantité toujours accrue de moyens de subsistance. Ainsi C a-t-il toujours des débouchés de plus en plus importants ; il achète à son tour toujours plus de charbon et de machines pour faire marcher son entreprise. Le mécanisme fonctionne ainsi et la production continue à s'accroître aussi longtemps que nous opérons dans l'espace abstrait. Mais considérons les choses d'une manière plus concrète.

Accumuler du capital ne signifie pas toujours produire de plus grandes quantités de marchandises, mais transformer de plus en plus de marchandises en capital-argent. Il y a entre l'amoncellement de la plus-value sous forme de marchandises et l'investissement de cette plus-value pour l'extension de la production une rupture, un pas décisif, que Marx appelle le saut périlleux de la production marchande : l'acte de vendre pour de l'argent. Mais peut-être ceci ne concerne-t-il que le capitaliste individuel sans s'appliquer à la classe entière, à la société globale ? Non pas. Car si nous considérons le problème du point de vue de la société, « il faut se garder, écrit Marx, de tomber dans le travers où est tombé Proudhon dans son imitation de l'économie bourgeoise : il ne faut pas considérer qu'une société de type de production capitaliste perdrait son caractère spécifique, son caractère économique déterminé par l'histoire, si on la considérait en bloc comme un tout. Au contraire. On a affaire alors au capitaliste collectif » (*Capital*, I, II, p. 409. Trad. Éditions Sociales, tome 5, p. 84). Or l'accumulation du profit sous forme de capital-argent constitue précisément un caractère spécifique essentiel de la production capitaliste, valable pour la classe entière aussi bien que pour l'entrepreneur isolé. Marx évoque avec insistance, dans l'étude de l'accumulation du capital total « la création de nouveaux capitaux-argent allant de pair avec l'accumulation réelle et la conditionnant dans la production capitaliste » (*Capital*, I, II, p. 485, Éditions Sociales, tome 5, p. 146. Complété et revu par nous. N. d. T.).

Il revient toujours à la question suivante : comment l'accumulation de capital-argent est-elle possible dans la classe capitaliste ?

Examinons de ce point de vue l'ingénieuse théorie des « experts ». Le capitaliste A vend ses marchandises à B, reçoit donc de B une plus-value sous forme d'argent ; celui-ci vend ses marchandises à A et reçoit à son tour de A l'argent qui lui permet de réaliser sa propre plus-value. Tous deux vendent leurs marchandises à C, reçoivent donc de ce même C la somme en argent correspondant à leur plus-value. Mais d'où C a-t-il son argent ? De A et de B. D'après cette théorie il n'existe pas d'autre source de réalisation de la plus-value, c'est-à-dire d'autre consommateur de marchandises. Mais comment peut-il se produire un enrichissement de A, B et C par formation de nouveau capital-argent ? Supposons un instant que la quantité de marchandises destinées à l'échange augmente chez ces trois entrepreneurs, que la production s'élargisse sans difficultés et que la masse de plus-value accumulée sous forme de marchandises s'accroisse. L'exploitation aurait eu lieu. L'enrichissement, l'accumulation seraient possibles. Mais pour que cette possibilité devienne réalité, il faut qu'ait lieu l'échange. la réalisation de la nouvelle plus-value ainsi augmentée en nouveau capital-argent. Nous ne poserons pas la même question que Marx, qui avait demandé à plusieurs reprises au cours du deuxième livre du *Capital* : d'où vient l'argent nécessaire à la circulation de la plus-value ? pour répondre en dernière analyse : « il vient du chercheur d'or ». Notre question est la suivante : « Comment un capital-argent nouveau vient-il entre les mains des capitalistes puisque -si l'on fait abstraction des ouvriers - ils s'achètent entre eux les marchandises ? » Le capital-argent ne fait que changer sans cesse de mains.

Mais peut-être nos questions sont-elles absolument ciseuses ? Peut-être l'accumulation de profit consiste-t-elle précisément dans le passage incessant des pièces d'or de main en main, permettant la réalisation successive des profits individuels ; alors la somme globale de capital-argent n'aurait pas besoin de s'accroître puisque, sauf dans la théorie abstraite, il n'existe rien de semblable dans la classe capitaliste ?

Une telle hypothèse nous obligerait, hélas, à jeter au feu le troisième livre du *Capital*. Marx y a mis au centre de ses réflexions une de ses découvertes théoriques les plus importantes : la doctrine du profit moyen. Cette doctrine éclaire la théorie de la valeur exposée dans le premier livre ; la théorie de la valeur est à son tour le pilier de la théorie de la plus-value dans le deuxième livre ; ainsi le *Capital* tout entier serait à jeter. La théorie économique de Marx est fondée sur la conception du capital social total comme grandeur concrète ; cette grandeur s'exprime dans le profit global capitaliste et dans sa distribution : son mouvement invisible est à l'origine de tous les mouvements visibles des capitaux individuels. Le profit global capitaliste est une grandeur économique bien plus réelle que par exemple la somme globale des salaires payés par les capitalistes. Cette dernière n'apparaît que comme le résultat d'une addition, comme un nombre statistique valable pour une période donnée, tandis que le profit global se manifeste comme phénomène d'ensemble dans le mécanisme de l'économie sous forme de « profit moyen usuel » ou de « superprofit » distribué par la concurrence et le mouvement des prix aux capitaux individuels.

Nous maintenons donc l'idée que le capital social total ne cesse de viser à un profit global sous forme d'argent, qui doit augmenter constamment en vue de l'accumulation globale. Or comment la somme globale peut-elle augmenter si ses parties ne font que circuler de main en main ?

En apparence - du moins l'avons-nous supposé jusqu'à présent la masse totale des marchandises où s'incarne le profit peut augmenter au cours de ces opérations tandis que seule la réalisation sous forme d'argent offrirait des difficultés ; or ce dernier point peut être une simple question technique de circulation monétaire. Mais les apparences nous leurrent, de telles conclusions découlent d'un examen superficiel. La masse totale de marchandises elle-même n'augmentera pas et l'élargissement de la production n'aura pas lieu puisque dans le système capitaliste la condition préalable en est, dès le premier instant et à chaque étape, la réalisation du profit en argent. A ne peut vendre à B, B ne peut vendre à C et C ne peut à son tour revendre à A et à B des quantités accrues de marchandises ni réaliser son profit que si au moins l'un d'entre eux trouve un débouché en dehors de ce cercle fermé. Si ce n'est pas le cas, le manège de foire s'arrête après quelques tours.

On peut maintenant juger à sa juste valeur la profondeur de vues de mes censeurs lorsqu'ils écrivent par exemple ceci : « *D'après le raisonnement de la camarade Luxemburg, nous sommes enfermés dans un cercle. Produire des moyens de consommation à seule fin de pouvoir entretenir un plus grand nombre d'ouvriers et produire une plus grande quantité de moyens de production à seule fin d'employer toujours plus d'ouvriers est, d'après elle, une absurdité du point de vue capitaliste. Il est difficile de savoir comment appliquer ce raisonnement aux schémas de Marx. Le but de la production capitaliste est le profit; or des opérations mentionnées plus haut découle un profit pour les capitalistes, profit qui, loin d'être une absurdité de leur point de vue, incarne au contraire la raison, c'est-à-dire le désir du profit* » (E. Eckstein, Vorwärts du 16 février 1916, supplément).

Il est en fait « difficile de savoir » ce qui l'emporte chez Eckstein de l'incapacité absolue et naïvement avouée de comprendre la distinction fondamentale que fait Marx entre le capital total social et le capital individuel, ou bien de la méconnaissance du problème que j'ai posé. Je dis qu'élargir sans cesse la production pour le seul amour de la production est une absurdité du point de vue capitaliste parce que - selon l'hypothèse à laquelle les 4 « experts » s'accrochent - la réalisation du profit et donc son accumulation sont impossibles pour la classe entière des capitalistes. Ce à quoi on me répond : il n'y a pas là d'absurdité, puisque par ces opérations du profit est accumulé ! Et comment le savez-vous, chers experts ? Eh bien, nous savons que l'accumulation du profit a lieu ... par les schémas mathématiques ! ces schémas où, en toute liberté d'esprit, nous pouvons aligner sur le papier des rangées de chiffres après des rangées de chiffres, et où les opérations arithmétiques sont forcément justes, puisqu'on fait abstraction du capital-argent !

Il est évident qu'aucune critique ne peut ébranler la « science » des « experts », parce que ceux-ci se limitent à la perspective du capitaliste isolé ; cette perspective, valable pour l'analyse du processus de l'exploitation, autrement dit du processus de la production, permet de comprendre le premier livre du *Capital*, mais est fautive quand il s'agit de la circulation et de la reproduction du capital. Le deuxième et le troisième livres du *Capital*, dominés par l'idée du capital social global, sont restés pour eux lettre morte ; ils ont appris par cœur les formules des schémas sans en comprendre l'esprit. Marx lui-même n'avait rien de commun avec les « experts » d'aujourd'hui, car loin de se fier aux « opérations » arithmétiques des schémas, il n'a cessé de poser la question : comment l'accumulation globale, comment la formation de nouveau capital argent sont-elles possibles dans la classe capitaliste ? C'est le privilège éternel des épigones que de transformer les hypothèses fructueuses du maître en dogmes rigides et de se bercer de consolations rassurantes là où un esprit créateur éprouve des doutes féconds.

La perspective des « experts » mène cependant à une série de conséquences intéressantes qu'ils n'ont pas pris la peine de considérer.

Première conséquence : Si la production capitaliste constitue elle-même son propre marché illimité, c'est-à-dire si production et marché sont identiques, les crises deviennent tout à fait inexplicables comme phénomènes périodiques. Si la production peut « comme le prouvent les schémas » accumuler à l'infini en se servant de sa croissance même pour s'élargir encore, on ne comprend pas comment ni pourquoi il arrive que la production capitaliste ne trouve pas de débouchés

suffisants pour ses marchandises. Il lui suffit pourtant, selon la recette des « experts », d'absorber elle-même les marchandises excédentaires et de les réinvestir dans la production (en partie sous forme de moyens de production, en partie sous forme de moyens de subsistance pour les ouvriers) « et ainsi de suite chaque année suivante », comme le montre le « tableau IV » d'Otto Bauer. L'excédent de marchandises non consommées se transformerait au contraire en une nouvelle source d'accumulation et de profit. En tout cas la théorie spécifiquement marxienne selon laquelle les crises résultent de la tendance du capital à dépasser périodiquement les limites données du marché à des intervalles de temps toujours plus rapprochés, cette théorie devient absurde. Comment en effet la production pourrait-elle dépasser les limites du marché puisqu'elle constitue elle-même son propre marché, puisque le marché s'élargit automatiquement en même temps que la production ? Comment, en d'autres termes, la production capitaliste pourrait-elle se dépasser périodiquement elle-même ? Comme si quelqu'un pouvait sauter par-dessus son ombre ! La crise capitaliste devient un phénomène incompréhensible, ou alors il ne reste qu'une seule explication : la crise résulterait, non pas d'un déséquilibre entre la capacité d'extension de la production capitaliste et la capacité de croissance des débouchés, mais simplement d'une disproportionnalité entre les différentes branches de production. Celles-ci pourraient certes s'acheter les unes aux autres leurs produits, mais du fait de l'anarchie de la production les proportions justes entre les catégories de marchandises ne seraient pas respectées ; on produirait trop d'une sorte et trop peu de l'autre. Avec cette thèse nous tournerions le dos à Marx et nous adopterions les vues de Say, l'ancêtre de l'économie vulgaire dont Marx s'est si souvent moqué, nous reprendrions la doctrine de l'école de Manchester et des harmonies bourgeoises. Say proclamait en 1803 que l'idée que l'on puisse produire trop de toutes choses était absurde ; il peut y avoir des crises partielles mais non des crises générales : si une nation possède trop d'une certaine catégorie de produits, cela prouve seulement qu'elle a produit trop peu d'une autre catégorie.

Deuxième conséquence : Si la production capitaliste constitue un marché suffisant pour ses produits, l'accumulation capitaliste (prise objectivement) a devant elle un avenir illimité. Même si le monde entier est dominé par le capital, même si l'humanité entière se compose exclusivement de capitalistes et de prolétaires, la production pourra se développer sans entraves, c'est-à-dire qu'elle pourra accroître indéfiniment ses forces productives, l'extension économique du capitalisme ne se heurtera à aucune barrière ; mais alors un des piliers du socialisme marxiste s'effondre. Pour Marx, la rébellion des ouvriers, la lutte des classes - et c'est là ce qui assure leur force victorieuse - sont les reflets idéologiques de la nécessité historique objective du socialisme, qui résulte elle-même de l'impossibilité économique objective du capitalisme à un certain stade de son développement. Bien entendu cela ne signifie pas - il faut toujours préciser pour mes « experts » les principes élémentaires du marxisme - que le processus historique doive nécessairement (ou même puisse) être mené jusqu'à son terme, jusqu'à la limite de l'impossibilité économique du capitalisme. La tendance objective du développement capitaliste suffit à provoquer, avant même qu'il ait atteint cette limite, l'exaspération des antagonismes sociaux et politiques et une situation si insoutenable que le système doit s'effondrer. Mais ces conflits sociaux ou politiques ne sont en dernier ressort que le résultat de l'impossibilité économique du capitalisme, et ils s'exaspèrent dans la mesure où cette impossibilité devient sensible.

Supposons au contraire avec les « experts » la possibilité d'une croissance illimitée de l'accumulation : le socialisme perd alors le fondement de granit de la nécessité historique objective, et nous nous enfonçons dans les brumes des systèmes et des écoles pré-marxistes qui prétendaient faire découler le socialisme de l'injustice et de la noirceur du monde actuel, ainsi que de la volonté révolutionnaire des classes laborieuses ¹.

Troisième conséquence : Si la production capitaliste constitue elle-même un débouché suffisant pour ses produits et si son extension n'est limitée que par la grandeur de la valeur accumulée, un autre phénomène de l'histoire moderne devient inexplicable : la chasse aux marchés et aux débouchés les plus lointains, et l'exportation des capitaux, ces signes les plus marquants de l'impérialisme actuel. C'est un fait incompréhensible ! Pourquoi tout ce remue-ménage ? Pourquoi la conquête des colonies, pourquoi les guerres de l'opium de 1840 et de 1860, les conflits actuels autour des marais du Congo et des déserts de Mésopotamie ? Que le capital reste donc dans son pays d'origine et qu'il gagne honnêtement son pain. Krupp n'aurait qu'à produire pour Thyssen, Thyssen pour Krupp, il leur suffirait de réinvestir leurs capitaux dans leurs propres entreprises qu'ils agrandiraient les uns pour les autres, et ainsi de suite en cercle fermé. Le mouvement historique du capital devient incompréhensible, et avec lui l'impérialisme actuel.

Ou alors, nous avons l'explication impayable de Pannekoek dans la *Bremer Bürgerzeitung* : la chasse aux marchés non capitalistes serait « un fait, mais non une nécessité », ce qui est véritablement le comble pour un adepte du matérialisme

¹ Ou alors il reste la consolation vague du petit « expert » de la *Dresdener Volkszeitung*, qui, après avoir exécuté mon livre, déclare que le capitalisme finira par s'effondrer, « à cause de la baisse du taux de profit ». Comment ce brave homme imagine-t-il les choses ? Arrivée à un certain point, la classe capitaliste, désespérée de l'insignifiance du taux de profit ne pendra-t-elle collectivement, ou bien déclarera-t-elle que, puisque les affaires vont si mal, il ne vaut pas la peine de s'embarrasser de soucis et de tourments, passera-t-elle alors la main au prolétariat ? En tout cas cette consolation est réduite à néant par une seule phrase de Marx : « Pour les grands capitalistes, la baisse du taux de profit est compensée par sa masse. » Il coulera encore de l'eau sous les ponts avant que la baisse du taux de profit ne provoque l'effondrement du capitalisme.

historique. Du reste il n'a pas tort ! Avec l'hypothèse des « experts », le socialisme comme but final ainsi que l'impérialisme comme dernière étape cessent d'être une nécessité historique, le socialisme devient une aspiration louable de la classe ouvrière et l'impérialisme apparaît comme le fait de la malveillance ou de la folie de la bourgeoisie.

Ainsi les « experts » se trouvent placés devant une alternative à laquelle ils ne peuvent échapper. Ou bien la production capitaliste et le marché sont identiques, comme ils le déduisent des schémas de Marx, et il faut alors abandonner la théorie marxiste des crises, le fondement marxiste du socialisme et l'explication de l'impérialisme par le déterminisme historico-matérialiste. Ou bien le capital ne peut accumuler que si la société lui fournit des consommateurs en dehors des capitalistes et des ouvriers, et on est obligé de se rallier à l'hypothèse fondamentale de l'accumulation, qui est l'existence de débouchés toujours plus larges dans des pays et des couches sociales non capitalistes.

Les conséquences qui découlent de la thèse des « experts » sont confirmées par un témoin peu suspect, « expert » au premier chef, qui appuie ma critique.

En 1901 paraissait un ouvrage intitulé *Théorie et histoire des crises en Angleterre*, par le professeur marxiste russe Michael von Tougan-Baranowsky. Tougan « révisait » la théorie de Marx de telle manière qu'il la remplaçait morceau par morceau par les lieux communs de l'économie vulgaire bourgeoise ; il soutenait l'opinion, entre autres paradoxes, que les crises découlent simplement d'un défaut de proportionnalité et non de l'insuffisance de la consommation solvable par rapport à la capacité d'extension de la production. Il empruntait ce lieu commun à Say. Ce qui apparut comme une nouveauté sensationnelle, c'est qu'il prouvait cette thèse à l'aide des schémas de la reproduction sociale exposés dans le deuxième livre du *Capital* !

« *S'il est possible, écrivait Tougan, d'augmenter la production sociale, si les forces productives sont suffisantes, la demande s'accroît nécessairement dans le cadre d'une répartition proportionnelle de la production, car chaque marchandise nouvellement produite représente un pouvoir d'achat nouveau pour l'acquisition d'autres marchandises* » (p. 25).

Et ceci est « prouvé » par les schémas de Marx, que Tougan se contente de reproduire en utilisant d'autres chiffres et qu'il commente ainsi pour conclure :

« *Les schémas cités prouvaient de manière évidente un principe en lui-même très simple, mais qui peut être contesté si l'on n'est pas familiarisé avec le processus de la reproduction du capital social, à savoir le principe selon lequel la production sociale se crée à elle-même son marché* » (souligné par nous, R. L.).

Dans son amour du paradoxe, Tougan-Baranowsky conclut que la production capitaliste est, « en un certain sens », indépendante de la consommation humaine. Cependant les mots d'esprit de Tougan ne nous intéressent pas ici, mais seulement le « principe très simple », sur lequel il a bâti tout son ouvrage. Nous constatons à ce propos que ce que les « experts » disent aujourd'hui contre mon livre, Tougan-Baranowsky l'écrivait dès 1902, posant deux affirmations significatives :

1^o La production capitaliste constitue par son extension un marché pour ses produits, si bien qu'il ne doit pas y avoir de problème de débouchés dans le processus de l'accumulation.

2^o La preuve en est fournie par les schémas mathématiques d'après le modèle de Marx, c'est-à-dire par une série de calculs, d'additions et de soustractions auxquelles le papier se prête sans résistance.

Telle était la doctrine de Tougan-Baranowsky en 1902. Mais le pauvre homme ne savait pas ce qui l'attendait. Karl Kautsky s'empressa d'attaquer, dans la *Neue Zeit*, le livre, dès sa parution, et soumit les absurdités paradoxales du révisionniste russe, en particulier son fameux « principe », à une critique impitoyable.

« *Si c'était exact, écrivait Kautsky [c'est-à-dire le fait, affirmé par Tougan-Baranowsky, que dans le cadre d'une répartition proportionnelle de la production sociale, il n'y aurait pas d'autre limite à l'extension du marché que les forces productives dont dispose la société] alors l'industrie anglaise devrait se développer d'autant plus vite que sa richesse en capital serait plus grande. Mais en réalité la croissance industrielle est stoppée, le capital accru émigre en Russie, en Afrique du Sud, au Japon, etc. Ce phénomène trouve son explication naturelle dans notre théorie, qui fait découler les crises en dernière analyse de la sous-consommation, il constitue l'un des piliers de cette théorie ; il reste incompréhensible du point de vue de Tougan-Baranowsky* » (*Neue Zeit*, 1902, n^o 5 (31), p. 140).

Quelle est donc cette « théorie » que Kautsky oppose à celle de Tougan ? La voici, exposée par Kautsky lui-même :

« *Les capitalistes et les ouvriers qu'ils exploitent constituent un marché pour les moyens de consommation produits par l'industrie, marché qui s'agrandit avec l'accroissement de la richesse des premiers et le nombre des seconds, moins vite cependant que l'accumulation du capital et que la productivité du travail, et qui ne suffit pas à lui seul pour absorber les moyens de consommation produits par la grande industrie capitaliste. L'industrie doit chercher des débouchés supplémentaires à l'extérieur de sa sphère dans les professions et les nations qui ne produisent pas encore selon le mode capitaliste. Elle les trouve et les élargit sans cesse, mais*

trop lentement. Car ces débouchés supplémentaires ne possèdent pas, et de loin, l'élasticité et la capacité d'extension de la production capitaliste.

« Depuis le moment où la production capitaliste s'est développée en grande industrie, comme c'était déjà le cas en Angleterre au XIX^e siècle, elle possède la faculté d'avancer par grands bonds, si bien qu'elle dépasse en peu de temps l'extension du marché. Ainsi chaque période de prospérité qui suit une extension brusque du marché est condamnée à une vie brève, la crise y met un terme inévitable. Telle est en quelques mots la théorie des crises adoptée généralement, pour autant que nous le sachions, par les « marxistes orthodoxes » et fondée par Marx » (ibid., n° 3 (29), p. 80. C'est moi qui souligne - R. L.).

Ne tenons pas compte de l'ambiguïté des termes de Kautsky, qui appelle cette théorie une explication des crises « *par la sous-consommation* » ; or une telle explication fait l'objet des railleries de Marx dans le deuxième livre du *Capital* (p. 289). Faisons abstraction également du fait que Kautsky ne s'intéresse qu'au problème des crises sans voir, semble-t-il, que l'accumulation capitaliste, en dehors même des variations de la conjoncture, constitue à elle seule un problème. Enfin n'insistons pas sur le caractère vague des affirmations de Kautsky - la consommation des capitalistes et des ouvriers ne croît « *pas assez vite* » pour l'accumulation, celle-ci a donc besoin d'un « *marché supplémentaire* » - qui ne cherche pas à saisir avec plus de précision le mécanisme de l'accumulation. Ce qui nous intéresse ici, c'est que Kautsky défend l'opinion, qui est, dit-il, « *une théorie généralement adoptée par les marxistes orthodoxes* » : 1^o que les capitalistes et les ouvriers ne peuvent constituer à eux seuls un marché suffisant pour l'accumulation, 2^o que l'accumulation capitaliste a besoin de « *débouchés supplémentaires* » qu'elle trouve dans les couches sociales et les nations non capitalistes.

Il reste que Kautsky a réfuté en 1902, dans l'ouvrage de Tougan-Baranowsky, exactement les mêmes arguments que ceux que les « experts » opposent aujourd'hui à ma théorie de l'accumulation, et que les « experts » officiels du marxisme attaquent dans mon livre comme une déviation de la foi orthodoxe ce qui n'est que le développement exact, appliqué au problème de l'accumulation, des thèses soutenues par Kautsky il y a quatorze ans contre le révisionniste Tougan-Baranowsky et qu'il appelle « *la théorie des crises généralement adoptée par les marxistes orthodoxes* ». Comment Kautsky démontre-t-il à son adversaire la fausseté de ses opinions ? En lui opposant les schémas de Marx ? Kautsky montre à Tougan que les schémas, si l'on s'en sert correctement - j'ai dit dans mon livre et ne veux pas répéter ici comment Kautsky lui-même manie les schémas - prouvent non pas la thèse de Tougan-Baranowsky, mais au contraire sa propre théorie des crises par « *sous-consommation* ». Le monde est à l'envers. L'expert en chef se serait-il lui aussi mépris sur « *l'essence, le but et la signification des schémas de Marx* », plus encore que Tougan-Baranowsky ?... Kautsky développe la conception de Tougan-Baranowsky jusque dans ses dernières conséquences : nous avons déjà vu que la théorie de Tougan contredit, d'après Kautsky, la théorie des crises de Marx et qu'elle ne permet pas de comprendre le phénomène de l'exportation de capitaux dans des pays non capitalistes. Il expose en outre les implications générales d'une telle position :

« Quelle valeur pratique ont (...) nos différends théoriques ? », demande Kautsky. Que les crises aient leur cause première dans la sous-consommation ou dans la disproportionnalité de la production sociale, est-ce autre chose qu'une querelle scolastique ? « C'est ce qu'un « homme d'action » pourrait être tenté de penser. En fait cette question a une grosse importance pratique pour nos différends tactiques tels qu'ils sont discutés dans le parti. Ce n'est pas par hasard que le révisionnisme a attaqué avec une violence particulière la théorie des crises de Marx. »

Et Kautsky expose en long et en large que la théorie des crises de Tougan-Baranowsky aboutit au fond à une prétendue « *atténuation des antagonismes de classes* », c'est-à-dire appartient au bagage théorique de la tendance qui veut faire de la social-démocratie, parti de la lutte de classe prolétarienne, « *un parti démocratique ou l'aile gauche du parti démocratique de réformes sociales* » (ibid., n° 5 (31), p. 141).

Voilà comment, il y a quatorze ans, l'expert en chef exécutait dans toutes les règles de l'art l'hérétique Tougan-Baranowsky tout au long d'un article de trente-six pages publié dans la *Neue Zeit* ; à la fin il partait en emportant le scalp du vaincu à sa ceinture.

Aujourd'hui les « experts », disciples fidèles de leur maître, attaquent mon analyse de l'accumulation au nom du même « principe » qui valut au révisionniste russe une exécution capitale dans les colonnes de la *Neue Zeit*.

Que devient dans cette aventure la « *théorie des crises généralement adoptée - pour autant que nous le sachions - par les marxistes orthodoxes* » ?

Cependant il advint quelque chose d'encore plus original. Après que mon *Accumulation* eut été anéantie avec les armes de Tougan-Baranowsky dans le *Vorwärts*, dans la *Bremer Bürgerzeitung*, dans la *Dresdener Volkszeitung*, dans la *Frankfurter Volksstimme*, la *Neue Zeit* publia une critique d'Otto Bauer. Certes cet « expert » croit lui aussi, comme nous l'avons vu, à la valeur magique de preuve des schémas de Marx, il ne les trouve pas « parfaits », il les juge « arbitraires et entachés de contradictions », ce qu'il explique par le fait qu'Engels a « *trouvé inachevée* » cette partie de l'œuvre de Marx découverte après la mort de celui-ci. C'est pourquoi il construit lui-même, au prix d'énormes efforts, de nouveaux schémas : « *Nous avons donc établi des schémas qui ne contiennent plus aucun élément arbitraire, une fois que l'on a admis les suppositions de base.* » Bauer croit avoir trouvé avec ces nouveaux schémas pour la première fois « *un fondement irréfutable pour l'étude du problème posé par la camarade Luxemburg* » (*Neue Zeit*, 1913, n° 23, p. 838). Bauer a surtout

compris que la production capitaliste ne se meut pas dans un espace abstrait « *sans rencontrer d'obstacles* » ; il cherche donc une base sociale objective quelconque à l'accumulation du capital et la découvre finalement dans *l'accroissement de la population*. Ici se produit un phénomène très curieux. Après un vote unanime des « experts » qui fut approuvé en bloc par la rédaction de l'organe central du Parti, mon livre est une absurdité pure, il résulte d'une vulgaire méprise : il n'existe pas de problème de l'accumulation, Marx a déjà tout résolu et les schémas donnent une réponse suffisante à la question. Or Bauer se sent tenu de donner aux schémas un fondement plus concret que les seules règles de l'addition et de la soustraction : il envisage un facteur social déterminé - l'accroissement de la population ; c'est en fonction de *ce facteur* qu'il construit ses tableaux. L'extension de la production capitaliste telle que les schémas l'exposent et l'illustrent n'est donc pas un mouvement autonome du capital autour de son axe ; ce mouvement suit le mouvement de croissance de la population :

« *L'accumulation suppose l'extension du champ de la production, le champ de la production s'élargit grâce à l'accroissement de la population.* » Dans le mode de production capitaliste l'accumulation tend à s'adapter à l'accroissement de la population. « *La tendance de l'accumulation à s'adapter à l'accroissement de la population domine les, relations internationales.* » « *Si l'on considère l'économie mondiale capitaliste comme un tout, la tendance de l'accumulation à s'adapter à l'accroissement de la population se manifeste de manière visible dans le cycle industriel. Le retour périodique de la prospérité, de la crise, de la dépression, est l'expression empirique du fait que le mécanisme de la production capitaliste surmonte automatiquement la suraccumulation et la sous-accumulation, en adaptant sans cesse l'accumulation du capital à l'accroissement de la population* » (*Neue Zeit*, 1913, n° 24, pp. 871-873). (Les passages soulignés le sont par Bauer.) Nous nous réservons d'étudier de plus près la théorie de Bauer. Une chose pourtant est claire : cette théorie offre une perspective tout à fait nouvelle. Pour les autres « experts », poser le problème des fondements sociaux et économiques de l'accumulation était une absurdité dont il est « difficile de comprendre le sens ». Bauer en revanche échafaude toute une théorie pour résoudre ce problème.

La théorie de la population de Bauer n'est pas seulement nouvelle pour les autres critiques de mon livre : elle surgit pour la première fois dans la littérature marxiste. Ni dans les trois livres du *Capital*, ni dans *l'Histoire des Doctrines économiques*, ni dans les autres écrits de Marx, on ne rencontre la moindre trace de la théorie de Bauer comme base de l'accumulation.

Examinons par ailleurs comment Kautsky, en annonçant dans la *Neue Zeit* la publication du deuxième livre du *Capital*, en faisait un compte-rendu. Dans son exposé du contenu du deuxième livre, Kautsky analyse en détail les premiers chapitres sur la circulation, il reproduit toutes les formules et les signes tels que Marx les a utilisés lui-même ; en revanche il ne consacre que trois pages - au lieu des vingt pages de l'original - au chapitre sur la « *reproduction et circulation du capital social total* », qui est la partie la plus importante et la plus originale du livre. Dans ces trois pages, Kautsky expose uniquement - en reproduisant bien entendu les inévitables schémas - la fiction de la « reproduction simple », c'est-à-dire d'une production capitaliste sans profit ; Marx s'était servi de cette fiction comme d'une introduction purement théorique à l'étude du problème proprement dit, à savoir l'accumulation du capital total. Kautsky résume ce dernier problème en deux lignes : « *Enfin l'accumulation de la plus-value, l'extension du processus de la production provoquent des complications nouvelles.* » Un point c'est tout. Il n'ajoutera plus un mot à ce sujet après la parution du deuxième livre du *Capital*, ni plus tard au cours des trente années qui suivirent. Non seulement on ne rencontre pas chez Marx la moindre trace de la théorie de la population de Bauer, mais en outre le chapitre entier qui traite de l'accumulation n'a absolument pas frappé Kautsky. Il n'y découvre pas de problème particulier à la solution duquel Bauer aurait fourni « un fondement irréfutable » et ne remarque pas non plus que Marx interrompt l'étude entreprise presque au milieu d'un mot sans avoir donné de réponse à la question qu'il avait plusieurs fois posée.

Kautsky reprit plus tard l'analyse du deuxième livre du *Capital*, dans la série d'articles dirigés contre Tougan-Baranowsky que nous avons déjà cités. Kautsky y formule cette « *théorie des crises adoptée généralement par les marxistes orthodoxes et fondée par Marx* », qui dit en substance que la consommation des capitalistes et des ouvriers *ne suffit pas* et qu'un « *marché supplémentaire* » est nécessaire, qu'on le trouve « *dans les professions et les nations qui ne connaissent pas encore le mode de production capitaliste* ». Mais Kautsky ne semble pas se rendre compte que cette théorie des crises « *généralement adoptée par les marxistes orthodoxes* » contredit non seulement les paradoxes de Tougan-Baranowsky, mais encore les schémas de l'accumulation de Marx ainsi que l'hypothèse générale du deuxième livre du *Capital*. À la base de l'analyse du deuxième livre il y a en effet l'hypothèse d'une société composée *uniquement* de capitalistes et d'ouvriers, et les schémas ont pour but d'exposer avec exactitude, comme une loi économique, comment ces deux classes de consommateurs permettent, par leur seule consommation, à l'accumulation de se produire d'une année à l'autre, ce à quoi ils ne suffisent pas dans la réalité. Nous ne trouvons chez Kautsky non plus aucune allusion à la théorie de la population de Bauer comme fondement véritable des schémas de Marx.

Si nous ouvrons le *Capital financier* de Hilferding au chapitre XVI, nous voyons, après une introduction où l'auteur exprime son admiration - parfaitement justifiée - pour l'analyse par Marx des conditions de la reproduction du capital total, qu'il appelle la découverte la plus géniale de l' « *œuvre étonnante* », que Hilferding recopie textuellement en quatorze pages imprimées les feuillets de Marx, sans oublier bien entendu les schémas mathématiques ; au cours de ce travail Hilferding se plaint - toujours à juste titre - du peu d'importance accordée jusqu'alors à ces schémas, que seul Tougan-Baranowsky avait en quelque sorte pris en considération. Voici les conclusions de Hilferding à propos de cette découverte géniale de Marx :

Les schémas montrent « que dans la production capitaliste, la reproduction simple aussi bien que la reproduction à une échelle élargie peuvent se poursuivre sans difficultés si seulement ces proportions sont respectées. Inversement une crise peut éclater, même dans le cas de la reproduction simple si l'on porte atteinte aux proportions justes, à celles par exemple qui doivent exister entre le capital usé et le capital qui doit être nouvellement investi. On ne doit donc pas conclure que la crise a nécessairement sa cause dans la sous-consommation immanente à la production capitaliste. On ne doit pas non plus déduire des schémas la possibilité d'une surproduction générale de marchandises ; au contraire on peut démontrer que toute extension de la production est possible dans la mesure des forces productives existantes » (p. 318). C'est tout. Hilferding ne voit donc, lui aussi, dans l'analyse marxienne de l'accumulation qu'une base pour la solution du problème des crises, en ce sens que les schémas mathématiques indiquent les proportions à respecter pour que l'accumulation puisse se poursuivre sans difficulté.

Hilferding tire deux conclusions

1° Les crises découlent uniquement de la disproportionnalité - il rejette ainsi la « théorie des crises adoptée généralement, pour autant que nous le sachions, par les marxistes orthodoxes, et fondée par Marx », ou théorie de la « sous-consommation », reprenant au contraire la théorie des crises de Tougan-Baranowsky, que Kautsky avait condamnée comme hérésie révisionniste ; cette théorie l'amène à répéter l'affirmation de Say : une surconsommation générale est impossible.

2° Si l'on fait abstraction des crises comme troubles périodiques résultant d'une disproportionnalité, l'accumulation capitaliste peut (dans une société composée uniquement de capitalistes et d'ouvriers) se développer sans limites, grâce à une extension croissante de la production, « dans la mesure où le permettent les forces productives existantes ». Hilferding reproduit encore une fois textuellement les thèses de Tougan, que Kautsky avait anéanties.

Il n'existe donc pas pour Hilferding, abstraction faite des crises, de problème de l'accumulation, puisque « les schémas montrent » que « toute extension » de la production est possible, c'est-à-dire que le marché s'élargit en même temps que la production. Nous ne rencontrons ici non plus aucune allusion à la théorie de Bauer, selon laquelle la production est limitée par l'accroissement de la population, ni à la nécessité d'une telle théorie.

Enfin pour Bauer lui-même, cette théorie est une découverte toute récente. En 1904, donc après la discussion entre Kautsky et Tougan-Baranowsky, Bauer a analysé pour la première fois dans deux articles, parus dans la *Neue Zeit*, le problème des crises à la lumière de la théorie de Marx. Il dit lui-même dans ces articles qu'il veut donner le premier exposé cohérent de cette théorie. Reprenant un passage du deuxième livre du *Capital*, où Marx cherche à expliquer le cycle décennal de l'industrie moderne, Bauer ramène ce phénomène à la forme de circulation particulière du capital fixe. Pas un instant il n'évoque l'importance décisive du rapport entre l'extension de la production et l'accroissement de la population. La thèse de Bauer, la « tendance de l'accumulation à s'adapter à l'accroissement de la population », par laquelle il veut expliquer aujourd'hui les crises aussi bien que la conjoncture, l'accumulation aussi bien que la fuite du capital de pays en pays, et finalement l'impérialisme : cette loi toute puissante qui met en mouvement le mécanisme entier de la production capitaliste et le « règle automatiquement » n'existait ni pour Bauer ni pour le reste du monde. Aujourd'hui, dans les critiques de mon ouvrage, est apparue soudain comme par magie la théorie fondamentale qui place pour la première fois les schémas de Marx sur un « fondement irréfutable » - permettant de résoudre un problème qu'on prétendait inexistant

Que penser alors des autres experts ?

Résumons en quelques points, les affirmations des divers critiques.

1° D'après Eckstein et Hilferding (et d'après Pannekoek) il n'existe pas de problème de l'accumulation du capital. Tout est clair. Tout va de soi, comme le « démontrent » les schémas de Marx. C'est seulement mon incompréhension absolue des schémas qui explique pourquoi je les critique. D'après Bauer, les chiffres cités par Marx sont « arbitraires et entachés de contradictions ». C'est lui Bauer, qui a le premier « su illustrer convenablement la pensée de Marx » et construit un « schéma dégagé des éléments arbitraires ».

2° D'après Eckstein et la rédaction du *Vorwärts*, mon livre doit être « rejeté » comme nul et sans valeur ; d'après le petit « expert » de la *Frankfurter Volksstimme* (1^{er} février 1913) il est même « extrêmement nuisible ». D'après Bauer « cette explication fautive contient pourtant un grain de vérité », puisque ma théorie fait allusion aux limites de l'accumulation du capital (*Neue Zeit*, 1913, n° 24, p. 873).

3° D'après Eckstein et le *Vorwärts* mon *Accumulation* n'a aucun rapport avec l'impérialisme : « Le livre a du reste si peu de rapports avec les nouveaux phénomènes de la vie économique moderne qu'il aurait pu être écrit aussi bien il y a vingt ans ou plus ». D'après Bauer mon étude découvre sans doute « une racine de l'impérialisme », mais « il n'existe d'autres » (*loc. cit.*, p. 874) - ce qui pour ma modeste personne serait déjà un grand mérite.

4° D'après Eckstein, les schémas de Marx montrent combien en fait les besoins sociaux sont vastes, ils indiquent « la possibilité de l'équilibre, dont cependant la réalité capitaliste s'écarte considérablement » parce qu'elle est dominée par la chasse au profit, d'où découlent les crises ; dès la colonne suivante Eckstein écrit que « l'exposé correspond aux schémas de Marx mais aussi à la réalité », car le schéma montre précisément « comment ce profit est réalisé pour les capitalistes »

(*Vorwärts*, du 16 février 1913, supplément). Pour Pannekoek, l'état d'équilibre n'existe pas, mais il y a simplement un espace vide : « On peut comparer l'ampleur de la production à un objet sans poids qui peut flotter dans l'espace dans toutes les positions. La production ne connaît par de situation d'équilibre à laquelle elle serait ramenée après une déviation. » « Le cycle industriel n'est pas une oscillation autour d'une situation moyenne donnée par un besoin quelconque » (*Neue Zeit*, 1913, n° 22, « *Theoretisches zur Ursache der Krisen* », pp. 783, 792). Pour Bauer les schémas de Marx, dont il a enfin déchiffré le sens véritable, ne signifient pas autre chose que le mouvement de la production capitaliste dans son adaptation à l'accroissement de la population.

5° Eckstein et Hilferding croient à la possibilité économique objective de l'accumulation illimitée : « *Les schémas montrent justement qui achète les produits* » (Eckstein), ces schémas que l'on peut continuer indéfiniment sur le papier. Ce que Pannekoek appelle « l'objet sans poids » peut, selon son expression, « flotter dans toute situation ». D'après Hilferding, « on peut démontrer que toute extension de la production est possible pour autant qu'y suffisent les forces productives existantes si puisque comme le montrent les schémas, les débouchés s'élargissent automatiquement avec la production. D'après Bauer « seuls les apologistes du capital peuvent démontrer que l'accumulation n'a pas de limites » et prétendre que « le pouvoir de consommation croît automatiquement avec la production » (*Neue Zeit*, 1913, n° 24, p. 873).

Qu'en est-il au juste et que veulent dire les « experts » ? Existait-il chez Marx un problème de l'accumulation que personne de nous n'avait su voir jusqu'à présent, ou bien le problème reste-t-il, même après la dernière solution qu'y a apportée Bauer, une invention due à « mon incapacité totale d'opérer avec les schémas de Marx », comme l'écrivait le critique du *Vorwärts* ? Les schémas de Marx sont-ils des vérités définitives et sans appel, des dogmes infaillibles, ou bien se révèlent-ils « arbitraires et entachés de contradictions » ? Le problème que j'ai abordé s'attaque-t-il aux racines de l'impérialisme, ou bien n'a-t-il « aucun rapport avec les phénomènes réels de la vie moderne » ? Et qu'exposent finalement ces schémas « devenus célèbres », comme dit Eckstein ? Indiquent-ils « une situation d'équilibre » purement fictive où se trouverait la production, donnent-ils une image de la réalité concrète, fournissent-ils la preuve de la possibilité de « toute extension », donc de la croissance illimitée de la production, une preuve de l'impossibilité de cette extension sans limites eu égard à la sous-consommation ? Montrent-ils la tendance de la production à respecter les limites de l'accroissement de la population ? Présentent-ils l'image du ballon d'enfant « sans poids » de Pannekoek ou d'un autre objet, ou d'un chameau ou d'un buffle ? Il est temps que les « experts » s'entendent.

En attendant nous avons un bel exemple de la clarté, de l'harmonie et de la cohérence du marxisme officiel dans son appréciation de la partie fondamentale du deuxième livre du *Capital* ! Et une légitimation parfaite de l'arrogance avec laquelle ces messieurs ont anéanti mon livre ¹ !

¹ Parmi les « experts », le critique du *Vorwärts*, Eckstein, est celui de tous qui a le moins compris ce dont il s'agit dans la discussion. Il fait partie de cette race de journalistes surgis avec le développement de la presse ouvrière, qui peuvent écrire n'importe quand sur n'importe quoi : sur le droit familial japonais, la biologie moderne, l'histoire du socialisme, l'épistémologie, l'histoire de la civilisation, l'économie politique, les problèmes tactiques - tout ce dont on a besoin au jour le jour. De tels polygraphes se meuvent dans tous les domaines du savoir avec cette assurance dénuée de scrupules que peuvent sincèrement leur envier les savants sérieux. Ils pallient leur incompétence sur un sujet par l'insolence et la lourdeur. En voici deux exemples : « On s'aperçoit ici déjà, écrit Eckstein à un endroit de son compte rendu, que l'auteur s'est mépris sur le sens et le but de l'exposé de Marx ; ce fait est confirmé par le reste de l'ouvrage. Elle n'a même rien compris à la technique des schémas. C'est manifeste dès la page 65 du livre. »

Il s'agit dans ce passage de mon livre du classement, dans le schéma, de la production de l'argent dans la section des moyens de production. Je critique ce classement et je cherche à montrer que, puisque l'argent n'est pas en lui-même un moyen de production, il doit résulter de cette hétérogénéité de grandes difficultés pour la précision de l'exposé. A cela, Eckstein répond par cette perle : « La camarade Luxemburg déplore que Marx place la production monétaire, autrement dit de l'or et de l'argent dans la rangée I et dans la catégorie des moyens de production. Elle y voit une faute. C'est pourquoi elle met sous les deux rangées établies par Marx une troisième catégorie pour indiquer la production de l'argent. C'est licite sans doute, mais on est impatient de voir comment l'échange mutuel se produira entre les trois rangées. » Il éprouve une amère déception ! « Dans le schéma construit par la camarade Luxemburg, la difficulté est non pas très grande - elle est insurmontable. Rosa Luxemburg n'essaie même pas d'exposer ces enchevêtrements organiques. Une seule tentative en ce sens lui aurait montré que son schéma est impossible », Eckstein poursuit sur le même ton, avec la même légèreté. Or, le « schéma construit par la camarade Luxemburg », à la page 65, n'est pas mon œuvre, mais celle de Marx ! Je ne fais que reproduire ici les chiffres indiqués dans le *Capital*, Livre II, tome 5 (p. 118, trad. Éditions. Sociales), justement pour montrer que d'après les données même de Marx, il est impossible de classer ainsi la production de l'argent, ce que je commente explicitement dans le passage suivant : « Au reste un regard sur le schéma de la reproduction [de Marx] montre à quelle contradiction devait nécessairement aboutir la confusion entre les moyens d'échange et les moyens de production, » Sur ce Eckstein, attribuant à ma plume le schéma de Marx que je critique, me semonce vertement comme une écolière à cause de ce schéma et me reproche de n'avoir rien compris à la technique même des schémas ».

Encore un exemple : Marx construit à la page 156 du *Capital*, Livre II, tome 5, (trad. Éditions Sociales), son premier schéma de l'accumulation ; il y fait capitaliser par les capitalistes de la section I 50 % de leur plus-value, tandis que ceux de la section II capitalisent au hasard, sans règle visible, simplement en fonction des besoins de la section I. Je cherche à montrer que cette hypothèse est arbitraire. Et voilà de nouveau mon Eckstein qui intervient avec sa prolixité coutumière : « L'erreur réside dans sa manière propre de calculer, qui prouve qu'elle n'a pas compris le caractère des schémas de Marx. Rosa Luxemburg croit en effet que les schémas sont

Maintenant qu'Otto Bauer m'a libérée de l'obligation de discuter avec les autres « experts si je me tourne vers Bauer lui-même.

fondés sur le postulat d'un taux d'accumulation *identique*, elle suppose que le taux de l'accumulation doit être le même dans les deux grandes sections de la production sociale, c'est-à-dire que la même partie de la plus-value doit être transformée en capital. Mais ceci est une *hypothèse contredite* par les faits : en réalité, il n'y a pas de taux d'accumulation général ; un tel taux est théoriquement inconcevable. » Il y a là « une erreur très incompréhensible de la part de l'auteur, qui prouve une fois de plus que le caractère des schémas de Marx est resté pour elle une énigme ». La loi réelle du taux de profit égal est « en contradiction absolue avec la loi fictive de l'accumulation égale, etc. »... Eckstein poursuit sur ce ton savoureux sa critique, avec la conscience qu'on lui connaît à m'anéantir : c'est tout ou rien. Cependant Marx donne cinq pages plus loin un second exemple de schéma de l'accumulation, qui est le véritable schéma, le schéma fondamental dont il se sert exclusivement jusqu'à la fin, tandis que le premier n'était qu'un essai, une construction provisoire. Dans ce deuxième exemple définitif, Marx applique constamment la loi fictive du taux d'accumulation égal dans les deux sections. Cette « inconcevabilité *théorique* », cette « contradiction absolue avec la loi réelle du taux de profit égal », cette série de délit, et de crimes monstrueux se trouvent dans le schéma de Marx à la page 159 du *Capital*. 2^e Livre, tome 5. (trad. Éditions sociales) : Marx persiste dans ses fautes jusqu'à la dernière ligne du volume. La critique s'adresse une fois encore au malheureux Marx. C'est pour lui manifestement que le « caractère » de ses propres schémas est demeuré une énigme. Malchance qu'il partage d'ailleurs non seulement avec moi, mais aussi avec Otto Bauer, qui pose comme condition préalable à son propre schéma « inébranlable » que le taux d'accumulation dans les deux sphères de la production soit le même » (*Neue Zeit*, loc. cit., p. 838). Voilà le niveau de la critique d'Eckstein. Et c'est par un tel individu, qui n'a même pas lu à fond le *Capital*, que l'on doit se laisser insulter ! La publication dans le *Vorwärts* d'un tel compte rendu est un signe éclatant de la suprématie de l'école des énigmes « austro-marxistes » dans les deux organes centraux du parti. Si Dieu me prête vie assez longtemps pour que je connaisse une seconde édition de mon livre, je ne manquerai pas de sauver cette perle pour la postérité en la reproduisant in extenso dans l'annexe à mon livre.

②

I

Je n'entrerai pas dans les détails des calculs des tableaux de Bauer. Sa position et sa critique consistent pour l'essentiel dans la théorie de la population qu'il m'oppose comme fondement de l'accumulation et qui, en elle-même, n'a aucun rapport avec des schémas mathématiques quelconques. Nous nous occuperons de cette théorie dans les pages qui suivent. Tout d'abord il nous faut étudier la manière, la *méthode* par laquelle Bauer procède à ses opérations dans les tableaux. Les tableaux ne sont d'aucun secours pour résoudre le problème économique et social de l'accumulation, mais ils jettent une lumière significative sur Bauer et sa manière de travailler à la solution du problème. Sa méthode peut être illustrée par quelques exemples simples, accessibles même aux profanes que rebutent les tableaux rébarbatifs et les signes cabalistiques.

Je ne citerai que trois exemples.

A la page 836 de la *Neue Zeit* (*loc. cit.*), Bauer expose le processus de l'accumulation du capital social. Après Marx, il prend les deux sections de la production (section I, production de moyens de production ; section II, production de moyens de subsistance) imaginant au début dans la section I un capital constant de 120 000 et un capital variable de 50 000 (ce qui représente des milliers ou des millions de marks, bref une valeur en argent). Dans la section II il imagine un capital constant de 80 000 et un capital variable de 50 000. Les chiffres sont naturellement arbitraires mais leurs rapports sont importants, ils impliquent en effet des hypothèses économiques précises sur lesquelles s'appuie Bauer. Ainsi le capital constant dans les deux sections est plus élevé que le capital variable, rapport qui indique la grandeur du progrès technique. Cette prépondérance du capital constant par rapport au capital variable est cependant plus marquée dans la section I que dans la section II, puisque le rythme du progrès technique est généralement plus rapide dans la première. Enfin le capital total de la section I représente une somme plus élevée que le capital total de la section II. Notons que ces hypothèses propres à Bauer méritent des éloges. parce qu'elles sont en accord avec les hypothèses de Marx. Voici pour le début.

Nous en arrivons maintenant à l'accumulation, qui commence ainsi : Bauer augmente les deux capitaux constants d'une même somme de 10 000 et les deux capitaux variables d'une même somme de 2 500 (*loc. cit.*). De ce fait les deux hypothèses économiques citées plus haut se trouvent immédiatement réduites à néant. En effet : 1° il est impossible que le capital total de la section II, qui est inférieur à celui de la section I, s'accroisse d'une même somme que ce dernier, parce qu'ainsi le rapport entre ces capitaux se trouverait modifié dans le sens d'un ralentissement de la productivité : les capitaux nouveaux ne peuvent absolument pas être répartis également dans les deux sections entre le capital constant et le capital variable parce que les capitaux d'origine n'avaient pas la même composition organique. Ici aussi Bauer bouleverse lui-même la base technique qu'il avait posée.

Bauer commence donc par abandonner arbitrairement ses propres hypothèses économiques dès la première phase de l'accumulation. Et pourquoi ? Simplement par amour des résultats arithmétiques, pour simplifier les opérations, additions et soustractions, et éviter de se perdre dans des calculs compliqués.

Après avoir exposé l'extension de la production ainsi obtenue, Bauer passe au deuxième acte décisif de l'accumulation. au fameux « saut périlleux », c'est-à-dire à la réalisation de la plus-value. Il s'agit de montrer comment se fait l'échange entre les masses de produits accrues de telle sorte l'on puisse passer à l'étape suivante de l'accumulation, c'est-à-dire à une nouvelle extension de la production. Nous sommes à la page 863.

Le problème consiste à échanger les deux masses de marchandises obtenues à la fin de la première année de la production : 220 000 moyens de production et 180 000 moyens de subsistance. Les choses se passent d'abord de la manière ordinaire : chaque section utilise, soit directement, soit en échangeant une partie, la plus grande portion de ces masses de marchandises pour renouveler le capital usé et pour assurer la consommation de la classe capitaliste. C'est une procédure normale et Bauer ici ne s'écarte pas de Marx. Nous en arrivons maintenant au point délicat : à l'extension de la production pour l'année suivante, c'est-à-dire à l'accumulation. Bauer en introduit l'exposé par une phrase que nous avons déjà citée : « *En outre les capitalistes veulent utiliser la plus-value accumulée la première année pour agrandir les fabriques déjà existantes ou pour en créer de nouvelles.* » Nous n'avons plus à nous préoccuper de savoir si la « volonté » des capitalistes suffit - nous avons déjà répondu à cette question. Nous admettrons ici le point de vue de Bauer, que la volonté de l'homme est toute puissante, et nous nous contenterons d'examiner les opérations à travers lesquelles se manifeste la volonté souveraine des capitalistes.

Les capitalistes de la section I « veulent » donc, selon Bauer, réinvestir dans leur usine 12500 de leur plus-value. Pourquoi cette somme ? Parce que Bauer a précisément besoin de ce nombre pour avoir un calcul simple à faire. Eh bien, nous ne discuterons pas son choix, nous réclamerons simplement le droit de nous en tenir aux hypothèses de départ qu'il a lui-même choisies. Or les capitalistes de la section I ont décidé d'investir dans la production une partie de leur plus-value correspondant à 12 500, mais il leur arrive une mésaventure : après avoir déjà placé des marchandises pour une somme de 10 000 dans leur propre capital constant, une autre portion de marchandises pour la somme de 2 500 dans l'autre section

pour acquérir en échange des moyens de subsistance pour les ouvriers additionnels qui travaillent dans leur usine agrandie, il leur reste des marchandises invendables pour une somme de 4666. Ils ont déjà pourvu à leur consommation personnelle, renouvelé leur capital usé, investi du capital nouveau pour l'extension de leur production dans des proportions qu'ils ont choisies en commun accord avec Bauer, et maintenant ils ont encore un « reste lourd à porter ». Que faire de ce reliquat de 4 666 ?

N'oublions pas cependant que les capitalistes « veulent » accumuler non seulement dans la section I, mais aussi dans la section II. Les capitalistes de la section II, bien que possédant un capital très inférieur, ont l'ambition d'investir la même somme de 12 500 et de la répartir de la même manière que ceux de la section I ; le désir ambitieux d'imiter leurs collègues plus riches les amène même à négliger les points de vue techniques. Quoi qu'il en soit, ils ont besoin pour cette extension d'une portion supplémentaire de moyens de production de la section I ; peut-être avons-nous là justement l'occasion de nous débarrasser du reliquat invendu de cette section ? Mais non cette nécessité avait déjà été prévue. L'agrandissement de la section II a déjà eu lieu « conformément au plan », au plan imaginé par Bauer. On ne pourrait glisser dans cette construction la moindre épingle supplémentaire. Et cependant il y a encore dans la section I un reliquat de 4 666 ! Qu'en faire ? « Où trouveront-ils un débouché ? » demande Bauer (*loc. cit.*, p. 863). Il imagine une solution :

*« Les capitalistes des industries de biens de consommation transfèrent une partie de la plus-value accumulée la première année dans les industries des moyens de production : soit qu'ils créent eux-mêmes des fabriques où seront produits des moyens de production - soit qu'ils remettent par l'intermédiaire des banques une partie de leur plus-value accumulée entre les mains des capitalistes de la section II pour y être investie ; soit enfin qu'ils achètent des actions de sociétés industrielles de moyens de production. Les industries des moyens de production vendent donc des marchandises d'une valeur de 4 666 au capital accumulé dans l'industrie des biens de consommation, mais investi dans l'industrie des moyens de production. Les industries des biens de consommation achètent donc non seulement des moyens de production pour une valeur de 85 334 (qui couvrent entièrement leurs propres besoins - R. L.) mais encore des moyens de production » (*loc. cit.*, p. 863).*

Voilà donc la solution : la section I vend le reliquat de 4 666 à la section II, celle-ci ne l'investit pas dans sa production mais le « transfère » dans la section I, où elle l'utilise pour agrandir à nouveau le capital constant de I. Nous n'examinons pas ici le fait économique des « transferts » de plus-value de la section II à la section I. Nous suivons ici Bauer aveuglément dans toutes ses démarches en nous préoccupant seulement de savoir s'il procède correctement au cours des opérations qu'il a choisies et s'il respecte ses hypothèses de base.

Les capitalistes de I « vendent » donc leur reste de marchandises de 4 666 aux capitalistes de II ; ceux-ci l'« achètent » en transférant « une partie de la plus-value accumulée par eux » dans la section I. Mais halte ! Avec quoi l'« achètent »-ils ? Où est la « partie de la plus-value » destinée à payer l'achat ? Dans le tableau de Bauer nous n'en voyons pas la trace. La masse entière des marchandises de la section II a passé entièrement à la consommation de la classe capitaliste des deux sections ainsi qu'au renouvellement et à l'accroissement du capital variable (voir le calcul de Bauer à la page 86), à part un reliquat de 1 167. Cette somme de 1 167 correspondant à des biens de consommation est tout ce qui reste de la plus-value de la section II. Et ces 1 167 servent non pas même de « premier versement » pour l'achat des 4 666 moyens de production, mais Bauer les utilise comme capital variable pour les ouvriers supplémentaires exigés par les 4 666 moyens de production prétendument « achetés » ! Quel que soit l'angle sous lequel nous envisageons le problème, les capitalistes de II ont entièrement utilisé leur plus-value, ils ne trouveront pas un centime pour acheter le reliquat de 4 666 moyens de production.

D'autre part si cette vente avait véritablement eu lieu, nous devrions voir du côté de la section I la somme de 4 666 correspondant aux moyens de consommation échangés. Où sont-ils, et qu'en fait la section I ? Bauer ne nous en souffle pas mot. Ces mystérieux 4 666 correspondant aux biens de consommation qui auraient pourtant dû être échangés au cours de l'« achat » ont disparu sans laisser de trace. Ou alors devrions-nous nous imaginer l'opération de la manière suivante : peut-être les capitalistes de la section II ont-ils encore des capitaux de réserve qui ne sont pas indiqués dans le tableau, ils possèdent peut-être des dépôts à la *Deutsche Bank*, dont ils retirent maintenant une somme d'argent de 4666 destinée à payer les moyens de production ? Halte-là ! Si Bauer a inventé ce stratagème, s'il a construit des tableaux pour exposer le « capital social total » tout en gardant l'œil fixé vers des tiroirs secrets remplis de capitaux de réserve où il peut puiser lorsqu'il ne sait plus comment procéder aux échanges dans son tableau, alors il se moque vraiment des schémas de Marx ! Un capital social total est un capital social total ! On ne peut toucher à cette notion ni l'interpréter. Le terme inclut tout ce que la société possède de capital jusqu'au dernier centime, il comprend la *Deutsche Bank* avec ses dépôts, et la circulation doit se faire dans le cadre du schéma ; le comment et le pourquoi des opérations doit y être indiqué, ou alors le schéma entier et tous les calculs n'ont plus aucune valeur.

Nous concluons que les opérations des capitalistes de Bauer ne sont qu'un jeu oiseux ; ces messieurs feignent seulement de vendre et d'acheter entre eux ces 4 666 moyens de production, en fait il n'existe pas de moyens de paiement permettant cet achat ; lorsque les capitalistes de la section I remettent aux capitalistes de la section II le reliquat invendu de la masse de marchandises, c'est un don charitable. Et les capitalistes de la section II répondent à cette largesse par un autre geste de générosité, pour ne pas être en reste : ils retournent immédiatement le cadeau à leurs collègues, en y ajoutant encore gratuitement leur propre reliquat de biens de consommation pour une valeur de 1 167 (dont ils ne savent pas non

plus que faire) en leur tenant ce discours : voilà, bonnes gens, du capital variable pour mettre en mouvement vos machines excédentaires.

Ainsi Bauer, au dernier acte de l'accumulation (après que celle-ci ait été achevée « conformément au plan ») ajoute à la section I un surcroît de capital constant de 4 666 et de capital variable de 1 167. Et il ajoute en souriant, tourné vers le public : « *Ainsi toute la valeur des produits des deux sphères, par conséquent aussi toute la plus-value, est réalisée* » (loc. cit., p. 865).

« De la même manière on peut se convaincre, d'après le tableau IV, que non seulement la première année mais au cours de toutes les années suivantes la valeur totale des produits des deux sphères est vendue sans difficulté et que la plus-value tout entière est réalisée. L'hypothèse de la camarade Luxemburg, selon laquelle la partie de la plus-value accumulée ne peut être réalisée, est fausse. » (Loc. cit., p. 866.)

Le résultat est très satisfaisant, mais l'opération par laquelle on y a abouti l'est moins. Considérons froidement cette opération : lorsque les deux sections ont procédé à un échange de leur production sociale, afin de renouveler et d'élargir le capital, il y a dans la section I un reliquat invendable de moyens de production pour une valeur de 4 666 et dans la section II un autre reliquat invendable de biens de consommation pour une valeur de 1 167. Que faire de ces deux reliquats ? Peut-on d'abord les échanger, du moins pour une somme correspondant au reliquat le moins élevé ? Mais : 1^o il y aurait encore dans la section I un reliquat absolument invendable et nous aurions diminué les chiffres mais non pas l'embarras ; 2^o et surtout : quel sens et quel but aurait économiquement parlant cet échange ? A quoi serviraient à la section I les biens de consommation ainsi acquis et destinés à des ouvriers supplémentaires puisqu'après l'« échange » ils n'auraient plus la quantité suffisante de moyens de production pour occuper ces ouvriers ? A quoi serviraient à la section II les nouveaux moyens de production ainsi acquis, puisqu'elle se serait justement défaite par cet échange des biens de consommation nécessaires aux ouvriers supplémentaires ? L'échange est donc impossible, les deux reliquats du schéma demeurent absolument invendables.

Pour se tirer d'affaire Bauer imagine ce tour de passe-passe : 1^o il feint une « vente » du reliquat de marchandises invendables de la section I à la section II sans nous révéler où la section II trouve l'argent nécessaire à cet achat ; 2^o il fait entreprendre aux capitalistes de la section II après cet « achat » fictif une démarche encore plus originale : ils quitteraient leur propre section et passeraient à l'autre section avec les moyens de production nouvellement acquis, y placeraient ces moyens de production comme capital, et enfin 3^o ils emporteraient dans cette expédition leur propre reliquat invendable de moyens de consommation pour l'investir comme capital variable dans la section qui n'est pas la leur.

On se demande pourquoi Bauer imagine cette transaction originale au lieu de laisser tout simplement les moyens de production excédentaires dans la section I, et de les y employer à élargir la production ce qui a lieu en fin de compte après les détours que l'on sait. Mais cette méthode serait pire car Bauer aurait l'embarras d'expliquer comment le capital variable nécessaire à cette extension et incarné dans les 1 167 biens de consommation pourrait passer de la section II à la section I. Or ce passage ne peut se faire et l'utilisation totale des produits par la voie de l'échange est impossible alors Bauer fait un écheveau embrouillé d'opérations pour mélanger ces reliquats invendables, les plaçant après quelques détours dans la section I pour les utiliser au dernier acte de l'accumulation.

C'est là sans doute une idée très audacieuse. Marx avait le premier dans l'histoire de l'économie politique établi la distinction, exposée par les schémas, entre les deux sections de la production sociale. C'est une découverte fondamentale qui a placé le problème de la reproduction sociale sur une base nouvelle et a permis de l'étudier pour la première fois avec précision. Mais l'hypothèse sur laquelle reposent la distinction établie par Marx et son schéma est la nécessité de rapports exclusifs d'échange entre les deux sections, l'échange étant la forme caractéristique de l'économie capitaliste ou productrice de marchandises. Cette condition fondamentale, Marx la maintient également tout au long des opérations du schéma, comme il s'en tient rigoureusement à toutes ses hypothèses de base. Bauer arrive, et détruit au passage toute la construction de Marx, en « transférant » sans *échange* les marchandises d'une section à l'autre, et en faisant des tours de passe-passe avec les opérations du schéma.

Bauer se réclame du fait que le progrès technique fait croître la production de moyens de production au détriment de la production des biens de consommation, ce qui amènerait les capitalistes de la section II à investir une partie de leur plus-value dans la section I sous différentes formes (par l'intermédiaire des banques, en achetant des actions ou en fondant eux-mêmes des sociétés). Soit. Mais tout « transfert » de plus-value accumulée d'une branche de la production dans l'autre n'est possible que sous forme de *capital-argent* : c'est la seule forme de capital absolue, neutre, elle seule permet la circulation sociale, elle est le véhicule des transformations dans la production sociale de marchandises. On ne peut pas acquérir des actions de mines de cuivre avec un lot de chandelles invendables, ou fonder une entreprise de constructions mécaniques avec un stock de bottes de caoutchouc laissées pour compte. Il fallait précisément montrer comment, grâce à l'échange universel, les marchandises capitalistes se transforment en capital-argent, qui seul permet le passage d'une branche de la production dans l'autre. Il est donc vain, quand l'échange est impossible, de vouloir « transférer » les produits invendables *sans échange* dans une autre section de la production.

Non moins cocasse est l'idée de Bauer d'obliger une section à « coopérer à l'investissement » dans l'autre section de la production. Les « sections » de Marx ne sont pas des listes où se trouvent indiqués les noms des entrepreneurs, mais des catégories économiques objectives. Si un capitaliste de la section II emploie une partie de son capital-argent à « fonder une entreprise » et à accumuler dans la section I, cela ne signifie pas que la section des biens de consommation participe à la production de la section des moyens de production, ce qui serait une absurdité économique, mais qu'une même personne est à la fois agent dans les deux sections. Nous avons alors affaire, au point de vue économique, à *deux capitaux* dont l'un produit des moyens de production et l'autre des biens de consommation. Que ces deux capitaux appartiennent à une seule et même personne, que les plus-values des deux capitaux soient mélangées dans le même porte-monnaie, n'a aucune importance pour l'analyse des conditions sociales de la reproduction. C'est pourquoi l'échange reste la seule liaison entre les deux sections : ou alors en mélangeant comme Bauer, les deux sections en une bouillabaisse indistincte, on détruit la construction rigoureuse de Marx, résultat d'un effort séculaire de l'économie politique vers la clarté, et l'analyse du processus de la reproduction se dissout dans le chaos où un Say et d'autres esprits se livraient à leurs exercices charlatanesques.

Notons que Bauer lui-même part de l'hypothèse de la nécessité de l'échange. Il dit par exemple au début, en construisant ses tableaux : « *C'est pourquoi, au cours de la deuxième année, la valeur des produits de l'industrie des biens de consommation doit se monter à 188 000, car les biens de consommation ne peuvent être échangés que contre l'équivalent de cette somme en argent.* » (*Loc. cit.*, p. 837.) Une fois ses tableaux achevés, lorsque l'accumulation doit se produire, il pose la question : « *Qui achète ces marchandises ?* » (*Loc. cit.*, p. 863.) Bauer suppose donc qu'il pourra procéder à l'accumulation en se défaisant complètement de la masse sociale totale des marchandises grâce à un échange entre les deux sections. Mais à la fin, lorsqu'il reste dans chaque section après les différents échanges des portions de marchandises qui ne peuvent absolument pas être échangées, il a recours à des cadeaux mutuels que se feraient les deux sections et les fait intervenir l'une dans l'autre. Ainsi Bauer abandonne ses propres hypothèses et la condition fondamentale du schéma de Marx dès le début de ses tableaux. Prenons maintenant un troisième exemple.

Marx a établi ses schémas pour illustrer l'accumulation, en partant de l'hypothèse d'un rapport constant entre le capital variable et le capital constant, et d'un taux de plus-value fixe, même si le capital continue à s'accroître. Je montre dans mon livre que c'est cette hypothèse contraire à la réalité qui dans les schémas permet à l'accumulation de se poursuivre sans difficulté. Si l'on tenait compte du progrès technique, c'est-à-dire de la transformation de la composition organique du capital et de la croissance du taux de plus-value - écrivais-je - on éprouverait des difficultés insurmontables à exposer l'accumulation dans le cadre des schémas de Marx ; on verrait alors que le processus de l'accumulation ne peut se poursuivre dans les limites strictes des relations internes d'une industrie purement capitaliste.

Otto Bauer, à la différence de Marx, tient compte dans ses tableaux du progrès technique puisqu'il fait augmenter chaque année le capital constant deux fois plus vite que le capital variable. En outre, dans la suite de son exposé il attribue au progrès technique le rôle décisif dans le cycle des conjonctures. Mais nous constatons par ailleurs que Bauer, dans le même passage, suppose « *pour simplifier son étude* » un taux de plus-value fixe et invariable ! (*Loc. cit.*, p. 835). L'analyse scientifique a certes le droit, pour simplifier son objet, de faire abstraction des conditions de la réalité ou d'en varier les combinaisons selon le but qu'elle se propose. Le mathématicien a le droit de réduire son équation ou de l'augmenter. Le physicien qui veut expliquer les vitesses relatives de la chute des corps peut faire des expériences dans le vide. L'économiste à son tour peut éliminer certaines conditions réelles de la vie économique pour les besoins de l'analyse. Dans tout le premier livre du *Capital*, Marx part de l'hypothèse ; 1^o que toutes les marchandises sont vendues à leur valeur; et : 2^o que les salaires correspondent à la valeur entière de la force de travail, hypothèse démentie à chaque instant par la réalité. Marx use de cette fiction pour montrer que l'exploitation capitaliste a lieu même dans les conditions les plus favorables aux ouvriers. C'est pourquoi son analyse ne perd rien de sa valeur scientifique, au contraire, grâce à cette hypothèse, il nous donne un moyen sûr d'estimer avec précision la pratique quotidienne et ses déviations.

Mais que dire d'un mathématicien qui multiplierait une moitié de son capital par deux sans toucher à l'autre moitié ou en la divisant par deux ? Que penser d'un physicien qui, pour comparer les vitesses relatives de la chute de corps différents, ferait certaines expériences dans l'air et d'autres sous vide ? Or Bauer procède ainsi. Marx, dans tous les schémas de la reproduction, suppose à vrai dire un taux de plus-value fixe, et cette hypothèse peut paraître à bon droit impropre à l'étude du problème de l'accumulation. Mais en faisant cette hypothèse et dans les limites de celle-ci, Marx a procédé avec conséquence : il a partout fait abstraction du progrès technique.

Les procédés de Bauer sont différents : il admet comme Marx un taux de plus-value fixe, mais suppose en revanche un progrès technique rapide et constant. D'après lui le progrès technique n'impliquerait pas une augmentation du taux de l'exploitation ; il pose donc à la fois deux conditions contradictoires qui s'annulent mutuellement. Puis il nous laisse libéralement le soin de recommencer nous-mêmes les opérations en prenant un taux de plus-value croissant dont il a « tout d'abord » fait abstraction, et de vérifier les résultats ; il affirme que même dans ce cas tout se passerait à la satisfaction générale. Il est regrettable que Bauer n'ait pas jugé bon de s'occuper lui-même de cette bagatelle au lieu d'interrompre ses

calculs savants et de nous planter là sous prétexte d'obligations urgentes à l'endroit où la démonstration proprement dite de ses thèses allait commencer¹. C'est la poursuite de ses calculs qui nous aurait donné une « preuve » arithmétique de la validité des affirmations de Bauer. Les résultats qu'il nous a fournis jusqu'à présent n'apportent aucune lumière à l'analyse scientifique, mais c'est un travail brouillon qui ne peut rien éclaircir ni rien prouver.

Je n'ai pas encore évoqué le contenu économique des tableaux de Bauer. J'ai seulement voulu éclaircir par quelques exemples la méthode employée par Bauer et la manière dont il joue avec ses propres hypothèses. J'ai décrit en détail les opérations des schémas non pas pour me tailler un triomphe facile en mettant en lumière la gaucherie avec laquelle il procède dans ses calculs. Il aurait pu éviter bien des pierres d'achoppement s'il avait su construire plus adroitement ses tableaux, exercice où Tougan-Baranowsky était passé maître. Sans doute l'absence de difficultés ne prouverait-elle pas sa thèse. Ce qui est grave c'est sa façon de manier les schémas de Marx : la confusion qui règne dans les tableaux de Bauer trahit son incapacité de se servir des schémas de Marx. Le collègue « expert » de Bauer, Eckstein, peut bien lui reprocher sa « méconnaissance fondamentale des schémas de Marx », sa totale « incapacité d'opérer avec les schémas de Marx », etc. Je me contente d'insister sur ces quelques exemples non pas parce que je porte sur Bauer un jugement aussi impitoyable que son collègue austro-marxiste, mais pour répondre aux déclarations naïves de Bauer : « Rosa Luxemburg se borne à évoquer les éléments arbitraires des schémas de Marx. Nous préférons essayer d'illustrer plus convenablement la pensée de Marx et de conduire notre démonstration à l'aide d'un schéma libéré des éléments arbitraires. C'est pourquoi nous avons construit ici des schémas qui, une fois admise l'hypothèse de départ, ne contiennent plus aucun élément arbitraire mais les données numériques sont imposées par les règles de la nécessité » (Loc. cit., p. 837).

Que Bauer me le pardonne, mais après les échantillons montrés plus haut, je préfère m'en tenir à Marx sans corriger ses « éléments arbitraires ». Pour finir nous aurons encore l'occasion de voir la différence entre toutes les erreurs de Marx et les fautes de ses épigones, les « experts ».

Bauer ne se contente pas de me faire la leçon ; avec sa conscience habituelle, il veut expliquer mes déviations. Il a découvert la racine de mon erreur : « L'hypothèse de la camarade Luxemburg, selon laquelle la plus-value accumulée ne peut être réalisée, est donc fautive ». écrit-il après avoir entièrement résolu les problèmes de ses tableaux grâce aux opérations que l'on connaît. « Comment la camarade Luxemburg a-t-elle pu admettre cette fautive hypothèse ? » Et il donne une version surprenante des choses : « Dans notre hypothèse, les capitalistes achètent dès la première année les moyens de production qui seront mis en chantier la deuxième année grâce à l'apport supplémentaire de population ouvrière, et les capitalistes achètent dès la première année les biens de consommation qu'ils vendront la deuxième année à la population ouvrière additionnelle. Si nous n'admettions pas cette hypothèse, la réalisation de la plus-value produite la première année serait en effet impossible l'année suivante. »

Il ajoute encore :

« Rosa Luxemburg croit que la partie de la plus-value accumulée ne peut être réalisée. En fait elle ne peut être réalisée la première année si les éléments matériels du capital productif supplémentaire sont achetés seulement la deuxième année. » (Loc. cit., p. 866.)

Voilà donc la clé de mon erreur. Je ne savais pas que, si l'on veut ouvrir et faire fonctionner une usine en 1916, il faut dès 1915 construire les bâtiments, acheter les machines et les matières premières et avoir déjà en réserve les biens de consommation pour les ouvriers que l'on devra embaucher. J'imaginai que l'on ouvrirait d'abord une usine et qu'on achetait ensuite le terrain pour la bâtir, qu'on embauchait d'abord les ouvriers et que l'on semait ensuite le grain qui servirait à cuire leur pain ! En vérité c'est grotesque. et encore plus du fait que de telles révélations sont publiées dans l'organe scientifique du marxisme.

Otto Bauer croit donc vraiment que les formules de Marx ont un rapport avec les « années » et le brave homme s'efforce de populariser cette thèse en deux pages imprimées, en utilisant tout un arsenal de lettres latines et grecques. Mais les schémas de l'accumulation du capital construits par Marx n'ont aucun rapport avec les années du calendrier. Ce qui importe chez Marx ce sont les métamorphoses économiques des produits et l'enchaînement de ces métamorphoses ; c'est l'ordre de succession des processus économiques dans le monde capitaliste : production échange-consommation, puis à nouveau production-échange-consommation et ainsi de suite indéfiniment. Comme tous les produits passent nécessairement par la phase de l'échange, qui est le seul lien entre les producteurs, le moment où les marchandises sont réalisées en argent importe peu pour le profit, et pour l'accumulation, mais ce qui compte ce sont deux faits essentiels :

1° Il est impossible à l'ensemble de la classe capitaliste comme à n'importe quel capitaliste individuel d'entreprendre aucune extension de la production sans avoir de débouché élargi. Or le problème se posait ainsi : où la classe totale des capitalistes trouvera-t-elle des débouchés croissants, qui seuls permettront l'accumulation ? Et Bauer donne finalement une réponse explicite :

¹ Pannekoek, après avoir construit ses tableaux en supposant dans ses calculs une extension rapide du capital et un taux de plus-value fixe, écrit : « On pourrait opérer de manière analogue en tenant compte d'une élévation progressive du taux d'exploitation. » (*Bremer Bürgerzeitung*, 29 janvier 1913.) Mais il laisse lui aussi au lecteur le soin de faire les calculs.

« En réalité la plus-value accumulée est réalisée au sein de la société capitaliste. La réalisation s'accomplit graduellement, étape par étape. Par exemple les moyens de subsistance utilisés la deuxième année à l'entretien des ouvriers supplémentaires sont généralement produits au cours de la première année, et les producteurs les vendent aux grands négociants. Une partie de la plus-value incarnée dans ces moyens de subsistance est donc réalisée dès la première année. La réalisation de l'autre partie de cette plus-value a lieu ensuite, lorsque ces moyens de subsistance sont vendus par le marchand de gros au détaillant, puis par ce dernier aux ouvriers. ? - en ce sens notre schéma donne une image fidèle de la réalité. » (Loc. cit., p. 868.)

Ici au moins Bauer donne un exemple concret de la façon dont il imagine la réalisation de la plus-value, qu'il s'agisse de la première ou de la seconde année : celle-ci consiste dans la vente des moyens de subsistance par le producteur au marchand de gros, dans la vente faite par ce dernier au détaillant et enfin par le détaillant aux ouvriers « supplémentaires ». Ce sont donc en fin de compte les ouvriers qui aident le capitaliste à réaliser sa plus-value et à la transformer en espèces sonnantes. « En ce sens » le schéma de Bauer reflète fidèlement le point de vue du capitaliste individuel et de son Sancho Pança, l'économiste bourgeois vulgaire.

Certes il importe peu au capitaliste individuel que le client s'appelle Dupont ou Durand, qu'il s'agisse d'ouvriers ou d'un autre capitaliste, de compatriotes ou d'étrangers, de paysans ou d'artisans. Le capitaliste individuel empoche le profit quel que soit l'acheteur des marchandises ; les entrepreneurs des industries de biens de consommation s'enrichissent aussi bien par la vente de leurs marchandises aux ouvriers que les entrepreneurs des industries de luxe par la vente des dentelles, de l'or et des diamants aux clientes de la haute société. En voyant pourtant Bauer étendre la portée de cette constatation banale, qui s'applique à l'entrepreneur isolé, au capital total sans même s'en apercevoir, et se montrer incapable de distinguer les conditions de la reproduction du capital individuel, on se demande pourquoi Marx a écrit le deuxième livre du *Capital*. En effet ce volume contient le point essentiel de la théorie de Marx sur la reproduction, la découverte décisive de cette « œuvre étonnante », selon l'expression du collègue de Bauer, Hilferding : la distinction fondamentale établie pour la première fois par Marx à partir du chaos de contradictions et des essais hésitants de Quesnay et d'Adam Smith et de leurs disciples et vulgarisateurs, entre les deux catégories du capital individuel et du capital social total et de leurs mouvements. A partir de cette théorie vérifions les idées de Bauer même avec les moyens les plus simples.

Où les ouvriers prennent-ils l'argent grâce auquel ils réaliseront la plus-value du capitaliste par l'achat des moyens de subsistance ? L'entrepreneur isolé se moque éperdument de savoir d'où son client tire l'argent pourvu qu'il en ait, même s'il s'agit d'argent donné, volé ou tiré de la prostitution. Mais la classe entière des capitalistes sait de manière certaine que les ouvriers ne reçoivent que de leurs mains, sous forme de salaires, les moyens de satisfaire leurs besoins vitaux en échange de leur force de travail. Ces moyens, nous l'avons vu, ils les reçoivent, conformément aux conditions de la production marchande moderne, sous une double forme : **1°** sous forme d'argent ; **2°** sous forme de marchandises ; dans ce circuit l'argent revient toujours à son point de départ : les caisses de la classe capitaliste. Cette circulation du capital variable épuise entièrement le pouvoir d'achat des ouvriers, leurs relations d'échange avec les capitalistes se bornent à ces opérations. Si la classe ouvrière se voit allouer des moyens de subsistance, cela ne signifie pas, du point de vue de la société, que la classe capitaliste réalise la plus-value, mais qu'elle avance du capital variable sous forme de marchandises (salaires réels) ; elle récupère en argent son propre capital de la période précédente pour une somme exactement équivalente. La prétendue réalisation de la plus-value consisterait donc, selon la recette de Bauer, dans l'échange incessant par la classe capitaliste d'une portion du nouveau capital sous forme de marchandises contre une portion égale en argent de son propre capital acquis précédemment. Certes, la classe capitaliste opère constamment ces transactions dans la réalité, surtout parce qu'elle se trouve dans la triste obligation d'allouer une partie du produit total à la classe ouvrière pour son entretien, afin que celle-ci produise en échange une nouvelle plus-value sous forme de marchandises. Mais la classe capitaliste n'a encore jamais prétendu « réaliser » sa plus-value antérieure à l'aide de cette opération. Cette découverte était réservée à Bauer ¹.

Au reste Bauer lui-même a le sentiment obscur que la transformation de la plus-value en capital variable représente tout autre chose que la « réalisation de la plus-value ». Ainsi il n'en parle pas tant qu'il traite du renouvellement du capital variable à la même échelle. C'est seulement lorsqu'il s'agit des « ouvriers supplémentaires » qu'il se livre à ses tours de passe-passe. Les ouvriers employés de longue date touchent tout simplement des salaires, d'abord en argent, puis sous forme de moyens de subsistance ; ils produisent en contrepartie de la plus-value. En revanche les ouvriers nouvellement embauchés à l'occasion de l'agrandissement de l'usine accomplissent un tour de force : ils « réalisent » la plus-value pour les capitalistes ; voici comment : en échange du salaire en argent versé par les capitalistes, ils achètent à ces mêmes capitalistes des

¹ Un petit « expert » de la *Dresdener Volkszeitung* (n° du 22 janv. 1913) a découvert une solution géniale au problème de l'accumulation : « Chaque mark supplémentaire gagné par l'ouvrier, écrit-il, crée la possibilité d'un nouveau placement de capital correspondant à 10 marks ou davantage ; de cette manière la lutte de classe crée le marché pour la plus-value et permet l'accumulation du capital dans son propre pays. » Quelle Ingéniosité ! Si un expert de cet acabit a l'idée d'écrire « cocorico » au beau milieu de ses réflexions économiques, un organe social-démocrate en fera sûrement son éditorial. Les rédacteurs, surtout ceux qui ont une formation universitaire, et qui passent leur temps à faire avancer l'histoire du monde dans les salles de séance et les couloirs du Parlement, ont mieux à faire que de s'asseoir à une table pour lire des ouvrages théoriques et se former un jugement sur les problèmes nouveaux qui se présentent. Il est plus commode d'en charger n'importe quel petit rédacteur de notices qui fait les comptes rendus économiques en compilant les éditions anglaises, américaines ou autres annuaires statistiques.

moyens de subsistance. Les ouvriers ne réalisent en général que pour eux-mêmes leur propre marchandise - la force de travail - et font assez pour le capital en *produisant* pour lui de la plus-value. Mais des qu'on appelle ces ouvriers « supplémentaires » ils doivent accomplir ce double miracle : 1° produire de la plus-value sous forme de marchandises ; et 2° réaliser cette plus-value en argent.

Nous voilà donc arrivés heureusement aux concepts élémentaires du processus de la reproduction qui constituent l'introduction au deuxième livre du *Capital*. La mission de Bauer est manifeste : non seulement il expliquera le deuxième volume de Marx mais encore il devra « libérer » les exposés de Marx de leurs contradictions et de leurs « éléments arbitraires », et « exprimer convenablement la pensée de Marx ».

Bauer termine la partie générale de sa critique de mon livre par le passage suivant :

« La camarade Luxemburg croit que les marchandises où s'incarnent ? + β (pour les profanes : les marchandises qui recèlent la plus-value destinée à la capitalisation - R. L.) doivent être vendues hors du monde capitaliste pour que puisse s'accomplir la réalisation de la plus-value matérialisée en elles. Or de quelle catégorie de marchandises s'agit-il ? Des moyens de production dont les capitalistes ont besoin pour accroître leur appareil de production et des biens de consommation qui servent à l'entretien de la population ouvrière accrue. »

Et Bauer s'écrie, stupéfait de mon peu d'intelligence :

« L'exportation massive de marchandises hors du monde capitaliste rendrait impossible l'année suivante la production à une échelle élargie ; on ne pourrait se procurer ni les moyens de production nécessaires à l'extension de l'appareil de production ni les moyens de subsistance nécessaires à l'entretien de la population ouvrière accrue. Si cette partie de la plus-value disparaissait du marché capitaliste, l'accumulation n'en serait pas pour autant rendue possible, comme le croit Rosa Luxemburg, au contraire toute accumulation serait impossible. » (Loc. cit., p. 868, souligné par Bauer.)

Il répète encore catégoriquement à la fin de l'article :

« On ne peut vendre à des paysans ou à des petits-bourgeois des colonies la partie du surproduit accumulée où s'incarne la plus-value, parce qu'on en a besoin dans la métropole capitaliste pour agrandir l'appareil de production. » (Loc. cit., p. 873.)

Ciel ! On reste confondu devant de telles idées et une telle critique. Quelle innocence en matière économique ! Nous rejoignons le niveau de ce brave von Kirchmann, nous retrouvons la confusion de Voronzow. Bauer croit donc sérieusement que si les marchandises capitalistes sont « exportées en masse » dans des pays ou à des couches sociales non capitalistes, elles disparaissent complètement comme englouties par les flots, laissant un vide béant dans l'économie capitaliste ! Il n'a pas songé dans son étude appliquée du schéma de Marx à ce fait, connu aujourd'hui même des enfants : que les marchandises exportées ne sont pas détruites mais échangées contre d'autres marchandises vendues par ces pays ou par ces couches sociales non capitalistes ; ces marchandises fournissent l'économie capitaliste de nouveaux moyens de production et de subsistance. Il fait une description pathétique de ce qui selon lui serait tout à fait nuisible au capital, et qui provient uniquement de mon imagination aveuglée : or il s'agit en fait d'une réalité quotidienne qui se poursuit à travers toute l'histoire du capitalisme.

Car c'est là un phénomène étonnant. Depuis 1820 jusqu'aux années 1860, le capitalisme anglais ne cessait d'« exporter en masse » en Amérique du Nord et du Sud, pays non encore capitalistes à l'époque, ses propres moyens de production : charbon et fer ; l'Angleterre ne s'effondrait pas pour autant, au contraire elle connaissait une prospérité nouvelle, recevait de cette même Amérique du coton, du sucre, du riz, du tabac et plus tard des céréales. Le capitalisme allemand « exporte en masse » aujourd'hui avec enthousiasme en Turquie non capitaliste ses machines, ses barres de fer, ses locomotives, ses produits textiles ; loin de s'effondrer, *il s'apprête au contraire à mettre le feu aux quatre coins du monde uniquement pour acquérir le monopole de ces « mauvaises » affaires et pour les poursuivre à une échelle plus vaste.* Pour s'ouvrir le marché de la Chine non capitaliste, pour y « exporter en masse » leurs marchandises, l'Angleterre et la France ont mené pendant trois décennies des guerres sanglantes en Asie, et le capital européen uni a entrepris, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle une croisade internationale contre la Chine. En outre, nous voyons se produire chaque jour, sous notre nez, dans tous les pays d'Europe, des échanges avec les paysans et les artisans, c'est-à-dire avec les producteurs non capitalistes ; ce phénomène est, comme chacun sait, une condition d'existence primordiale pour l'industrie capitaliste. Et Otto Bauer nous révèle soudain que si les capitalistes « exportaient en masse », dans les milieux non capitalistes des marchandises qu'ils ne consomment pas eux-mêmes ou que leurs ouvriers ne consomment pas, toute accumulation serait impossible ! Alors que le développement capitaliste serait, au contraire, historiquement impossible, si le capital depuis le début avait dû se contenter des moyens de production et de consommation qu'il produit lui-même.

C'est ainsi que l'on s'enferme dans une théorie spécieuse. C'est un trait caractéristique, valable aussi bien pour la théorie que pour la pratique, de l'école des « épigones experts » du marxisme qu'ils perdent tout sens de la réalité en s'enfonçant dans l'abstraction des schémas, nous en verrons des confirmations par la suite ; plus ils s'avancent hardiment dans les brumes de la théorie, plus ils trébuchent sur des réalités évidentes de la vie.

Nous en avons fini à présent avec les préliminaires de Bauer et nous avons appris à connaître ses méthodes et sa manière de procéder. Il nous reste à examiner l'essentiel : sa théorie de la population.

II

« Toute société dont la population s'accroît doit agrandir chaque année son appareil de production. Cet impératif vaut pour la société socialiste future comme pour la société capitaliste du présent, la même nécessité régit la production marchande simple ou l'économie paysanne du passé qui produisait pour la consommation personnelle » (Neue Zeit, loc. cit., p. 834).

Ici nous avons la clé de la solution du problème de l'accumulation par Bauer. Pour accumuler, le capital a besoin d'un marché toujours élargi qui permet la réalisation de la plus-value. Où trouver ce marché élargi ? Bauer répond :

« La population de la société capitaliste s'accroît comme toutes les autres populations, de ce fait la demande de marchandises augmente, et l'accroissement de la population constitue la base de l'accumulation en général. » Dans le mode de production capitaliste l'accumulation du capital tend à s'adapter à l'accroissement de la population » (loc. cit., p. 871).

De ces prémisses Bauer déduit avec conséquence le mouvement caractéristique du capital et ses formes.

Tout d'abord il constate un état d'équilibre entre la production et la population, défini par la ligne médiane autour de laquelle gravitent les conjonctures.

Bauer suppose par exemple que la population s'accroît tous les ans de 5 %.

« Pour que l'équilibre se maintienne, le capital variable doit s'accroître tous les ans de 5 % » Mais le progrès technique transforme la composition organique du capital, le capital constant (moyens de production morts) augmentant par rapport au capital variable (salaires pour la force de travail) ; pour faire apparaître ce phénomène, Bauer fait croître le capital constant deux fois plus vite que le capital variable, c'est-à-dire chaque année de 10 %. Il construit sur ces données ses tableaux « irréfutables » ; nous connaissons déjà ses calculs et nous nous intéresserons désormais uniquement au contenu économique des tableaux. Bauer y montre tant bien que mal l'accroissement équilibré et sans heurts de tout le produit social, et il conclut :

« L'élargissement du champ de la production, condition fondamentale de l'accumulation, est donné ici par l'accroissement de la population » (loc. cit., p. 869).

Pour maintenir cet « état d'équilibre » grâce auquel l'accumulation se poursuit sans difficulté il y a donc une condition essentielle : il faut que le capital variable s'accroisse au même rythme que la population. Arrêtons-nous un instant pour examiner la découverte fondamentale de Bauer, la loi de l'accumulation.

Dans son exemple la population s'accroît tous les ans de 5 % par conséquent le capital variable doit s'accroître également de 5 %. Mais que signifie ce parallèle ? Le « capital variable » est l'expression d'une valeur, il comprend la somme des salaires payés aux ouvriers, représentée par une certaine valeur en argent. Celle-ci peut correspondre à des quantités variables de biens de consommation. Si l'on suppose un progrès technique général, donc une productivité croissante du travail, la somme de capital variable correspondant à une quantité donnée de biens de consommation diminuera constamment. Ainsi, si la population s'accroît tous les ans de 5 %, il suffit que le capital variable s'accroisse par exemple de $\frac{3}{4}$, de $4\frac{1}{2}$, de $4\frac{1}{4}$ ou de 4 % pour que soit maintenu le même niveau de vie. Or Bauer suppose un progrès technique général, ce qu'il met en évidence en faisant croître le capital constant deux fois plus vite que le capital variable. A partir de ce présupposé, l'idée d'un accroissement du capital variable parallèle à l'accroissement de la population n'est concevable que dans un seul cas : celui où malgré un progrès technique rapide et constant dans toutes les branches de la production, en d'autres termes malgré la productivité croissante du travail, les prix des marchandises restent invariables; or admettre cette possibilité revient non seulement à abandonner la doctrine marxienne de la valeur, mais c'est dans la pratique un non-sens du point de vue capitaliste. En effet l'abaissement du prix des marchandises est une arme dans la concurrence, un aiguillon pour le capitaliste individuel qui se présente comme le champion du progrès technique.

Où alors peut-être devons-nous imaginer les choses ainsi : malgré la productivité croissante du travail et l'abaissement constant du prix des moyens de subsistance, les salaires en argent restent invariables (en d'autres termes le capital variable comme valeur ne change pas) parce que le niveau de vie des ouvriers s'élève en même temps que le progrès avance. On tiendrait compte ici de la montée sociale de la classe ouvrière. Mais supposer une élévation du niveau de vie des ouvriers si considérable et si constante que le capital variable (ou somme des salaires en argent) s'accroîtrait chaque année dans une proportion égale à la population ouvrière, revient à dire que tout le progrès technique, tous les bienfaits de la productivité du travail profiteraient uniquement aux ouvriers, autrement dit, les capitalistes, si l'on néglige l'élévation de leur niveau de vie individuel, n'augmenteraient absolument pas leur taux de plus-value. En fait nous savons que Bauer part dans ses tableaux de l'hypothèse d'un taux de plus-value fixe. Il ajoute sans doute qu'il s'agit d'une supposition « provisoire », destinée à « simplifier le problème », à soutenir notre faiblesse intellectuelle et à nous faciliter l'ascension des premiers échelons de sa théorie. Mais il s'avère maintenant que cette hypothèse est le *fondement économique* de la théorie de l'accumulation de Bauer, la base sur laquelle repose l'« état d'équilibre » entre la production et la consommation sociale. Bauer l'avoue lui-

même explicitement : « Notre schéma (tableau IV) est bâti sur les hypothèses suivantes : 1° le nombre des ouvriers augmente chaque année de 5 % ; 2° le capital variable s'accroît dans la même proportion que le nombre des ouvriers ; 3° le capital constant s'accroît plus vite que le capital variable, à un rythme déterminé par le progrès technique ; ces hypothèses une fois admises, il n'est pas étonnant qu'il n'y ait pas de difficulté à réaliser la plus-value » (loc. cit., p. 869). Soit. Mais ces hypothèses sont elles-mêmes des plus « étonnantes ». Quittons le domaine de la fantaisie et gardons les pieds sur la terre ferme, c'est-à-dire dans la réalité capitaliste : quel intérêt la classe capitaliste a-t-elle à se servir du progrès technique, à investir des sommes toujours plus considérables dans le capital constant, dans les moyens de production figés, si seule la classe ouvrière recueille les fruits du progrès ? D'après Marx, pour la classe capitaliste dans son ensemble, le seul moteur objectif du progrès technique dans la production est la création de la « plus-value relative », la volonté d'augmenter le taux d'exploitation en abaissant le prix de la force de travail ; pour les capitalistes isolés, c'est le seul but objectif auquel ils tendent inconsciemment dans leur lutte pour un superprofit. L'hypothèse étonnante de Bauer reste donc une pure impossibilité économique tant que dure le capitalisme. Le progrès technique, c'est-à-dire l'augmentation de la productivité du travail, implique que le capital variable (ou somme des salaires en argent) ne peut s'accroître « dans la même proportion » que la population. Autrement dit, un taux d'accroissement fixe de la population implique un taux d'augmentation décroissant du capital variable : si la population s'accroît chaque année de 5 %, le capital variable augmentera par exemple de 4,5/6, 5,4/5, 4,3/4, 4,1/2% ... etc. Inversement, pour que le capital variable augmente régulièrement chaque année de 5 %, le taux d'accroissement de la population devra passer, dans le cas d'un progrès technique rapide, de 5 1/4 à 5 1/2, puis à 5 3/4, à 6 %, etc.

Mais alors la loi de l' « équilibre » établie par Bauer s'écroule comme un château de cartes. Il suffit de le constater : cet « état d'équilibre », fondement de sa théorie de la population qui tend à s'adapter à l'accroissement de la population, repose sur une alternative économique absurde ; les deux éventualités envisagées sont incompatibles avec le caractère même du capitalisme et avec le but de l'accumulation : ou bien en effet le progrès technique n'abaisserait pas le prix des marchandises, ou bien cette diminution de prix profiterait aux seuls ouvriers et non pas à l'accumulation.

Considérons de plus près la réalité. L'hypothèse de Bauer d'un taux d'accroissement annuel de la population de 5 % n'est bien entendu qu'un exemple théorique. Il pouvait aussi bien choisir un taux de 2 % ou de 10 %. Ce qui importe cependant c'est l'accroissement *effectif* de la population auquel, selon Bauer, le développement capitaliste devrait s'adapter fidèlement. C'est sur ce principe que repose toute sa théorie de l'accumulation. Or, que nous montre l'accroissement réel de la population, par exemple en Allemagne ?

D'après les statistiques officielles l'accroissement annuel de la population était, pour la période qui va de 1816 à 1864, de 0,96 %, et pour la période qui va de 1864 à 1910, de 1,09 %. En réalité l'accroissement annuel de la population est passé entre 1816 et 1910, donc en près d'un siècle, de 0,96 % à 1,09 % : il s'est élevé de 0,13 %. En considérant uniquement la période du développement de la grande industrie en Allemagne, nous voyons que l'accroissement annuel de la population était de 1,08 % entre 1871 et 1888, de 0,92 % entre 1880 et 1890, de 1,31 % entre 1890 et 1900, et de 1,41 % entre 1900 et 1910. L'élévation du taux d'accroissement annuel de la population, pour une période de quarante ans, est donc de 1/3 %. Quel parallèle avec le rythme incroyable et sans exemple de la croissance du capitalisme allemand pendant le dernier quart de siècle ! Nous avons des résultats encore plus étonnants si nous considérons les autres pays capitalistes. Voici d'après les derniers recensements les taux d'accroissement annuel de population :

en Autriche-Hongrie	0,87 %
en Russie d'Europe	1,37 %
en Italie	0,63 %
en Roumanie	1,50 %
en Serbie	1,60 %
en Belgique	1,03 %
aux Pays-Bas	1,38 %
en Angleterre, y compris l'Écosse et l'Irlande	0,87%
aux Etats-Unis d'Amérique	1,90 %
en France	0,18 %

Aussi bien les chiffres absolus que la comparaison entre les taux d'accroissement de la population dans les différents pays aboutissent à des conclusions surprenantes quant à ce prétendu fondement de l'accumulation du capital. L'exemple de Bauer d'un taux d'accroissement de la population de 5 % ne se rencontre que dans des climats plus chauds : il faudrait

choisir le Nigéria ou l'archipel de la Sonde. D'après les derniers recensements, voici les taux d'accroissement de la population :

en Uruguay	3,77 %
dans les États malais britanniques	4,18%
au Nigéria du Sud	5,55%
à Nord-Bornéo	6,36%
à Hong-Kong	7,34%

Quel dommage que des domaines aussi favorables à l'accumulation capitaliste soient précisément situés en des contrées où la production capitaliste n'existe pas encore, tandis que les perspectives d'accumulation se rétrécissent jusqu'à disparaître presque complètement dès que nous nous approchons des pays capitalistes !

Examinons à présent les données avec plus de précision. L'accumulation du capital, dit Bauer, est liée à l'accroissement de la population, elle s'y adapte fidèlement. Qu'en est-il par exemple de la France ? Le taux d'accroissement de la population y diminue chaque année, d'après le dernier recensement il ne serait plus que de 0,18 % la population approche lentement de la stagnation, et peut-être de la diminution absolue. Malgré cette stagnation, le capital en France continue allégrement à accumuler, à tel point que la France peut alimenter le monde entier de ses réserves de capitaux. En Serbie nous constatons un accroissement de population deux fois plus rapide qu'en Angleterre, mais en Angleterre, comme chacun sait, le capital a un taux d'accumulation beaucoup plus élevé qu'en Serbie. Comment concilier toutes ces données ?

La réponse à ces questions nous fait sans doute toucher du doigt notre stupidité : la théorie de Bauer ne peut s'appliquer à un pays particulier et à sa population, mais elle considère la population en général. Il faudrait envisager l'accroissement de la population humaine entière. Soit. Mais là encore nous nous heurtons à des énigmes.

Il est évident que l'accroissement annuel de l' « humanité » n'a d'intérêt du point de vue de l'accumulation capitaliste que dans la mesure où l'humanité consomme et achète des marchandises capitalistes. Manifestement l'accroissement très rapide de la population au Nigéria du Sud où à Bornéone sert pas au capital de base d'accumulation. Devrions-nous croire que l'élargissement du cercle des acheteurs de marchandises capitalistes dépend en quelque sorte de l'accroissement naturel de la population ? Une chose est claire : si le capital attendait un élargissement de ses débouchés originels de l'augmentation naturelle de la population, il en serait aujourd'hui encore au stade de la manufacture où même à un stade encore moins évolué. En fait le capital n'a pas un instant l'idée d'attendre cet accroissement naturel. Pour élargir les bases de l'accumulation il a recours à d'autres méthodes plus rapides : il emploie la force et tous les moyens de pression politiques pour s'attaquer d'abord à l'économie naturelle, puis à l'économie marchande simple ; il veut créer, dans toutes les parties du monde, par la destruction successive de ces deux formes de production, des milieux toujours nouveaux d'acheteurs pour ses marchandises. Mais la confrontation de ces méthodes avec l'accroissement de la population des pays ou des peuples qui les subissent, peut donner des résultats frappants. Ainsi le cercle des acheteurs peut s'élargir tandis que la population décroît. En fait, lorsque le capital, pour créer le marché mondial, s'attaque à l'économie naturelle primitive, ses méthodes impliquent la décimation, voire l'extermination de tribus entières.

La violence accompagne l'évolution capitaliste depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours : que l'on songe aux Espagnols au Mexique et au Pérou au XVI^e siècle, aux Anglais en Amérique du Nord au XVII^e siècle, en Australie au XVIII^e siècle, aux Hollandais dans l'archipel malais, aux Français en Afrique du Nord, aux Anglais en Inde au XIX^e siècle, aux Allemands en Afrique du Sud-Ouest au XX^e siècle. De même les guerres menées par le capitalisme européen pour « ouvrir » le marché chinois ont provoqué périodiquement des massacres de la population chinoise, ont donc abouti à un ralentissement de leur croissance naturelle.

Tandis que l'extension de la base de l'accumulation capitaliste provoque dans les pays non capitalistes l'extermination partielle de la population, cette même extension entraîne dans les pays d'origine du capitalisme d'autres modifications démographiques. Nous constatons dans tous les pays capitalistes deux tendances opposées par rapport aux deux facteurs démographiques : le nombre des naissances et la mortalité. Le nombre des naissances a une tendance générale et constante à décroître. C'est ainsi qu'en Allemagne le nombre des naissances pour 1 000 habitants était de 40,7 pour la période allant de 1871 à 1880 ; de 38,2 pour la période allant de 1880 à 1890 ; de 37,3 entre 1891 et 1900 ; de 33,9 entre 1901 et 1910 ; de 29,5 en 1911, et de 29,1 en 1912. Cette tendance apparaît encore plus clairement si l'on compare les pays capitalistes évolués avec les pays arriérés. En 1911 ou 1912 il y avait, pour 1 000 habitants, en Allemagne 28,3 naissances, en Angleterre 23,8, en Belgique 22,6, en France 19, au Portugal 39,5, en Bosnie-Herzégovine 40,3, en Bulgarie 40,6, en Roumanie 43,4, en Russie 46,8. Tous les statisticiens, les sociologues et les médecins interpréteront la faible natalité des pays développés industriellement par les effets de la vie dans les grandes villes, de la grande industrie, de l'insécurité de l'existence, de l'essor culturel, etc. Bref tous les phénomènes de la civilisation capitaliste.

Par ailleurs, ce même essor culturel, ainsi que l'évolution moderne de la science et de la technique, permettent de lutter avec succès contre la mortalité. C'est ainsi qu'en Allemagne, pour 1 000 habitants, le nombre annuel des décès était de 28,8 pour la période allant de 1871 à 1880 ; de 26, 5 pour la période allant de 1881 à 1890 ; de 23,5 entre 1890 et 1900 ; de 19,7 entre 1901 et 1910 ; de 18,2 en 1911, et de 16,4 en 1912. La comparaison entre les pays capitalistes évolués et les pays arriérés donne des résultats analogues. En 1911 ou 1912, le taux de mortalité pour 1000 habitants était : en France 17,5, en Allemagne 15,6, en Belgique 14,8, en Angleterre 13,3, en Russie 29,8, en Bosnie-Herzégovine 26,1, en Roumanie 22,9, au Portugal 22,5, en Bulgarie 21,8.

Selon la prédominance de l'un ou de l'autre facteur, l'accroissement de la population est plus rapide ou plus lent. Mais en tout cas et à tous les égards, c'est l'évolution du capitalisme, avec son cortège de phénomènes économiques, sociaux, physiques et moraux, *c'est l'accumulation du capital qui influe sur l'accroissement de la population et le détermine, et non l'inverse*. En outre on constate généralement que l'influence de l'évolution capitaliste sur le mouvement de la population se manifeste à plus ou moins long terme par un *ralentissement* de la croissance de la population. Hong Kong et Bornéo en face de l'Allemagne et de l'Angleterre, la Serbie et la Roumanie en face de la France et de l'Italie : cette confrontation donne des résultats parlants.

La conclusion s'impose : la théorie de Bauer renverse les rapports réels. En prétendant dans ses schémas adapter l'accumulation du capital à l'accroissement naturel de la population, Bauer néglige une fois de plus la réalité quotidienne et méconnaît un fait universellement connu : à savoir que le capital modère au contraire la population à sa mesure : tantôt il l'extermine massivement, tantôt il accélère ou ralentit sa croissance, le résultat final étant le suivant : *plus l'accumulation est rapide, plus l'accroissement de la population est lent*.

Bel exemple de confusion pour un matérialiste historique qui néglige la réalité et oublie de se demander de quels facteurs dépend l'accroissement de la population, tandis que celui-ci, à son avis, détermine l'accumulation capitaliste. Friedrich Albert Lange écrivait dans son « Histoire du matérialisme » : « *il existe aujourd'hui encore en Allemagne des soi-disant philosophes qui écrivent de gros traités empreints de pédanterie métaphysique sur la genèse de la représentation ; ils prétendent à l'exactitude de l'observation grâce à un « sens intérieur », mais ils oublient qu'ils pourraient peut-être observer avec leurs yeux et leurs oreilles, dans leur propre maison, auprès de leurs enfants, les symptômes de la genèse de la représentation.* » J'ignore s'il existe aujourd'hui encore en Allemagne de tels philosophes, mais l'espèce de « pédantisme métaphysique » qui prétend résoudre avec exactitude des problèmes sociaux par des calculs et des schémas obtenus grâce au « sens intérieur », oubliant de regarder et d'écouter, négligeant d'observer les enfants et le monde extérieur, semble avoir trouvé dans les « experts » du marxisme officiel les « héritiers de la philosophie allemande classique ».

III

Mais il y a mieux. Nous avons examiné les conditions économiques de l'accroissement de la population, parce que celui-ci semble constituer le fondement de la théorie de l'accumulation chez Bauer. En réalité sa théorie repose sur une autre base. En parlant de « population » et d' « accroissement de la population » il ne songe en réalité qu'à la classe ouvrière dans le système capitaliste. Je n'en veux pour preuve que les passages suivants :

« *Nous supposons que la population s'accroît chaque année de 5 %. Pour que l'équilibre [entre la production et les besoins sociaux] soit maintenu, il faut que le capital variable (c'est-à-dire la somme des salaires payés) s'accroisse également de 5 %.* » (Loc. cit., p. 835.) Si la consommation de la population, qui détermine l'ampleur de la production, est égale au capital variable, c'est-à-dire à la somme des salaires payés, il faut comprendre par « population » la classe ouvrière seule. Bauer le dit du reste expressément :

« *L'augmentation du capital variable (ou de la somme des salaires) signifie l'achat de moyens de subsistance pour la population accrue.* » (Loc. cit., p. 834.) Il s'exprime encore plus catégoriquement dans un passage déjà cité : « *Notre schéma est bâti sur les hypothèses suivantes : 1^o le nombre des ouvriers s'accroît chaque année de 5 % ; 2^o le capital variable s'accroît dans la même proportion que le nombre des ouvriers ; 3^o le capital constant (c'est-à-dire l'argent investi dans les moyens de production figés) s'accroît plus vite que le capital variable, à un rythme déterminé par le progrès technique. Ces hypothèses une fois admises il n'est pas étonnant qu'il n'y ait pas de difficulté à réaliser la plus-value.* » (Loc. cit., p. 869.)

Notons que les hypothèses de Bauer impliquent seulement deux classes dans la société : les ouvriers et les capitalistes. Il écrit en effet quelques lignes plus loin : « *Puisque dans une société composée exclusivement de capitalistes et d'ouvriers, les prolétaires en chômage ne peuvent avoir d'autres revenus que les revenus du salaire...* » (Loc. cit., p. 869.) Il ne s'agit pas d'une simple supposition jetée en passant par hasard ; cette hypothèse a une importance considérable pour la position de Bauer à l'égard du problème de l'accumulation : comme les autres « experts » il veut prouver contre moi, que, conformément au schéma, l'accumulation du capital est possible et se poursuit sans difficulté même dans une société au mode de production exclusivement capitaliste, composée uniquement de capitalistes et d'ouvriers. D'après la théorie de Bauer il n'existe que deux classes sociales : les capitalistes et les prolétaires. Mais l'accumulation du capital adapte sa croissance aux besoins de la seule classe ouvrière. Bauer commence donc par réduire la population, d'après son hypothèse expressément formulée, à la classe ouvrière et à la classe capitaliste ; ensuite il la réduit implicitement par les opérations des schémas à la seule classe ouvrière. Celle-ci constitue la « population » aux besoins de laquelle s'adapte le capital. Ainsi lorsque Bauer imagine comme point de départ de son exposé schématique une « croissance annuelle de la population » de

5 %, il faut comprendre qu'il s'agit seulement de la population ouvrière ; qui s'accroît tous les ans de 5 %. Ou bien peut-être devrions-nous interpréter cet accroissement du prolétariat comme un phénomène partiel englobé dans l'accroissement général annuel de la population entière, qui serait également de 5 % ? Mais ce serait là une découverte tout à fait nouvelle, qui contredirait la théorie de Marx et les données statistiques selon lesquelles chaque classe de la société moderne obéit à ses propres lois démographiques.

En fait Bauer n'imagine pas un taux d'accroissement identique pour toute la population. Du moins ne l'applique-t-il pas à la classe capitaliste, qui ne s'accroît pas de 5 % par an, comme on peut le démontrer facilement.

A la page 835, Bauer indique comme fonds de consommation des capitalistes pour quatre années successives les sommes suivantes : 75 000, 77 700, 80 539 et 83 374. Si Bauer admet que les salaires des ouvriers augmentent parallèlement à ces chiffres, nous admettons que les capitalistes ont un niveau de vie au moins égal à celui des ouvriers et que leur revenu personnel augmente en même temps que leur nombre s'accroît. Ces suppositions une fois admises, le schéma de Bauer indique à partir de la consommation des capitalistes au cours de ces quatre années un taux d'accroissement annuel de la classe capitaliste de 5 % la 2^e année, 3,6 % la 3^e année, 3,5 % la quatrième année. Si les choses continuaient ainsi, il y aurait un dépérissement progressif de la classe capitaliste et le problème de l'accumulation trouverait une solution très originale. Mais nous n'avons pas à nous préoccuper ici du sort individuel des capitalistes de Bauer ; nous constatons seulement que Bauer, lorsqu'il évoque l'accroissement de la population comme base de l'accumulation songe uniquement à l'accroissement de la classe ouvrière.

Enfin, Bauer le dit lui-même dans une formule concise à la page 869 : « *L'élévation [du taux d'accumulation] continuera ainsi jusqu'à ce que l'équilibre entre l'accroissement du capital variable et l'accroissement de la population soit rétabli.* » Suit l'explication page 870 : « *Sous la pression de l'armée industrielle de réserve, le taux de plus-value augmente et avec lui le taux d'accumulation sociale, jusqu'à ce que celui-ci soit assez élevé pour faire croître le capital variable aussi vite que la population ouvrière, malgré la composition organique croissante du capital. Dès que ce but est atteint, l'équilibre entre l'accumulation et l'accroissement de la population est rétabli.* » Il répète ces affirmations aussi clairement et les formule comme une loi générale à la page 871 : « *Dans la société capitaliste l'accumulation du capital a tendance à s'adapter à l'accroissement de la population. L'adaptation est réalisée lorsque le capital variable (ou somme des salaires) augmente aussi rapidement que la population ouvrière, moins vite cependant que le capital constant dont le rythme de croissance est déterminé par le développement de la force productrice.* » A la fin de l'article, Bauer résume en quelques formules lapidaires la quintessence de sa théorie : « *Tout d'abord [dans une société capitaliste isolée telle que l'imagine son schéma] l'accumulation est limitée par l'accroissement de la population ouvrière. Puisque à partir d'une composition organique du capital donnée, la grandeur de l'accumulation est déterminée par l'accroissement de la population ouvrière disponible..* » (Loc. cit., p. 873.) C'est donc évident : tout en prétendant que l'accumulation capitaliste s'adapte à l'accroissement de la population, Bauer détermine cette adaptation uniquement d'après la classe ouvrière et son accroissement naturel. Nous soulignons le terme d'accroissement naturel, car dans la société de Bauer, composée uniquement de capitalistes et de prolétaires à l'exclusion des classes moyennes, la prolétarianisation de la petite bourgeoisie et des classes paysannes est exclue dès le départ. Par conséquent l'accroissement a lieu par la seule méthode de la reproduction naturelle. Cette adaptation à la population ouvrière est, selon Bauer, le régulateur des *variations de la conjoncture* capitaliste. Nous examinerons sa théorie dans cette perspective également. Nous l'avons vu : l'équilibre entre la production et la consommation sociale est atteint lorsque le capital variable, c'est-à-dire la part du capital destinée aux salaires ouvriers, s'accroît aussi vite que la population ouvrière. Mais la production capitaliste a une tendance automatique à sortir de l'état d'équilibre, tantôt vers le bas, dans le sens de la « sous-accumulation », tantôt vers le haut, dans le sens de la « suraccumulation ». Considérons d'abord le premier mouvement du pendule.

Si le premier « taux d'accumulation » est trop bas, écrit Bauer, autrement dit si les capitalistes ne prélèvent pas assez de capital nouveau pour l'investir dans la production « alors l'augmentation du capital variable reste en deçà de l'accroissement de la population disponible pour le travail. Il se produit un état que nous appellerons la « sous-accumulation » (Loc. cit., p. 869.) A présent, Bauer décrit cet état. La première conséquence de la sous-accumulation est d'après lui la constitution d'une armée industrielle de réserve. Une partie de la population excédentaire est en chômage. Les chômeurs font pression sur les salaires des ouvriers qui travaillent, les salaires baissent, le taux de plus-value augmente. « *Comme dans une société composée uniquement de capitalistes et d'ouvriers, les ouvriers en chômage n'ont pas d'autres revenus que le revenu du salaire, les salaires ne cesseront de baisser, le taux de plus-value ne cessera de monter jusqu'à ce que malgré la diminution relative du capital variable la totalité de la population ouvrière trouve du travail. La modification dans la répartition de la valeur du produit total provient de la transformation de la composition organique du capital, due au progrès technique : cette dernière a fait baisser la valeur de la force de travail, et de ce fait il s'est constitué une plus-value relative.* » Cette augmentation de la plus-value offre aux capitalistes un fonds nouveau pour une accumulation plus forte, en conséquence il y a une demande accrue de forces de travail. « *Il se produit un accroissement de la masse de la plus-value utilisée à augmenter le capital variable.* » L'augmentation du capital variable continuera « *jusqu'à ce que l'équilibre entre l'accroissement du capital variable et l'accroissement de la population soit rétabli.* » (Loc. cit., p. 869.) On passe de nouveau d'un état de sous-accumulation à un équilibre retrouvé. Nous avons décrit la moitié de ce mouvement pendulaire du capital autour du point d'équilibre économique. Nous nous arrêterons un peu plus longtemps à ce premier acte de la représentation.

L'état d'équilibre signifie, rappelons-le, que la demande de force de travail correspond à l'accroissement de la population ouvrière, autrement dit qu'il y a du travail pour la classe ouvrière tout entière, compte tenu de son accroissement naturel. Or brusquement la production est projetée hors de cet état d'équilibre, la demande de travail se trouve ramenée en deçà de l'accroissement du prolétariat. D'où vient cette rupture d'équilibre ? Qu'est-ce qui provoque ce premier mouvement du pendule au-delà du point central ? Les profanes ont du mal à le comprendre d'après les explications savantes et confuses de Bauer. Par bonheur il vient à notre secours à la page suivante, en s'exprimant dans un style un peu moins obscur : « *Le progrès qui conduit à une composition organique plus élevée du capital provoque toujours à nouveau la sous-accumulation.* » (Loc. cit., p. 870.) Cette formule au moins a le mérite de la brièveté et de la clarté. C'est donc le *progrès technique* qui entraîne le remplacement de la force de travail humaine par la machine ; d'où le ralentissement périodique relatif de la demande de main-d'œuvre, la constitution d'une armée de réserve industrielle, l'abaissement des salaires. bref l'état de « sous-accumulation ».

Confrontons Bauer avec Marx.

1° S'il y a sous-accumulation, écrit Bauer, « *la valeur de la force de travail diminue* », et il se forme de ce fait « *une plus-value relative* » qui sert à constituer un nouveau fonds d'accumulation. Arrêtons-nous un instant ! Si l'emploi des machines fait qu'« *une partie de la population excédentaire reste sans travail* » et si, par la pression des chômeurs, « *les salaires baissent* », cela ne signifie pas que « *la valeur de la force de travail baisse* » - mais le *prix* de la marchandise force de travail (salaire en argent) baisse uniquement parce que la surabondance de l'offre la fait vendre *au-dessous de sa valeur*. Mais d'après Marx, ce n'est pas un abaissement des salaires au-dessous de la valeur de la force de travail, provoqué par une diminution de la demande de main-d'œuvre, qui peut créer une plus-value relative ; mais, Marx le répète à plusieurs reprises dans le premier livre du *Capital*, il ne peut y avoir de plus-value relative qu'à la condition expresse que le *prix* de la force de travail, c'est-à-dire le salaire, soit *égal* à sa valeur, en d'autres termes que la demande et l'offre de la force de travail s'équilibrent. Dans ces conditions, la baisse des salaires provient donc, d'après Marx, de la diminution des frais d'entretien de la force de travail, c'est-à-dire précisément du facteur que Bauer *élimine* puisqu'il fait dépendre l'équilibre d'un « accroissement du capital variable exactement parallèle à celui de la population ouvrière ». Pour employer des termes simples : Bauer explique la formation d'un capital nouveau, qu'il appelle « plus-value relative », destiné à alimenter l'accumulation future, uniquement par une pression sur les salaires imposée aux ouvriers par une conjoncture défavorable.

2° Qu'est-ce que cette étrange loi économique du mouvement des salaires, selon laquelle les salaires « *ne cessent de baisser* », « *jusqu'à ce que la population ouvrière tout entière trouve du travail* ? » C'est une affirmation fort originale que plus les salaires baissent, plus le degré de l'emploi est élevé. Lorsque les salaires ont atteint leur point le plus bas, l'armée industrielle de réserve tout entière est résorbée par l'emploi ! Il semble que ce soit l'inverse qui se produise dans notre monde prosaïque : la baisse des salaires va de pair avec un chômage croissant, la hausse des salaires fait monter l'emploi. C'est lorsque les salaires ont atteint leur point le plus bas que l'armée industrielle de réserve est généralement la plus nombreuse, et lorsque les salaires ont atteint leur point culminant, elle est presque complètement résorbée. Mais le schéma de Bauer offre des phénomènes encore plus étonnants.

La production capitaliste cherche à sortir des bas-fonds de la sous-accumulation par une méthode aussi simple que vigoureuse : une baisse considérable des salaires permet aux capitalistes de faire de nouvelles économies (ce que Bauer appelle à tort, en se méprenant sur un passage du premier livre du *Capital*, la « plus-value relative »), et les voilà en possession d'un fonds nouveau qu'ils emploieront à des investissements destinés à élargir la production et à relancer la demande de main-d'œuvre. Une fois de plus nous avons quitté la terre ferme et nous nous trouvons dans l'espace éthéré de la « société » de Bauer. Ainsi le capital aurait besoin de rassembler les quelques sous qu'il aurait épargnés en abaissant les salaires avant de se lancer dans de nouveaux investissements ou de nouvelles entreprises ! Il devrait attendre que la baisse générale et constante des salaires ait atteint son extrême limite pour trouver les fonds d'investissement qui lui permettraient d'élargir la production ! Sur la planète où Bauer se livre à ses spéculations, où le capitalisme atteint le plus haut degré d'évolution possible, où toutes les couches moyennes sont absorbées, la population composée uniquement de capitalistes et d'ouvriers, dans cette société les réserves de capitaux sont inconnues; on y vit au jour le jour comme au temps du « bon Dr Aikin » en Angleterre au XVI^e siècle. Dans cette société il n'existe manifestement pas de banques qui gardent des réserves de capitaux énormes accumulées depuis longtemps et qui n'attendent qu'une occasion de placement pour prendre part à la production *quel que soit le niveau des salaires*. La fièvre d'accumulation à une vaste échelle qui s'est emparée aujourd'hui de tous les États belligérants ou neutres pour faire fructifier les gains récoltés pendant la guerre, et qui a fait brusquement monter les salaires industriels, contraste violemment avec le capital anémique des visions de Bauer : selon Bauer en effet le capital ne peut rassembler les quelques fonds nécessaires pour se lancer à nouveau dans les risques de l'accumulation qu'en abaissant périodiquement l'ensemble des salaires et en réduisant le niveau de vie des ouvriers à l'indigence. Notons-le : Bauer, en décrivant l'« équilibre » rétabli, souligne encore que « *sous la pression de l'armée industrielle de réserve le taux de plus-value s'élève et, avec lui, le taux d'accumulation sociale, jusqu'à ce que celui-ci suffise, malgré la composition organique croissante du capital, à faire croître le capital variable aussi vite que la population ouvrière*. Dès que cette concordance est atteinte *l'armée industrielle de réserve est résorbée* [pour la deuxième fois déjà, car elle avait été résorbée une première fois au moment où les salaires avaient atteint leur niveau le plus bas, c'est-à-dire au point extrême de la « sous-accumulation »], *et l'équilibre entre l'accumulation et l'accroissement de la population est rétabli* » (loc. cit., p. 870).

A cet « équilibre » retrouvé succède maintenant le deuxième mouvement du pendule, vers le haut, vers la « suraccumulation ». Bauer décrit ce processus en termes très simples :

« Si le taux d'accumulation sociale s'élève [grâce à la pression exercée sur les salaires ! - R. L.], il atteint finalement un point où le capital variable augmente plus vile que la population. Nous nommerons l'état ainsi atteint la « suraccumulation. »

Bauer se contente de ces quelques lignes, il ne nous en révèle pas davantage sur la genèse de la suraccumulation. Tandis qu'il avait indiqué au moins un fait concret : le progrès technique, comme facteur de déclenchement périodique de la « sous-accumulation », il nous laisse dans l'ignorance quant au mouvement opposé du pendule. Nous apprenons simplement que le taux d'accumulation montant (c'est-à-dire la constitution d'un capital prêt à l'investissement) atteint « finalement » un point où la demande de force de travail dépasse l'offre. Et pourquoi doit-il « finalement » atteindre ce point ? Pour obéir à une loi physique, en continuant automatiquement à s'élever ? Mais songeons à la cause de ce mouvement ascendant. Les salaires ont baissé sous la pression du chômage. C'est la *baisse des salaires* qui a provoqué l'accroissement du capital disponible. Cet accroissement ne durera que jusqu'au moment où tous les chômeurs auront trouvé un emploi, ce qui se produit dans l'étrange société de Bauer au moment où les salaires ont atteint le niveau le plus bas. Mais si toute la population a du travail, les salaires cessent de baisser, même dans cette société étrange, sans doute commencent-ils même à s'élever peu à peu comme dans la réalité. Dès que les salaires recommencent à s'élever, le « taux d'accumulation » qui, d'après Bauer s'alimente à cette seule source, cesse immédiatement d'augmenter, et la constitution du capital nouveau va en régressant. Comment, si tous les chômeurs ont trouvé un emploi, le taux peut-il continuer alors à s'élever pour atteindre finalement » un état de « suraccumulation » ? Nous attendons vainement une réponse.

Nous ignorons la *genèse* de la suraccumulation, nous ne sommes pas plus éclairés sur le dernier acte de la représentation, le processus par lequel la suraccumulation est de nouveau surmontée et revient au point d'équilibre.

« Si le taux d'accumulation est trop élevé [il faut comprendre : toujours par rapport à la population ouvrière existante et à son accroissement - R. L.] l'armée de réserve est résorbée [pour la troisième fois !], les salaires montent, le taux de plus-value diminue ». De ce fait la baisse du taux de profit est encore plus rapide que si elle était seulement provoquée par la composition organique croissante du capital. Tous ces phénomènes entraînent une « crise dévastatrice avec mise au repos de capital, destruction massive de valeurs et chute brusque du taux de profit ». L'accumulation est de nouveau ralentie, « l'accroissement du capital variable reste en-deçà de l'accroissement de la population » (*loc. cit.*, p. 871); et nous retrouvons la « sous-accumulation » que nous connaissons déjà.

Mais pourquoi Bauer fait-il éclater la « crise dévastatrice » à l'apogée de la sur-accumulation ? La sur-accumulation signifie chez Bauer uniquement que le capital variable s'accroît plus vite que la population ouvrière. Autrement dit en langage simple : la demande de main-d'œuvre dépasse l'offre du marché du travail. C'est cela qui ferait éclater une crise industrielle et commerciale ? Bauer a recours ici à une citation de Hilferding qui lui tient lieu d'explication pour l'origine de la crise. Voici le texte d'Hilferding : « La crise éclate » au moment « où les tendances à la baisse du taux de profit que nous venons de décrire se révèlent plus fortes que les tendances opposées qui ont entraîné une augmentation des prix et du profit à la suite de l'élévation de la demande ». Négligeons le fait que ce passage de Hilferding n'éclaire pas le texte de Bauer, parce qu'il s'agit, non pas d'une explication, mais d'une description de la crise en termes savants ; de toute façon cette citation tombe au milieu des spéculations de Bauer comme des cheveux sur la soupe.

Dans tout l'exposé de Bauer il n'est jamais question ni d'une élévation ni d'une diminution de la « demande » de marchandises susceptible d'entraîner une « augmentation des prix et des profits ». Il n'y a chez Bauer qu'une danse de deux figures : le capital variable et le prolétariat (qu'il appelle « population »). Tout le mouvement de l'accumulation, son axe central, l'« état d'équilibre », l'ascension et la descente autour de cet axe sont réglés par les rapports réciproques de ces deux facteurs : le capital variable et la population ouvrière. Il n'est pas question chez Bauer de demande de marchandises, de débouchés plus ou moins difficiles, ces mots ne sont même pas prononcés. La suraccumulation consiste chez lui simplement dans, un excédent de capital variable, c'est-à-dire de demande de main-d'œuvre par rapport à l'accroissement naturel de la classe ouvrière. C'est là la seule « demande » dont se préoccupe Bauer tout au long de son exposé. Et c'est de celle *disproportion* que proviendrait une crise, et une crise « dévastatrice » ? Nous en attendons la démonstration ! Sans doute, sur cette terre ferme OU nous nous tenons, nous autres, l'explosion de la crise succède-t-elle généralement à une période de conjoncture où il y a une forte demande de main-d'œuvre et où les salaires sont en hausse. Mais ces faits ne sont pas la *cause* de la crise, mais comme « l'oiseau qui annonce la tempête » dont parle Marx dans le deuxième livre du *Capital*. simplement des phénomènes annexes renvoyant à d'autres facteurs : les rapports de la production et du marché.

Quelque explication profonde que l'on donne aux crises périodiques modernes, de toute façon elles sont déclenchées dans la réalité par une disproportionnalité entre la production et l'offre de marchandises d'une part et les débouchés, c'est-à-dire la demande de marchandises d'autre part. Chez Bauer cependant le problème des débouchés ne se pose pas, les crises périodiques sont déclenchées par une disproportionnalité entre la demande de main-d'œuvre et la reproduction naturelle des ouvriers. Une « crise dévastatrice » éclate *parce que* les ouvriers ne se reproduisent pas aussi vite que l'exige la demande croissante du capital. La pénurie périodique de main-d'œuvre comme cause unique des crises : voilà l'une des découvertes les plus surprenantes de l'économie politique, non seulement depuis Marx mais depuis William Petty; voilà qui

couronne dignement les autres lois étonnantes qui règlent le cours de l'accumulation capitaliste et les variations de la conjoncture.

Maintenant nous connaissons le mouvement du capital dans toutes ses phases. Bauer résume le tout en une conclusion harmonieuse : « *Le mode de production capitaliste porte donc en lui-même le mécanisme qui aide l'accumulation à surmonter son retard par rapport à l'accroissement de la population et l'adapte à l'accroissement de la population* [c'est-à-dire de la population ouvrière]. » (Loc. cit., p. 870.) Il ajoute encore avec insistance :

« *Si l'on considère l'économie mondiale capitaliste comme un tout, le cycle de la production fait apparaître visiblement la tendance de l'accumulation à s'adapter à l'accroissement de la population* [c'est-à-dire de la population ouvrière]. *La prospérité est la suraccumulation. Celle-ci se surmonte automatiquement, elle-même par la crise. La dépression qui y succède est une période de sous-accumulation. Elle se surmonte automatiquement en créant elle-même les conditions du retour de la prospérité.* Le retour périodique de la prospérité, de la crise, de la dépression est l'expression empirique du fait que le mécanisme du mode de production capitaliste surmonte automatiquement la suraccumulation et la sous-accumulation en adaptant toujours de nouveau l'accumulation à l'accroissement de la population [c'est-à-dire (le la population ouvrière)] (loc. cit., p. 872) (les passages soulignés le sont par Bauer). Il ne peut donc plus y avoir aucun malentendu, le « mécanisme » de Bauer consiste tout simplement en ceci : au centre de l'économie mondiale capitaliste, il y a la classe ouvrière et son accroissement naturel, données fondamentales et axe autour duquel tourne la vie économique. C'est cet axe qui détermine les mouvements pendulaires du capital variable (ainsi que du capital constant, dans une proportion donnée par le progrès technique). Tantôt le capital existant est insuffisant pour donner du travail à tous les prolétaires ; alors les salaires baissent et le capital s'agrandit ; tantôt il est trop grand et n'a pas assez d'ouvriers à embaucher, alors il se détruit lui-même partiellement dans une crise ; dans les deux cas tout le mouvement de la production actuelle et ses variations de conjoncture ne représentent rien d'autre que la tendance éternelle du capital à adapter sa grandeur au nombre des ouvriers et à leur reproduction naturelle.

Voilà le sens dernier du « mécanisme » de Bauer, des tours de passe-passe mathématiques et de ses tableaux compliqués et des commentaires à ses schémas.

Le lecteur qui possède quelque culture marxiste devine que cette théorie de l'accumulation implique une révolution copernicienne par rapport à la loi fondamentale de l'économie capitaliste. Mais pour rendre dignement hommage à cette découverte révolutionnaire, il nous faut d'abord comprendre comment Bauer parvient à expliquer comme en se jouant tous les phénomènes partiels de l'économie mondiale capitaliste à partir de son nouveau centre de gravité.

Nous connaissons déjà les variations de la conjoncture, c'est-à-dire les écarts successifs du capital dans le temps. Quelques mots cependant à propos des variations dans l'espace :

« *La tendance de l'accumulation à s'adapter à l'accroissement de la population [précisons : de la population ouvrière], domine les relations internationales. Les pays à suraccumulation constante investissent chaque année une part importante et croissante de la plus-value accumulée à l'étranger. Exemple : la France et l'Angleterre. [Espérons que l'Allemagne aussi est dans ce cas ! - R. L.]. Les pays affligés d'une sous-accumulation constante attirent chez eux le capital étranger et envoient des forces de travail à l'étranger. Exemple : les pays agraires de l'Europe orientale.* » (Loc. cit., p. 871.)

Voilà une solution étonnante, comme c'est bref et clair ! On imagine la satisfaction souriante avec laquelle Bauer résout comme en se jouant les problèmes les plus compliqués grâce à la loi fondamentale qu'il vient de découvrir. Vérifions cette loi en comparant quelques points.

Il y a donc des pays « à suraccumulation constante » et des pays « à sous-accumulation constante ». Qu'est-ce que la « suraccumulation », qu'est-ce que la « sous-accumulation » ? On trouve la réponse à la page suivante : « *La prospérité est la suraccumulation (...) La dépression est une période de sous-accumulation.* » D'après ces définitions il existe des pays qui connaissent une prospérité constante - la France, l'Angleterre, l'Allemagne - et des pays affligés d'une dépression constante - ce sont les pays agraires de l'Europe orientale. Voilà qui est étonnant !

Deuxième contre-épreuve : Quelle est la cause de la sous-accumulation ? On trouve la réponse à la page précédente : « *Le progrès qui conduit à une composition organique plus élevée (ou plus simplement le progrès technique) entraîne toujours à nouveau la sous-accumulation.* » Les pays affligés d'une sous-accumulation constante seront donc les pays où le progrès technique a l'activité la plus énergique et la plus constante : ce sont « les pays agraires d'Europe orientale. » Les pays à suraccumulation constante seront des pays au progrès technique faible et lent : la France, l'Angleterre, l'Allemagne. Voilà qui est étonnant ! L'exemple le plus magnifique est celui des Etats-Unis d'Amérique qui réussissent à être à la fois un pays à « suraccumulation constante » et à « sous-accumulation constante », qui connaissent le progrès technique le plus fort et le plus lent, la prospérité constante et la dépression constante, car ils attirent chez eux, ô miracle, à la fois et « constamment » le capital étranger et la main-d'œuvre étrangère...

IV

Confrontons le « mécanisme » de Bauer avec la doctrine de Marx. Au cœur de la théorie de Bauer il y a la tendance du capital à s'adapter à la population ouvrière existante et à son accroissement. Pour Bauer la suraccumulation signifie que le

capital augmente trop vite par rapport au prolétariat et la sous-accumulation, qu'il augmente trop lentement par rapport au prolétariat. Excédent de capital et pénurie de main-d'œuvre, insuffisance de capital et excédent de main-d'œuvre - ce sont là les deux pôles de l'accumulation dans le « mécanisme » de Bauer. Or que constatons-nous chez Marx ?

Bauer cite dans son exposé un passage du troisième livre du *Capital* traitant de la « sur-accumulation » ; d'après ce passage on a l'impression que la théorie de Bauer ne ferait que donner une explication parfaitement solide à la conception de Marx. Bauer écrit ainsi, à propos de la phase de la « suraccumulation » : « *Marx fait la description suivante de la suraccumulation :*

« ... Dès que le capital aurait augmenté par rapport à la population ouvrière dans des proportions telles que ni le temps de travail absolu que fournit cette population ne pourrait être prolongé, ni le temps de surtravail relatif étendu (ce qui, de toute manière, serait impossible dans une situation où la demande de travail serait si forte; car les salaires auraient tendance à monter), donc, si le capital accru ne produisait qu'une masse de plus-value tout au plus égale et même moindre qu'avant son augmentation, alors il y aurait surproduction absolue de capital; c'est-à-dire que le capital augmenté $C + \Delta C$ ne produirait pas plus de profit ou même en produirait moins que le capital C avant qu'il ne s'accroisse de ΔC . Dans les deux cas se produirait une forte et brusque baisse du taux général de profit, mais cette fois en vertu d'un changement dans la composition du capital qui ne serait pas dû au développement de la force productive, mais à une hausse de la valeur argent du capital variable (en raison de la hausse des salaires) et à la diminution correspondante dans le rapport du surtravail au travail nécessaire » (*Capital*, livre III, I, p. 233, trad. Éditions Sociales, p. 264, t. 6). Bauer accompagne cette citation du commentaire suivant : « *Ce point désigne la limite absurde de l'accumulation. S'il est atteint, l'adaptation de l'accumulation à l'accroissement de la population [précisons qu'il s'agit comme toujours chez Bauer de l'accroissement de la population ouvrière] déclenche une crise dévastatrice* », etc. D'après ce commentaire le lecteur profane supposera qu'il s'agit chez Marx comme chez Bauer d'une adaptation constante du capital à la population ouvrière ; Bauer ne ferait que résumer la pensée de Marx en employant ses propres termes.

Or le passage de Marx cité par Bauer est précédé dans le même chapitre du *Capital*, par les lignes suivantes :

« *Cette plethora (pléthore) de capital naît des mêmes conditions qui provoquent une surpopulation relative, et c'est donc un phénomène qui vient compléter celle-ci, bien que les deux faits se situent à des pôles opposés, capital inemployé d'un côté et population ouvrière non occupée de l'autre* » (*ibid.*, III p. 233, trad. Éditions Sociales, p. 264, t. 6).

Que devons-nous comprendre ? Pour Bauer la « suraccumulation » ne signifie pas autre chose qu'une surabondance de capital par rapport à l'accroissement de la population ouvrière. Une surabondance de capital est donc toujours identique avec une pénurie de main-d'œuvre, de même que la sous-accumulation est toujours identique avec une surabondance de main-d'œuvre. Chez Marx c'est précisément le contraire : il y a surabondance de capital en même temps que surabondance de population ouvrière, toutes deux provenant de causes externes.

Voyons plus loin, dans le même chapitre d'où Bauer a tiré sa citation, ce que Marx écrit (à la page 238, trad. Éditions Sociales, p. 268) : « *Il n'y a pas de contradiction dans le fait que cette surproduction de capital s'accompagne d'une surpopulation relative plus ou moins grande. Les mêmes circonstances qui ont augmenté la force productive du travail, multiplié la masse des produits-marchandises, élargi les marchés, accéléré l'accumulation du capital en masse et en valeur, et abaissé le taux de profit, ont donné naissance à une surpopulation relative et l'engendrent en permanence, les ouvriers en surnombre ne sont pas employés par le capital en excédent en raison du faible degré d'exploitation du travail auquel on pourrait seulement les employer, ou du moins en raison du faible taux de profit qu'ils fourniraient pour un degré d'exploitation donné.* »

A la même page, un peu plus bas, Marx poursuit :

« *Si on exporte des capitaux, ce n'est pas qu'on ne puisse absolument les faire travailler dans le pays. C'est qu'on peut les faire travailler à l'étranger à un taux de profit plus élevé. Mais ces capitaux constituent un excédent absolu de capital pour la population ouvrière occupée et plus généralement pour le pays en question. Ils existent sous cette forme à côté de la population en excédent relatif, et cet exemple montre comment les deux phénomènes peuvent coexister et se conditionner réciproquement.* »

Voilà qui est suffisamment clair. En outre le chapitre entier d'où Bauer a extrait un court passage est intitulé : « *Excédent de capital accompagné d'une population excédentaire* » (*Capital*, livre III, p. 232, trad. Éditions Sociales, t. 6, p. 263). Et Bauer a l'idée étrange d'orner son « mécanisme » d'une citation de ce chapitre, il veut donner l'impression, en insérant artificiellement cette petite phrase, d'expliquer simplement la pensée de Marx. Or le titre lapidaire du chapitre, qui donne la clé de la théorie marxienne, pour cette partie de l'ouvrage, suffit à lui seul à renverser la construction de Bauer et à faire s'effondrer son mécanisme.

Il est bien évident que la « suraccumulation » de Bauer et la suraccumulation de Marx sont deux concepts économiques très différents et même opposés.

Pour Bauer la suraccumulation est identique avec une période de prospérité, une demande très élevée de main-d'œuvre, la résorption de l'armée industrielle de réserve. Chez Marx l'excédent de capital va de pair avec un excédent de

population ouvrière, avec un chômage accru ; la suraccumulation est donc identique pour lui avec la crise et la dépression la plus profonde. Bauer déclare : il y a périodiquement trop de capital parce qu'il y a trop d'ouvriers. Marx déclare : il y a périodiquement trop de capital, et *par conséquent trop d'ouvriers*. Il pose en outre la question : par rapport à quoi y a-t-il trop de capital et trop d'ouvriers ? et il répond par rapport aux possibilités d'écoulement dans des conditions normales » assurant le profit nécessaire. C'est parce que le marché se trouve périodiquement trop étroit pour les marchandises capitalistes qu'une partie du capital doit être mise en sommeil, et, *du même fait*, une partie de la main-d'œuvre mise à pied. Voici quels sont pour Marx les rapports des causes et des effets économiques : le point de départ est toujours le *marché* pour l'écoulement des marchandises capitalistes (écoulement à des prix « normaux » donc renfermant au moins le profit moyen). C'est la possibilité d'écoulement et les variations de prix qui déterminent chaque fois l'ampleur du capital fonctionnant. L'ampleur du capital détermine à son tour la quantité de main-d'œuvre occupée. Cette idée se retrouve à chaque instant dans le livre III du *Capital*, au tome I. Ainsi à la page 226 (trad. Éditions Sociales, tome 6, p. 258), où il traite de la « contradiction interne » de la production capitaliste, qui « cherche une solution dans l'extension du champ extérieur de la production ». Bauer évoque également à un endroit « l'extension du champ de la production » nécessaire à l'accumulation ; ce passage est manifestement une citation tronquée de la phrase de Marx ; et il ajoute ce commentaire, orienté dans le sens de son idée fixe : « *Le champ de la production s'étend par l'accroissement de la population [c'est-à-dire de la population ouvrière].* » (Loc. cit., p. 870.) Or Marx explique clairement ce qu'il entend par l'« extension du champ extérieur de la production ». La phrase précédant immédiatement la formule de manière lapidaire : « *Il faut donc que le marché s'agrandisse sans cesse* » (*Capital, ibid.*, p. 226, trad. Éditions Sociales, tome 6, p. 258). De même à la page 237 (trad. Éditions Sociales, tome 6, p. 267) : « *Et ainsi la boucle serait de nouveau bouclée. Une partie du capital dévalué pour avoir cessé de fonctionner retrouverait son ancienne valeur. Pour le reste, les choses décriraient de nouveau le même cercle vicieux sur la base de conditions de production élargies, d'un marché plus vaste, d'une force productive augmentée.* »

De même également, comme nous l'avons déjà vu, à la page 238 (trad. Éditions Sociales, tome 6, p. 268) :

« *Les mêmes circonstances qui ont augmenté la force productive du travail, multiplié la masse des produits-marchandises, élargi les marchés, accéléré l'accumulation du capital en masse et en valeur, et abaissé le taux de profit, ont donné naissance à une surpopulation relative et l'engendrent en permanence; les ouvriers en surnombre ne sont pas employés par le capital en excédent...* », etc.

Il est évident que Marx n'a pu entendre ici par l'extension du « champ extérieur de la production », c'est-à-dire des marchés, l'accroissement de la population ouvrière. Car l'extension des marchés va de pair chez Marx avec le licenciement de la main-d'œuvre, l'augmentation de l'armée industrielle de réserve, donc avec la diminution du pouvoir d'achat de la classe ouvrière.

De même à la page 239 (trad. Éditions Sociales, tome 6, p. 269) : « *Si l'on vient dire qu'il n'y a pas surproduction générale (au cours des crises), mais disproportion à l'intérieur des différentes branches de production... on exige que des pays où le système de production capitaliste n'est pas développé maintiennent leur consommation et leur production au niveau qui convient aux pays du mode de production capitaliste.* » Marx explique nettement la crise non pas par une disproportionnalité entre le capital disponible et la population ouvrière disponible, mais par une perturbation dans les échanges entre les pays capitalistes et les pays non capitalistes ; en outre, en mentionnant au passage ces échanges, il semble les considérer comme la base naturelle de l'accumulation.

Quelques lignes plus loin, il écrit encore :

« *Comment, sinon, serait-il possible que la demande de ces mêmes marchandises, dont la masse du peuple ressent la carence, soit insuffisante et qu'il faille rechercher cette demande à l'étranger, sur de lointains marchés, pour pouvoir payer aux ouvriers du pays la quantité moyenne de subsistances indispensables ?* » (*Ibid.*, p. 239, trad. Éditions Sociales, tome 6, pp. 269-70).

Marx affirme ici nettement que le degré d'emploi des ouvriers dans les pays capitalistes dépend de la possibilité d'écoulement des marchandises « sur de lointains marchés ».

Ces citations suffisent à montrer que Bauer se réclame à tort du livre III du *Capital*. Mais qu'en est-il de la courte phrase extraite par Bauer de *l'Histoire des Doctrines Économiques* (vol. II, 2^o partie, p. 244 de l'édition allemande).

« *L'augmentation de la population apparaît comme la base de l'accumulation en tant que processus constant* ». Est-ce que tout le « mécanisme » de Bauer n'est pas contenu en germe dans ces mots ? Eh bien, Bauer n'a fait que tirer le passage de son contexte : l'ensemble du texte rend un son différent. Marx y examine les conditions de la « transformation du revenu en capital », c'est-à-dire de l'investissement productif de la plus-value. Il explique que la seule manière de procéder à cet investissement est de transformer la nouvelle portion de capital additionnel en capital constant, pour la part la plus importante, et en capital variable pour une part moindre. « *Tout d'abord une partie de la plus-value et du surproduit correspondant en moyens de subsistance doit être transformée en capital variable, c'est-à-dire qu'il faut acheter avec cela du travail nouveau. Ce n'est possible que si le nombre des ouvriers s'accroît ou si le temps de travail pendant lequel ils travaillent est prolongé.* » Ce dernier facteur intervient dans le cas où des prolétaires qui n'étaient occupés auparavant qu'à temps partiel le sont désormais à plein temps, ou si la journée de travail est prolongée au-delà de la mesure normale. En

outré on recrute dans des couches du prolétariat qui jusqu'à présent ne participaient pas à la production : parmi les femmes, les enfants, les pauvres. « *Enfin, écrit Marx, par l'accroissement absolu de la population ouvrière avec l'accroissement de la population générale. Si l'accumulation doit être un processus constant et continu, cette croissance absolue de la population, bien qu'elle diminue relativement en regard du capital utilisé, est une condition nécessaire.* » Suit alors la petite phrase que Bauer a arrachée de son contexte : « *L'accroissement de la population apparaît comme la base de l'accumulation en tant que processus constant.* »

Tel est donc le sens du texte de *l'Histoire des Doctrines Économiques* que cite Bauer comme un témoignage classique à l'appui de son « mécanisme ». Ce que le lecteur doit retenir du passage cité, au premier regard, c'est le raisonnement suivant de Marx :

Pour que l'accumulation, c'est-à-dire l'extension de la production ait lieu, des forces de travail supplémentaires sont nécessaires. Sans une population ouvrière croissante, il ne peut donc y avoir d'extension constante de la production. L'ouvrier le moins cultivé comprend ce raisonnement. C'est *dans ce sens* qu'il faut entendre la formule « *l'accroissement de la population en tant que base de l'accumulation* ».

Il ne s'agissait pas pour Bauer de savoir si un accroissement de la population ouvrière est *nécessaire* à l'accumulation, ce que personne n'a jamais contesté, que nous le sachions, mais si c'est une condition suffisante. Marx : l'accumulation ne peut pas avoir lieu *sans* une population ouvrière croissante. Bauer poursuit le raisonnement inverse : pour que l'accumulation ait lieu, il *suffit* que la population ouvrière s'accroisse. Marx part de l'hypothèse de l'accumulation, de la possibilité d'écouler les produits sans difficulté ; ce qu'il examine, ce sont les *formes* du processus ; et il découvre, entre autres, que l'accroissement de la population ouvrière est un facteur nécessaire de l'accumulation. Chez Bauer l'accroissement de la classe ouvrière est la donnée première qui détermine l'élargissement de la production et en règle le processus ; en revanche il ne se préoccupe absolument pas du marché. Nous avons donc ici le même renversement de la pensée de Marx que dans le témoignage classique cité du livre III du *Capital*.

Cependant, peut-être voyons-nous trop de choses dans la citation de Marx ? Peut-être le texte de Marx permettait-il l'interprétation de Bauer, ou peut-être de le fausser dans son propre sens ? Pourtant on voit mal comment il pourrait se méprendre sur le sens de ces mots si on suppose qu'il a vraiment lu le chapitre d'où la phrase est tirée. Car quelques pages plus loin Marx lui-même précise en termes clairs l'idée et le problème qui sont à la base de son analyse :

« *Il faut à présent formuler la question de la manière suivante en supposant une accumulation générale [souligné par Marx], c'est-à-dire en supposant que dans toutes les branches de la production le capital soit accumulé plus ou moins, ce qui est en réalité une condition de la production capitaliste - quelles sont les conditions de cette accumulation générale, en quoi consiste-t-elle ?* »

Et il répond que ces conditions sont qu'avec une partie du capital-argent on achète de la force de travail, avec l'autre des moyens de production. (*Ibid.*, p. 250. 1).

Il ajoute encore, pour dissiper les doutes, comme s'il prévoyait les interprétations des multiples « experts » : « *Nous n'examinerons pas le cas où plus de capital est accumulé qu'on ne peut en mettre dans la production, par exemple sous la forme d'argent qui reste inemployé chez les banquiers. D'où le fait de prêter à l'étranger, etc., bref la spéculation d'investissement. Nous n'examinerons pas davantage le cas où il est impossible de vendre la masse des marchandises produites, les crises, etc. Ceci fera partie du chapitre de la concurrence. Nous n'avons ici à examiner que les formes du capital dans les phases diverses de son processus, examen où nous supposons toujours que les marchandises sont vendues à leur valeur.* » (*Ibid.*, p. 252.)

Ce texte indique que Marx suppose *acquis d'avance* l'élargissement du marché et la possibilité de l'accumulation. et qu'il se préoccupe seulement du déroulement du processus. L'une des phases en est l'embauche de nouvelles forces de travail, qui implique bien entendu l'accroissement de la population ouvrière. D'où Bauer conclut : pour que l'accumulation ait lieu, il suffit que la population ouvrière s'accroisse ; plus encore, l'accumulation a lieu *parce que* la population ouvrière s'accroît. Le sens et le but objectif de l'accumulation et de son « mécanisme » sont l'adaptation à l'accroissement de la population ouvrière.

L'homme a besoin pour vivre de respirer, l'air est une condition nécessaire à son existence. D'où Bauer conclurait : l'homme vit d'air, il vit *afin* de pouvoir respirer, tout le processus biologique n'est rien d'autre qu'une adaptation « automatique » du mécanisme du corps à l'inspiration et à l'expiration. Superbe résultat de la spéculation savante et abstraite !

Trêve de plaisanterie : la chose est rien moins que comique. Il ne s'agit plus en effet de ma personne ni de mon livre, mais des principes élémentaires de la doctrine de Marx. Nous quitterons à présent nous aussi les sommets nébuleux et arides du troisième livre du *Capital* et de *l'Histoire des Doctrines Économiques*, qui sont restés malheureusement inconnus, sauf à de rares exceptions, du public marxiste. et nous reviendrons au livre I du *Capital* qui a jusqu'à présent fourni à la social-démocratie ses principes économiques de base. Tout lecteur familiarisé avec le premier livre de l'ouvrage de Marx peut sans peine vérifier la construction de Bauer : il lui suffit d'ouvrir le chapitre 23, à la page 602, quatrième édition (trad. Éditions Sociales, tome 3, ch. 23, p. 80), pour lire :

« Vraiment ce serait une belle loi pour l'industrie moderne que celle qui ferait dépendre le mouvement du capital d'un mouvement dans le chiffre absolu de la population ouvrière, au lieu de régler l'offre de travail par l'expansion et la contradiction alternatives du capital fonctionnant, c'est-à-dire d'après les besoins momentanés de la classe capitaliste. Et c'est pourtant là le dogme économiste ! »

Marx fait allusion au vieux « dogme » du prétendu fonds de salaires, inventé par l'économie politique bourgeoise, selon lequel le capital disponible de la société à un moment donné constituerait une grandeur bien déterminée, tandis que la population ouvrière occupée dépendrait uniquement de son accroissement naturel. Marx se lance dans une polémique détaillée contre ce dogme, et quelques-unes de ses attaques atteignent au passage son disciple « expert » Bauer, qui apprend ainsi à la page 605 (trad. Éditions Sociales, tome 3, p. 83, revu par nous N. d. T.) :

« La demande de travail n'est pas identique avec la croissance du capital, l'apport de travail n'est pas identique avec l'accroissement de la classe ouvrière, si bien que deux puissances indépendantes l'une de l'autre agissent l'une sur l'autre. Les dés sont pipés [en français dans le texte]. Le capital agit des deux côtés à la fois. Si son accumulation augmente la demande de travail, elle en augmente aussi l'offre en fabriquant des surnuméraires... » . etc.

Dans le « mécanisme » de Bauer, l'armée industrielle de réserve se constitue, nous l'avons vu, à la suite du retard, de l'accumulation, par rapport à l'accroissement de la population. Bauer dit catégoriquement :

« Le premier effet de la sous-accumulation est la constitution d'une armée industrielle de réserve. » (Neue Zeit, loc. cit., p. 869.) Donc plus l'accumulation du capital est insuffisante, plus l'armée industrielle de réserve est nombreuse, selon les affirmations de Bauer. Voilà ce que lui enseigne Marx quatre pages plus loin, dans le passage suivant :

« La réserve industrielle est d'autant plus nombreuse que la richesse sociale. le capital en fonction, l'étendue et l'énergie de son accumulation, partant aussi le nombre absolu de la classe ouvrière et la puissance de son travail, sont pliés considérables. Les mêmes causes qui développent la force expansive du capital amenant la mise en disponibilité de la force ouvrière, la réserve industrielle doit augmenter avec les ressorts de la richesse. »

Un peu plus loin, Marx se fait sarcastique :

« On comprend donc toute la sottise de la sagesse économique qui ne cesse de prêcher aux travailleurs d'accommoder leur nombre aux besoins du capital. Comme si le mécanisme du capital ne le réalisait pas continuellement, cet accord désiré... » (loc. cit., p. 610, trad. Éditions Sociales, tome 3, p. 87).

Quelle est la plus grande « folie » : la vieille folie de la bourgeoisie prêchant aux ouvriers d'adapter leur accroissement aux besoins du capital, ou la nouvelle folie « austro-marxiste », qui enseigne aux ouvriers que le capital s'adapte au contraire constamment à leur accroissement ? Je crois que la seconde folie est la plus grande. Car la première était simplement un reflet subjectif et peu compréhensif du rapport réel des choses, tandis que la folie actuelle renverse la réalité.

Dans tout le chapitre traitant de la population ouvrière et de son accroissement, Marx évoque sans cesse des « besoins de mise en valeur » du capital. C'est à ces besoins que, d'après Marx, la population ouvrière s'adapte dans son accroissement, c'est d'eux que dépendent la demande de main-d'œuvre et le niveau des salaires, la conjoncture plus animée ou au contraire plus terne, la prospérité ou la crise. Qu'est-ce donc que ces « besoins de mise en valeur » dont Marx nous parle constamment et dont Bauer ne souffle pas mot à propos de son « mécanisme » ? Marx parle sans cesse dans le même chapitre des « expansions soudaines » du capital auxquelles il attribue la plus grande importance dans le mouvement de l'accumulation et de la population ouvrière. Plus encore, la capacité d'expansion soudaine et illimitée du capital est, d'après Marx, le trait caractéristique et le facteur déterminant du développement de la grande industrie moderne. Que faut-il donc entendre par ces « expansions soudaines » si importantes pour Marx, que Bauer n'évoque pas davantage ?

Marx nous donne la réponse à ces deux questions dès le début de ce même chapitre :

« ... Enfin si ces circonstances exceptionnellement favorables - l'ouverture de nouveaux marchés du dehors, de nouvelles sphères de placement à l'intérieur à la suite de nouveaux besoins sociaux, etc., - viennent à l'aiguillonner, la passion du gain jettera brusquement de plus fortes portions du produit net dans le fonds de la reproduction pour en dilater encore l'échelle (Capital, I, p. 577, trad. Éditions Sociales, livre I, ch. XXV, p. 55, tome 3, complété par nous N. d. T.).

De même un peu plus loin, avec plus de détails, à la page 597 (trad. Éditions Sociales, tome 3, pp. 76-77, complété par nous N. d. T.) :

« Avec l'accumulation et le développement des forces productives qui l'accompagne, la force d'expansion soudaine du capital s'accroît non seulement parce que l'élasticité du capital fonctionnant s'accroît ainsi que la richesse absolue dont le capital ne constitue qu'une partie élastique; non seulement parce que le crédit, sous l'aiguillon de chaque circonstance favorable fait affluer brusquement à la production une masse extraordinaire de cette richesse comme capital additionnel. La masse de la richesse sociale qui s'accroît grâce au progrès de l'accumulation et qui peut se convertir en capital additionnel se jette avec frénésie dans les branches

anciennes de la production dont le marché s'élargit brusquement, ou dans des nouvelles branches telles que les chemins de fer... etc., dont le besoin résulte du développement des anciennes branches. Dans tous ces cas de grandes masses de population doivent pouvoir être jetées brusquement et sans modifier l'échelle de la production dans d'autres sphères aux points décisifs. La surpopulation y pourvoit. »

Marx explique donc non seulement comment les expansions soudaines de capital se produisent : à la suite d'un élargissement soudain des débouchés ; mais il définit également la *fonction particulière de l'armée industrielle de réserve*, qui est d'être « mobilisable », pour toutes ces expansions soudaines extraordinaires du capital. Marx voit là la fonction essentielle, la fonction proprement dite de l'armée industrielle de réserve, et à cause de cette fonction il fait de l'existence de l'armée industrielle de réserve une condition vitale de la grande production capitaliste moderne : la formation de la surpopulation industrielle est devenue « *le levier le plus puissant de l'accumulation, une condition d'existence de la production capitaliste... La conversion, toujours renouvelée, d'une partie de la classe ouvrière en autant de bras à demi occupés ou tout à fait désœuvrés imprime donc au mouvement de l'industrie moderne sa forme typique.* » (loc. cit. I, pp. 597-598. Trad. Éditions Sociales, tome 3, pp. 76-77). Marx définit cette idée avec clarté et concision à la page 573 (ce passage ne se trouve pas dans la traduction des Éditions Sociales, N. d. T.) : « *Dès que... les conditions de production générale correspondant à la grande industrie sont établies, le mode de produire acquiert une élasticité, une capacité d'extension soudaine et par bonds qui ne trouve ses limites qu'aux matières premières et aux débouchés.* »

Que dit Bauer de tout cela ? Il n'y a aucune place dans nos « mécanismes » pour les expansions soudaines du capital, ni pour aucune élasticité. Et ceci pour deux raisons : d'abord parce que la production n'est réglée dans ce mécanisme que par la population ouvrière et son accroissement, les débouchés ne jouant chez Bauer aucun rôle. Or bien évidemment l'accroissement de la population par la reproduction naturelle ne connaît pas d'extension par bonds. Il y a sans doute périodiquement un gonflement subit de l'armée industrielle de réserve, mais cela se produit, pour Bauer, précisément à la phase de la « sous-accumulation », donc de croissance lente, d'insuffisance de capital disponible par rapport à la classe ouvrière. Mais deuxièmement la condition indispensable aux expansions soudaines n'est pas seulement un élargissement brusque du marché, mais aussi l'existence de *réserves de capitaux disponibles* et déjà accumulées, réserves que, comme dit Marx, « *le crédit, sous l'aiguillon de chaque circonstance favorable, fait affluer brusquement à la production une masse extraordinaire de cette richesse comme capital additionnel* ». Ces ressources sont exclues chez Bauer. Dans son « mécanisme » la « sous-accumulation » ne peut être suivie d'une prospérité nouvelle que dans la mesure où, sous la pression du chômage, la baisse générale des salaires permet d'accumuler à nouveau du capital.

Les expansions soudaines du capital restent ainsi inexplicables à partir du « mécanisme » de Bauer, de même que l'explosion de la crise ; et l'armée industrielle de réserve n'y a pas non plus de fonction définie. Bauer la fait périodiquement surgir comme une conséquence du progrès technique, mais il ne lui attribue pas d'autre rôle que ce qui apparaît chez Marx au second plan : celui de faire pression sur les salaires des ouvriers occupés. En revanche ce qui en fait chez Marx une « condition vitale » le « levier » de la production capitaliste n'apparaît pas chez Bauer. Ce qui prouve que Bauer est bien embarrassé de l'armée de réserve, c'est la fait comique qui la fait « résorber » trois fois au cours du cycle industriel : au point le plus bas de la « sous-accumulation », à l'apogée de la « suraccumulation », enfin à l'état moyen de l'équilibre !

Ces bizarreries proviennent d'une raison très simple qui est celle-ci : chez Bauer ce n'est pas le capital et ses « besoins de mise en valeur » qui règlent le mouvement de la population comme c'est le cas chez Marx, et dans la réalité, mais inversement le mouvement du capital dépend de la population ouvrière et de son accroissement. Le capital chez Bauer fait penser au conte du lièvre et du hérisson : il court toujours essoufflé derrière la population ouvrière, tantôt la dépassant d'un bond, tantôt restant en arrière, pour finalement entendre, une fois arrivé au but : me voilà, je suis déjà au but !

Mais il y a chez Marx une idée fondamentale qui gouverne toute la dernière partie du livre I : c'est l'idée que la population ouvrière adapte son accroissement au capital et aux perspectives momentanées du marché, que ceux-ci la déterminent et en dirigent les mouvements. Marx se donne la peine d'expliquer cette découverte fondamentale, de la page 573 à la page 616, donc sur plus de quarante pages : « *C'est là la loi générale et absolue de l'accumulation capitaliste* », conclut-il. Suit un paragraphe intitulé « *Illustration* » qui remplit soixante-cinq pages. Que nous enseigne l'exemple de l'Angleterre, pays capitaliste typique qui tient la tête de la production industrielle ? *Il montre que, tandis que l'accroissement annuel de la population en Angleterre n'a cessé de baisser entre 1811 et 1861, la richesse, c'est-à-dire, l'accumulation capitaliste n'a cessé d'augmenter dans des proportions gigantesques.* Marx illustre cette constatation par des preuves statistiques innombrables et l'éclaire de plusieurs côtés.

Peut-être Bauer s'écriera-t-il alors : mais ce développement énorme de l'industrie anglaise au XIX^e siècle n'était pas prévu pour les besoins de la seule population anglaise, on ne peut pas prendre la population anglaise pour mesure de ce développement, celui-ci n'en est pas la base économique. Que l'on songe par exemple aux débouchés anglais aux États-Unis, en Amérique du Sud et en Amérique centrale, que l'on songe aux crises périodiques de l'industrie anglaise qui ont éclaté entre 1825 et 1867, après chaque extension brusque du marché dans ces pays. Sans doute, c'est exact. Mais si Bauer sait *cela*, il sait tout ; alors il sait aussi que sa théorie de la tendance de l'accumulation à s'adapter à l'accroissement de la population ouvrière est un non-sens ; il sait ce que Marx voulait démontrer et illustrer dans le livre premier du « *Capital* » : c'est, à l'inverse de la théorie de Bauer, la population ouvrière qui s'adapte chaque fois dans sa grandeur à l'accumulation capitaliste et à ses « besoins de mise en valeur », c'est-à-dire aux possibilités d'écoulement.

C'est ici le point culminant de la théorie exposée dans le livre I du *Capital*. Marx résume dans cette découverte fondamentale tout l'esprit de sa théorie de l'exploitation capitaliste, le rapport cardinal qui existe entre le capital et le travail et la loi particulière « de la population » en période capitaliste.

Bauer, arrive, et avec la plus grande placidité, il renverse tout l'édifice de Marx, déclarant à la face du monde que tout le mouvement du capital provient de sa tendance à s'adapter à l'accroissement de la population ouvrière ! Quant au contenu, la théorie de Bauer, est, nous l'avons vu, une bulle de savon. Si on la corrige en supposant avec Marx une réserve sociale élastique de capitaux et une capacité illimitée d'extension du capital, on supprime la « sous-accumulation ». Si on suppose avec Marx, comme autre correctif, la constitution *permanente* de l'armée industrielle de réserve, qui a pour fonction d'assurer, même à l'apogée de la prospérité, la satisfaction des exigences du capital, on supprime sa théorie spécifique de la « suraccumulation ». Si on suppose avec Marx - troisième correctif - une diminution relative constante du capital variable par rapport au nombre des ouvriers résultant du progrès technique, l'« équilibre » de Bauer s'effondre. Le « mécanisme » s'écroule. Mais ce qui est plus important que ces constructions nébuleuses, c'est l'idée qui en constitue la base : la prétendue tendance du capital à adapter son mouvement à la population ouvrière. Cette idée contredit l'esprit même de la théorie de Marx. Et ce non-sens systématisé, élaboré avec une suffisance pédante, a pu paraître dans l'organe théorique officiel du marxisme ! Dans un excès de zèle pour la bonne cause, dans le désir de livrer aux flammes une hérétique insolente, on ne s'est pas aperçu que les attaques s'adressaient en même temps à quelqu'un de plus grand. Le domaine des sciences naturelles est soumis aujourd'hui à une critique et à un contrôle publics toujours vigilants. Il est inconcevable dans ce domaine que par exemple quelqu'un, voulant expliquer le système astronomique moderne, invente tout à coup des calculs précis sur les mouvements de tous les astres autour de la terre ; personne ne le prendrait au sérieux dans le public cultivé. Plus exactement une telle idée ne parviendrait même pas à la connaissance du public car il ne se trouverait aucun rédacteur de revue scientifique pour laisser passer un non-sens pareil. Il me semble que le gouvernement des experts austro-marxistes laisse fort bien passer de telles incongruités ! La théorie de l'accumulation de Bauer, proclamée du haut d'une telle tribune, n'est pas une simple erreur telle que l'ardeur de la connaissance scientifique peut en faire commettre à toute époque ; je déclare, sans tenir compte des attaques dirigées contre mon ouvrage, qu'elle fait honte au marxisme officiel actuel et constitue un scandale pour la social-démocratie.

V

Telle est l'explication de l'accumulation capitaliste par Bauer. Quelle conclusion pratique en tire-t-il ? Bauer la formule ainsi : « *Il résulte de notre étude : 1^o que même dans une société capitaliste isolée l'accumulation du capital est possible dans la mesure où elle ne dépasse pas une limite donnée à chaque instant [par l'accroissement de la population ouvrière disponible. R. L.] ; 2^o qu'elle est ramenée automatiquement à cette limite par le mécanisme de la production capitaliste elle-même* » (*loc. cit.*, p. 867).

Après ce passage Bauer résume une fois encore l'essentiel de ses recherches et leur application pratique dans un chapitre final. Nous lisons :

« La camarade Luxemburg explique l'impérialisme de la manière suivante : la transformation de la plus-value en capital serait impossible dans une société capitaliste isolée. Elle n'est rendue possible que par le fait que la classe capitaliste élargit constamment son marché pour vendre la part du surproduit où s'incarne la partie accumulée de la plus-value dans des territoires qui ne connaissent pas encore le mode de production capitaliste. L'impérialisme sert ce but. L'explication de Rosa Luxemburg est inexacte, nous l'avons vu. L'accumulation est possible et nécessaire même dans une société capitaliste isolée » (*loc. cit.*, p. 873).

[Souigné par R. L.]

Par le détour d'une « théorie de la population » nouvelle, inventée pour les besoins de la cause, Bauer s'entête à prouver comme les autres « experts » que la production et l'accumulation capitalistes peuvent prospérer dans des conditions qui n'ont encore jamais été rencontrées par personnes dans la réalité. Et c'est à partir de telles données qu'il veut aborder le problème de l'impérialisme !

Mais nous voulons surtout souligner un point : Bauer, en feignant de soutenir contre moi la théorie marxienne telle qu'elle est exposée dans le livre II du *Capital*, fait dire à Marx des choses tout à fait étrangères à ses conceptions, dont il est, lui, Bauer, responsable. Marx n'analyse pas en effet une « société capitaliste isolée », à côté de laquelle on pourrait imaginer a priori d'autres sociétés non capitalistes ; et je n'ai jamais évoqué une telle société. Cette invention absurde est née de la fantaisie théoricienne de Bauer telle Vénus surgissant de l'écume des eaux. Souvenons-nous de la manière dont Marx formule ses hypothèses de base. Dans le livre I du *Capital*, il écrit expressément qu'il imagine « *pour débarrasser l'analyse générale d'incidents inutiles* » que « *le monde commerçant* » est « *une seule nation* », constitue un tout économique, et « *que la production capitaliste s'est établie partout et s'est emparée de toutes les branches d'industrie* » (I, 4^e édition, p. 544, n. 1, trad. : Éditions Sociales, tome 3, p. 22, n. 1). Dans le livre II, il déclare tout aussi catégoriquement qu'il part dans son étude de l'hypothèse suivante : « *Domination générale et absolue de la production capitaliste* » (Livre II, p. 321, trad. Éditions Sociales, tome 5, p. 323).

Voilà qui est suffisamment clair. L'hypothèse de Marx n'est donc pas la fable puérile d'une société capitaliste réfugiée sur l'île de Robinson, prospérant « dans l'isolement », loin des continents et des peuples non capitalistes, société où le déve-

veloppement capitaliste atteint son degré le plus élevé (puisque sa population se composerait uniquement de capitalistes et d'ouvriers salariés) et qui ne connaîtrait ni artisanat ni paysannerie, et serait coupée de tout lien avec le monde capitaliste environnant. L'hypothèse de Marx n'est pas une fantasmagorie absurde, mais une fiction scientifique. Marx anticipe en fait la *tendance réelle* du développement capitaliste. Il suppose déjà atteint le stade de la domination générale et absolue du capitalisme sur toute la terre, et déjà réalisé le développement extrême du marché mondial et de l'économie mondiale où tendent *en fait* le capital et toute l'évolution économique et politique actuelle. Marx place sa recherche dans la perspective de la tendance historique réelle, en en supposant l'objectif final déjà atteint. C'est une méthode scientifiquement correcte et parfaitement valable par exemple pour l'étude de l'accumulation du capital individuel, comme je l'ai montré dans mon livre, même si elle se révèle insuffisante, voire erronée, quand il s'agit de résoudre le problème principal : celui de l'accumulation du capital social total.

Bauer en revanche crée la vision grotesque d'une « *économie capitaliste isolée* » sans couches moyennes, sans artisanat, sans paysans, économie qui n'a jamais existé et n'existera jamais non plus, qui n'a aucun rapport avec la réalité ni avec sa tendance évolutive, il échafaude une construction dont le « mécanisme » ingénieux est aussi valable pour l'explication des lois de l'accumulation capitaliste que les petites poupées mécaniques de Vaucanson pour expliquer la physiologie et la psychologie de l'organisme humain. Jusqu'à présent seuls les économistes bourgeois avaient opéré avec ce concept puéril de l'« économie isolée », ils avaient voulu démontrer d'après ce modèle artificiel les lois de la production mondiale capitaliste. Personne n'a raillé ni ridiculisé ces « robinsonnades » économiques aussi cruellement que Marx. Et voici finalement que c'est Marx lui-même que prétend expliquer la « robinsonnade » de Bauer, en voulant fournir à la théorie marxienne des « fondements irréfutables ».

L'« explication » de Marx par Bauer a ses raisons. En effet, si on prend avec Marx pour hypothèse de départ que la « *domination générale et absolue de la production capitaliste* » dans le monde entier est déjà réalisée, l'impérialisme est exclu ; on ne peut faire la théorie de l'impérialisme puisque celui-ci est déjà dépassé, nié par l'hypothèse de base et mis à l'écart comme périmé. Cette hypothèse ne permet pas de décrire ni d'expliquer le processus de la marche de l'impérialisme, pas plus que l'hypothèse d'une domination générale du féodalisme en Europe ne permettrait d'expliquer le processus de l'effondrement de l'Empire romain. Les disciples « experts » de Marx, mis en demeure de mettre en rapport et de faire concorder les phénomènes de l'impérialisme actuel avec la théorie de l'accumulation telle qu'elle est esquissée dans le fragment du livre deuxième du *Capital*, avaient le choix entre deux solutions : ils pouvaient soit nier la nécessité historique de l'impérialisme, soit, comme je le fais dans mon livre, abandonner l'hypothèse de Marx en la déclarant erronée et étudier à partir de ses conditions réelles historiques le processus de l'accumulation comme évolution du capitalisme dans ses échanges permanents avec un milieu non capitaliste. Quelqu'un comme Eckstein, qui n'a rien compris au problème en question, n'est pas non plus embarrassé par cette alternative. En revanche, Otto Bauer, qui a finalement aperçu la difficulté, trouve la solution dans un compromis digne d'un représentant typique du « centre marxiste » : le capitalisme peut sans doute prospérer sur l'île de Robinson, mais l'isolement met une « limite » à sa prospérité, limite qui ne peut être dépassée que par des échanges avec un milieu non capitaliste. « *Il y a cependant dans cette explication erronée [la mienne - R. L.] un grain de vérité.* écrit-il à la fin. *L'accumulation n'est sans doute pas impossible dans une société capitaliste isolée, elle reste cependant condamnée à des limites. L'impérialisme sert en fait à élargir ces limites... Cette tendance est véritablement une racine de l'impérialisme, si elle n'est pas la seule* » (*loc. cit.*, p. 873, 4).

Bauer lui-même n'a donc pas considéré sincèrement cette robinsonnade de l'« économie capitaliste isolée » comme une hypothèse scientifique, c'est-à-dire comme la seule base sérieuse de son étude, mais il l'a construite dès le départ en gardant les yeux fixés vers les autres pays non capitalistes. Il nous a entretenus en long et en large du « mécanisme » ingénieux d'une société capitaliste capable de prospérer et de subsister par elle-même, tout en gardant tacitement en réserve le milieu non capitaliste, auquel il aurait recours s'il se trouvait tout à coup, sur l'île de Robinson, embarrassé pour expliquer l'impérialisme.

Un lecteur attentif des notes et des remarques critiques du livre I du *Capital*, où Marx discute les théories de Say, de J. S. Mill, de Carey, peut imaginer quelle serait sa réaction à l'égard d'une telle méthode scientifique.

Quoi qu'il en soit nous sommes enfin arrivés au chapitre de l'impérialisme. Le chapitre final de l'article de Bauer est intitulé : « *Explication de l'impérialisme* ». D'après ce titre le lecteur est en droit d'attendre une telle explication. Après avoir affirmé que « j'ai découvert une racine », mais « non la seule » de l'impérialisme, Bauer devrait, et pour répondre à notre attente, en mettre à nu *les autres racines* telles que sa théorie les lui découvre. Malheureusement il n'en fait rien. Jusqu'au bout Bauer ne daigne pas souffler mot des autres racines de l'impérialisme, et garde le secret sur ce sujet. On en reste, malgré les promesses du titre et de l'introduction au chapitre final, à l'unique et pauvre « racine » de l'impérialisme qui est le « grain de vérité » de mon explication erronée.

Dans tout ceci Bauer m'a fait déjà beaucoup trop de concessions, à propos justement de la « seule racine » qu'il admet dans sa bienveillance comme « vraie ». Nous sommes confrontés à une alternative et le compromis que Bauer essaie de conclure est finalement insoutenable et impraticable, comme la plupart des compromis. Si sa théorie de l'accumulation, fondée sur l'« accroissement de la population » est exacte, on n'a pas besoin de cette fameuse « racine » et l'impérialisme est tout simplement impossible. En effet, rappelons-nous le « mécanisme » de Bauer. Il consiste dans le fait que la production capitaliste adapte toujours son expansion à l'accroissement de la classe ouvrière. En quel sens peut-on donc

parler ici d'une « limite de l'accumulation » ? Le capital n'a ni le besoin ni la possibilité de dépasser cette « limite ». Car s'il est vrai que la production dépasse une fois, dans la phase de la « suraccumulation », la croissance de la classe ouvrière, en revanche dans la phase suivante de la « sous-accumulation » elle reste en deçà de la population ouvrière disponible. Ainsi, dans l'ensemble il n'existe pas dans le « mécanisme » de Bauer de capital excédentaire susceptible de dépasser sa « limite ». Nous avons vu que cette théorie exclut par la même raison la constitution d'une réserve de capitaux et la capacité d'expansion soudaine de la production. L'excédent de capital apparaît ici comme un phénomène passager qui sera périodiquement et inévitablement suivi de l'extrême opposé : insuffisance de capital ; les deux phases se succèdent dans la théorie de Bauer avec la régularité pédante de la nouvelle lune et de la pleine lune. Il n'y a pas plus de « limite » à l'accumulation capitaliste qu'il n'y a de tendance à la dépasser ; Bauer dit lui-même expressément que l'accumulation est continuellement *ramenée automatiquement* à cette limite par le « *mécanisme de la production capitaliste elle-même* » (*loc. cit.*, p. 873). Il n'existe donc pas de conflit entre la tendance à l'extension de la production et une prétendue limite du capital. Bauer ne fait qu'introduire de force ces notions dans ce « mécanisme » pour jeter en quelque sorte un pont entre cette théorie et l'impérialisme. L'interprétation qu'il est contraint de donner à l'impérialisme à partir de sa théorie souligne encore l'aspect artificiel de la construction.

D'après Bauer, l'axe autour duquel oscille le capital est la classe ouvrière ; il appelle alors l'extension des limites de l'accumulation l'« *agrandissement de la population ouvrière* » ! C'est écrit noir sur blanc dans la *Neue Zeit* (*loc. cit.*, p. 873).

« Tout d'abord l'accumulation est limitée par l'accroissement de la population ouvrière. Or à présent l'impérialisme augmente la masse de ceux qui sont obligés de vendre leur force de travail au capital. Il y parvient en détruisant les anciennes formes économiques des territoires coloniaux, contraignant ainsi des millions d'individus soit à émigrer dans les territoires capitalistes, soit à payer leur tribut au capital européen ou américain investi dans leur propre pays. Puisqu'à partir d'une composition organique donnée du capital l'ampleur de l'accumulation est déterminée par l'accroissement de la population ouvrière disponible, l'impérialisme est en fait un moyen d'étendre les limites de l'accumulation.

Telles sont donc la fonction principale et la préoccupation essentielle de l'impérialisme : augmenter le nombre des ouvriers en les important des colonies ou en les faisant travailler « de force » sur place ! Et ceci bien que chaque individu doué de bon sens sache que c'est *l'inverse* qui est vrai, qu'il existe dans les pays d'origine du capital impérialiste, dans les vieux pays industriels, une armée de réserve sur pied et bien consolidée du prolétariat, et que le chômage y est une catégorie permanente, tandis que dans les colonies le capitalisme ne cesse de se plaindre de la pénurie de main-d'œuvre ! Poussé par son ardeur à embaucher de nouveaux salariés, le capital impérialiste fuirait donc les pays où les progrès techniques rapides, le processus énergique de la prolétarianisation des couches moyennes, la décomposition de la famille prolétarienne, augmentent sans cesse les réserves de main-d'œuvre disponible, il affluerait de préférence dans les régions du monde où les structures sociales rigides maintiennent les forces de travail prisonnières des formes de propriété traditionnelles par des liens si forts que des dizaines d'années de domination capitaliste, avec sa puissance dévastatrice, seront nécessaires pour les en délivrer et en faire, comme résultat final de cette domination, un prolétariat à peu près utilisable !

Bauer imagine un afflux « puissant » de nouveaux salariés quittant les colonies pour les territoires d'origine de la production capitaliste, alors que chaque individu normal sait au contraire que *l'inverse* se produit, que l'émigration du capital hors des vieux pays vers les colonies va de pair avec une émigration des forces de travail « excédentaires » dans les colonies ; ces forces de travail comme l'écrivait Marx, « ne font en réalité que suivre le capital qui émigre ». Songeons en effet à l'afflux humain « puissant » venu d'Europe, aux colons qui se sont implantés au cours du XIX^e siècle en Amérique du Nord et du Sud, en Afrique du Sud et en Australie. Songeons en outre aux diverses formes « atténuées » de l'esclavage et du travail forcé grâce auxquelles le capital européen et américain s'assure le minimum nécessaire de main-d'œuvre dans les colonies africaines, en Inde occidentale, en Amérique du Sud, dans les îles de la mer du Sud !

D'après Bauer le capital anglais aurait donc mené pendant un demi-siècle des guerres sanglantes contre la Chine surtout pour s'assurer un apport puissant de main-d'œuvre dans la personne des coolies chinois, ce qui s'explique par la pénurie écrasante d'ouvriers anglais ; la croisade collective de l'Europe impérialiste contre la Chine au début du siècle répondait à ce même besoin urgent. Le capital français visait surtout au Maroc à recruter les Berbères pour combler sa carence de main-d'œuvre. L'impérialisme autrichien cherchait naturellement en Serbie et en Albanie des forces de travail nouvelles, et le capital allemand aujourd'hui est à l'affût des ouvriers turcs en Asie Mineure et en Mésopotamie, alors qu'on constatait en Allemagne, avant la guerre mondiale, une carence de l'emploi sensible dans tous les domaines !

C'est clair : Otto Bauer a, une fois de plus, comme un « homme emporté dans les spéculations », perdu de vue la réalité au milieu des brumes de ses opérations. Il transforme hardiment l'impérialisme moderne en la nécessité pour le capital de conquérir des forces de travail nouvelles. Ce serait là le cœur même, le principe dynamique interne de l'impérialisme. C'est en seconde ligne seulement que Bauer mentionne le besoin de matières premières venues d'outre-mer, qu'il évoque brusquement et auquel sa théorie économique ne laisse aucune place. Car si l'accumulation peut fonctionner dans la fameuse « société capitaliste isolée » aussi merveilleusement que Bauer nous le décrit, elle doit disposer dans cette île enchantée de toutes les richesses et de tous les trésors divins dont elle a besoin, ce qui n'est pas le cas pour le malheureux capitaliste de notre société prosaïque qui, dès le premier jour de son existence a dû avoir recours aux moyens de production

de la terre entière. Enfin, en troisième lieu, Bauer mentionne en passant, en deux phrases, la conquête de marchés nouveaux comme mobile accessoire de l'impérialisme ; il y voit simplement un moyen d'atténuer les crises, ce qui est aussi « une perle », puisque, on le sait, sur la planète où nous vivons, chaque extension importante du marché entraîne précisément une exaspération des crises !

Voilà l'« explication de l'impérialisme » que Bauer nous propose finalement : « A notre avis le capitalisme est concevable également sans expansion » (loc. cit., p. 874). Sa théorie de l'accumulation « isolée » trouve là son apogée, on nous congédie avec l'assurance consolante qu'en tout cas, d'une manière ou de l'autre, « avec ou sans expansion le capitalisme prépare lui-même sa propre ruine »...

Voilà la méthode historico-matérialiste de la recherche telle qu'elle est pratiquée par les « experts ». Le capitalisme est donc également concevable sans expansion. En fait d'après Marx la tendance du capitalisme aux expansions soudaines constitue l'élément le plus important, le trait le plus remarquable de l'évolution moderne ; en fait l'expansion accompagne toute la carrière historique du capital, elle a pris dans sa phase finale actuelle, l'impérialisme, une énergie si impétueuse qu'elle met en question toute l'existence civilisée de l'humanité. En fait c'est ce besoin invincible d'expansion du capital qui a créé, étape par étape, le marché mondial, unifié l'économie mondiale moderne et fondé ainsi pour la première fois la base historique du socialisme ; en fait l'Internationale prolétarienne qui doit donner le coup de grâce au capitalisme est elle-même un produit de l'expansion mondiale du capital. Mais tous ces faits ne sont pas nécessaires. car on peut imaginer un tout autre cours de l'histoire. Au fait, qu'est-ce qui n'est pas concevable pour un penseur à l'imagination puissante ? « A notre avis le capitalisme est concevable même sans expansion. » A notre avis l'évolution moderne est également concevable sans la découverte de l'Amérique et de la voie maritime pour l'Inde. En y réfléchissant, l'histoire humaine est également concevable sans capitalistes. La philosophie allemande est peut-être concevable sans le « pédantisme métaphysique ». Une seule chose paraît proprement inconcevable : que dans la phase de l'impérialisme, un marxisme officiel aussi « théoricien » ait pu, dans son rôle d'avant-garde spirituelle du mouvement ouvrier, conduire à d'autres voies qu'à ce fiasco misérable de la social-démocratie que nous constatons aujourd'hui au cours de la guerre mondiale.

Certes la tactique et l'attitude dans la lutte ne dépendent pas directement de l'interprétation du livre II du *Capital*, du fait qu'on le considère comme une œuvre achevée ou comme un simple fragment, que l'on croit ou qu'on ne croit pas à la possibilité de l'accumulation dans une société capitaliste « isolée », que l'on donne telle ou telle interprétation aux schémas marxistes de la reproduction. Des milliers de prolétaires combattent vaillamment et fermement pour les fins du socialisme en ignorant tout de ces problèmes théoriques ; ils combattent sur la base de connaissances générales de la loi de la lutte des classes et en vertu d'un instinct de classe incorruptible, ainsi que des traditions révolutionnaires du mouvement. Il y a pourtant, dès qu'on envisage des étapes plus longues, des liens étroits entre la conception et la manière de résoudre les problèmes théoriques et la pratique d'un parti politique. Au cours de la décennie qui a précédé la guerre mondiale, on constatait dans la social-démocratie allemande, métropole internationale de la vie intellectuelle prolétarienne, une harmonie parfaite entre le domaine théorique et le domaine pratique : la même absence d'orientation et la même rigidité se manifestaient dans les deux domaines et l'état-major théorique et politique de la social-démocratie fut vaincu par ce même impérialisme qui domine la vie publique. De même que l'édifice orgueilleux de la social-démocratie allemande officielle s'est révélé à l'épreuve de l'histoire comme une illusion, comme un de ces villages modèles de Potemkine, de même la « compétence » théorique apparente des « experts », l'infailibilité du marxisme officiel qui cautionnait toutes les démarches pratiques du parti, sont apparues comme de simples trompe-l'œil ; derrière elles se cachaient l'intolérance et l'arrogance dogmatique, un désarroi interne et l'impuissance à agir. La routine monotone qui suivait les voies toutes tracées de la « vieille tactique éprouvée », c'est-à-dire du parlementarisme exclusif, s'alliait dans la théorie à la fidélité servile des épigones aux formules du maître, tandis qu'ils reniaient l'esprit vivant de sa doctrine. Nous avons reconnu en passant quelques témoignages de cette décadence dans l'aréopage des « experts ».

Mais les liens de la théorie et de la pratique sont encore plus visibles dans notre cas qu'ils ne le semblent au premier abord. Il s'agit en dernier ressort de deux méthodes différentes de la lutte contre l'impérialisme.

Marx avait esquissé son analyse de l'accumulation à une époque où l'impérialisme n'avait pas encore surgi sur la scène mondiale ; l'hypothèse sur laquelle s'appuyait l'analyse de Marx : l'hégémonie définitive et absolue du capital dans le monde, exclut précisément a priori le processus de l'impérialisme. Ici se manifeste la différence entre les erreurs de Marx et les vulgaires méprises de ses épigones. L'erreur elle-même, dans le cas de Marx, est féconde et elle ouvre des voies nouvelles. Le problème posé dans le deuxième livre du *Capital* et non résolu par Marx, à savoir comment l'accumulation peut se poursuivre s'il y a une domination exclusive du capitalisme, est insoluble. L'accumulation est en fait impossible dans ces conditions. Mais il suffit de traduire cette contradiction théorique apparemment immuable dans le langage de la dialectique historique, suivant l'esprit et la méthode de pensée de Marx, pour que cette contradiction devienne l'expression vivante de la carrière mondiale du capital, de sa gloire jusqu'à sa ruine.

L'accumulation est impossible dans un milieu exclusivement capitaliste. De là résultent, dès la naissance du capital, son besoin d'expansion dans des pays et des couches non capitalistes, la ruine de l'artisanat et de la paysannerie, la prolétarianisation des couches moyennes, la politique coloniale (la politique d'« ouverture » de marchés), l'exportation de capitaux. L'existence et le développement du capitalisme depuis son origine n'ont été possibles que par une expansion constante dans des domaines de production et des pays nouveaux. Mais le capital, dans son besoin d'expansion mondiale,

se heurte aux structures sociales pré-capitalistes. D'où la violence, les guerres, les révolutions, bref les catastrophes, qui sont des éléments vitaux du capitalisme de son origine à sa fin.

L'accumulation capitaliste se poursuit et s'étend aux dépens des couches et des sociétés non capitalistes, elle les décompose et s'implante à leur place à un rythme toujours plus accéléré. La tendance générale et le résultat final de ce processus sont l'hégémonie universelle de la production capitaliste. Ce terme atteint, le schéma de Marx entre en vigueur : l'accumulation, c'est-à-dire l'expansion ultérieure du capital devient impossible. Le capitalisme aboutit à une impasse, il ne peut plus remplir sa fonction de véhicule historique du développement des forces productives, il atteint sa limite économique objective. Dans une perspective dialectique, la contradiction du schéma marxien de l'accumulation n'est que la contradiction vivante entre le besoin d'expansion illimitée du capital et la limite qu'il s'oppose lui-même en détruisant progressivement toutes les autres formes de production, entre les forces productives considérables que le processus d'accumulation met à jour sur toute la terre et la base étroite où le renferment les lois de l'accumulation. Si on le comprend bien, le schéma marxien de l'accumulation est par son insolubilité même le pronostic exact de l'effondrement économique inévitable du capitalisme, résultat final du processus d'expansion impérialiste, l'expansion se donnant pour but particulier de réaliser ce qui était l'hypothèse de départ de Marx : la domination exclusive et générale du capital.

Ce terme final peut-il être jamais atteint dans la réalité ? Il s'agit à vrai dire d'une fiction théorique, pour la raison précise que l'accumulation du capital n'est pas seulement un processus économique mais un processus politique.

« L'impérialisme est à la fois une méthode historique pour prolonger les jours du capital et le moyen le plus sûr et le plus rapide d'y mettre objectivement un terme. Cela ne signifie pas que le point final ait besoin à la lettre d'être atteint. La seule tendance vers ce but de l'évolution capitaliste se manifeste déjà par des phénomènes qui font de la phase ultime du capitalisme une période de catastrophes » (Accumulation du Capital II, pp. 115-116).

« Plus s'accroît la violence avec laquelle, à l'intérieur et à l'extérieur, le capital anéantit les couches non capitalistes et abolit les conditions d'existence de toutes les classes laborieuses, plus l'histoire quotidienne de l'accumulation dans le monde se transforme en une série de catastrophes et de convulsions qui, se joignant aux crises économiques périodiques, finiront par rendre impossible la continuation de l'accumulation et par dresser la classe ouvrière contre la domination du capital, avant même que celui-ci n'ait atteint les limites économiques naturelles qu'il a mises lui-même à son développement. (Ibid., p. 135.)

La théorie remplit pleinement sa tâche, ici comme dans toute l'histoire, en indiquant la tendance de l'évolution, et le terme logique de son cours ; mais elle n'atteindra même pas ce terme, pas plus que n'importe quelle phase antérieure de l'histoire n'a pu se dérouler jusqu'au bout. On n'aura d'autant *moins besoin* d'atteindre ce terme que la conscience sociale incarnée aujourd'hui dans le prolétariat socialiste intervient comme élément actif dans le jeu aveugle des forces ; ici aussi c'est la juste interprétation de la théorie de Marx qui anime la conscience sociale et la stimule le plus activement.

L'impérialisme actuel n'est pas comme dans le schéma de Bauer, le prélude à l'expansion capitaliste mais la dernière étape de son processus historique d'expansion : la période de la concurrence mondiale accentuée et généralisée des états capitalistes autour des derniers restes de territoires non capitalistes du globe. Dans cette phase finale, la catastrophe économique et politique constitue l'élément vital, le mode normal d'existence du capital, autant qu'elle l'avait été dans sa phase initiale, celle de l'« accumulation primitive ». La découverte de l'Amérique et de la voie maritime pour l'Inde n'était pas seulement un exploit théorique de l'esprit et de la civilisation humaine, comme le veut la légende libérale, mais avait entraîné une suite de massacres collectifs des populations primitives du Nouveau Monde, et introduit un trafic d'esclaves sur une grande échelle avec les peuples d'Asie et d'Afrique; de même, dans la phase finale de l'impérialisme, l'expansion économique du capital est indissolublement liée à la série de conquêtes coloniales et de guerres mondiales que nous connaissons. Le trait caractéristique de l'impérialisme en tant que lutte concurrentielle suprême pour l'hégémonie mondiale capitaliste n'est pas seulement l'énergie et l'universalité de l'expansion - signe spécifique que la boucle de l'évolution commence à se refermer - mais le fait que la lutte décisive pour l'expansion rebondit des régions qui étaient l'objet de sa convoitise vers les métropoles. Ainsi l'impérialisme ramène la catastrophe, comme mode d'existence, de la périphérie de son champ d'action à son point de départ. Après avoir livré pendant quatre siècles l'existence et la civilisation de tous les peuples non capitalistes d'Asie, d'Afrique, d'Amérique et d'Australie à des convulsions incessantes et au dépérissement en masse, l'expansion capitaliste précipite aujourd'hui les peuples civilisés de l'Europe elle-même dans une suite de catastrophes dont le résultat final ne peut être que la ruine de la civilisation ou l'avènement de la production socialiste. A la lumière de cette conception, l'attitude du prolétariat à l'égard de l'impérialisme est celle d'une lutte générale contre la domination du capital. La ligne tactique de sa conduite leur est dictée par cette alternative historique.

La ligne tactique prônée par le marxisme officiel des « experts » est tout autre. La croyance à la possibilité de l'accumulation dans une « société capitaliste isolée », l'opinion selon laquelle « le capitalisme est concevable même sans expansion » sont les expressions théoriques d'une conception tactique bien définie. Cette position tend à considérer la phase de l'impérialisme non pas comme une nécessité historique, comme la phase de la lutte décisive pour le socialisme, mais comme l'invention malveillante d'une poignée d'intéressés. Cette position tend à persuader la bourgeoisie que l'impérialisme et le militarisme leur sont nuisibles même du point de vue de leurs propres intérêts capitalistes ; elle prétend les convaincre d'isoler la clique des prétendus profiteurs de cet impérialisme pour constituer ainsi un bloc du prolétariat et de

larges couches de la bourgeoisie en vue de « modérer » l'impérialisme, de le paralyser par un « désarmement partiel », de le « rendre inoffensif » ! Comme le libéralisme, à sa phase de décadence, en appelle de la monarchie mal informée à une monarchie qui devrait être mieux informée, le « centre marxiste » veut opposer la bourgeoisie mal éclairée à la bourgeoisie que l'on peut instruire, prétend détourner le cours catastrophique de l'impérialisme en réclamant des accords de désarmement internationaux, en appelle de la lutte des grandes puissances pour la dictature mondiale du sabre à la fédération pacifique d'États nationaux démocratiques. La lutte mondiale entre le prolétariat et le capital fait place à l'utopie d'un compromis historique entre le prolétariat et la bourgeoisie qui « atténuerait » les antagonismes impérialistes entre les États capitalistes¹.

Otto Bauer conclut sa critique de mon livre par le passage suivant : « *Ce n'est pas l'impossibilité mécanique de réaliser la plus-value qui provoquera l'effondrement du capitalisme. Il sera vaincu par l'indignation qu'il éveille dans les masses populaires. Le capitalisme ne s'effondrera pas seulement le jour où le dernier paysan et le dernier petit bourgeois du globe seront transformés en ouvriers salariés et où, de ce fait, le capitalisme ne disposera plus d'aucun marché excédentaire; il sera abattu longtemps auparavant par l'indignation montante de la classe ouvrière, forte de son accroissement constant, de la formation idéologique de l'unité et de l'organisation qu'elle doit au mécanisme du processus de production capitaliste lui-même.* »

Pour m'adresser cette critique, Bauer, maître de la spéculation abstraite, a dû non seulement faire abstraction du sens et de l'orientation de ma théorie de l'accumulation, mais négliger également la lettre même de mes écrits. Quant à la hardiesse de ses déclarations, il ne faut y voir qu'une abstraction typique du marxisme des « experts », que l'étincelle inoffensive de la « pure pensée » : l'attitude de ce groupe de théoriciens au moment du déclenchement de la guerre mondiale le prouve assez. L'indignation de la classe ouvrière, forte de son nombre, de sa formation idéologique et de son organisation, s'est traduite soudain par la politique de l'« abstentionnisme » dans les décisions les plus graves de l'histoire mondiale et par le « silence » persistant jusqu'à ce que résonnent les cloches de la paix. Le « *chemin du pouvoir* »² décrit avec virtuosité jusque dans ses moindres détails pendant le temps de paix, quand pas un souffle n'agitait les branches, s'est transformé soudain, dès la première rafale, en un « chemin de l'impuissance ». Les épigones de Marx qui avaient en mains la direction officielle théorique du mouvement ouvrier en Allemagne pendant la dernière décennie, ont déclaré forfait quand la crise mondiale a éclaté, et ont remis la direction du parti à l'impérialisme. Il est nécessaire d'avoir une conscience claire de cette situation pour entreprendre le redressement d'une politique prolétarienne qui serait à la hauteur de ses tâches historiques pendant la période impérialiste.

Des esprits mélancoliques se lamenteront à l'idée que « les marxistes se querellent entre eux », que les « autorités » reconnues soient contestées. Mais le marxisme n'est pas une chapelle d'une douzaine de personnes qui se délivrent mutuellement des brevets d'« expertise » et devant lesquelles la masse des croyants doit manifester une confiance aveugle.

Le marxisme est une vision révolutionnaire du monde qui doit appeler à lutter sans cesse pour acquérir des connaissances nouvelles, qui n'abhorre rien tant que les formes figées et définitives et qui éprouve sa force vivante dans le cliquetis d'armes de l'autocritique et sous les coups de tonnerre de l'histoire. C'est pourquoi je partage l'opinion de Lessing, qui écrivait au jeune Reimarus :

« *Mais que faire ! Que chacun dise, ce qui lui semble être la vérité, et que la vérité elle-même soit recommandée à Dieu.* »

¹ Eckstein dénonçait dans son compte rendu du *Vorwärts* de janvier 1913, en empruntant le vocabulaire des Kolb-Heine-David, ma « théorie de la catastrophe » (je cite le passage d'Eckstein : « Avec ces hypothèses théoriques disparaissent les conséquences pratiques et surtout la théorie de la catastrophe que la camarade Luxemburg a construite à partir de sa doctrine de la nécessité de trouver des consommateurs non capitalistes ») ; aujourd'hui, depuis que les théoriciens du « marais » s'orientent de nouveau vers la gauche, il m'accuse du crime inverse, dénonçant les services que j'aurais rendus à l'aile droite de la social-démocratie. Il fait sans doute allusion au fait que Lensch, le même Lensch qui, pendant la guerre, a passé du côté des Kolb-Heine-David, avait pris à l'époque plaisir à mon livre et en avait donné un compte rendu élogieux dans la *Leipziger Volkszeitung*. Les rapports ne sont-ils pas clairs ? Tout cela est suspect, très suspect ! C'est pour cette raison qu'Eckstein s'est vu dans l'obligation d'anéantir mon livre dans le *Vorwärts*. Mais le même Lensch avait pris encore plus de plaisir à la lecture du *Capital*. Plus encore, un Max Grunwald avait été pendant des années le commentateur enthousiaste du *Capital* à l'école de formation du parti à Berlin. N'est-ce pas une preuve évidente que la lecture du *Capital* mène à souhaiter l'anéantissement de l'Angleterre et à écrire des articles de vœux d'anniversaire pour Hindenburg ? De telles insanités échappent à la plume d'Eckstein, qui enjolive ainsi le sujet qu'il a entrepris de traiter. Déjà Bismarck se plaignait, on le sait, du zèle aveugle des journalistes flagorneurs.

² Titre d'une brochure célèbre de Kautsky, *Der Weg zur Macht*, parue en 1909 (N. d. T.)